LA

BEGOM SOMBRE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR DANS L'INDE.

I.

C'était le 1er mai de l'année 1777, une chaleur dévorante pesait sur la nature muette et assoupie. Les plaines qui bordent la Djoumna semblaient nager dans une atmosphère lumineuse. L'air était chargé de molécules brûlantes, et de légères bouffées, soufflant à intervalles inégaux, commençaient déjà à enlever en petites spirales la poussière que le vent du désert allait bientôt chasser d'un mouvement rapide et continu. A cette heure accablante pour le voyageur, on aurait pu voir dans ces plaines arides deux cavalcades qui se suivaient à environ un mille de distance et se dirigeaient vers une rangée de tentes que l'on apercevait à l'horizon. Le premier de ces groupes se composait de quatre voyageurs, qui touchaient évidemment au terme d'une marche longue et pénible; deux seulement étaient montés; les deux autres les suivaient à pied, portant, outre les couvertures et les cordes nécessaires au campement, un fusil et une hallebarde. Le chef de la petite caravane était un homme d'environ trente-cinq ans, monté sur un coursier turcoman d'une race très estimée des frontières du Khorassan. Une selle fort élégante de velours cramoisi, une housse en cachemire

et des étriers turcs en argent massif annonçaient un personnage de quelque importance. Le turban de mousseline rose, avec le liseré et le gland d'or, aurait pu le faire prendre pour un musulman; mais la blancheur de la peau, l'expression de la physionomie, trop vive et trop gaie pour un islamite, trahissaient un Européen. Des pistolets incrustés d'argent laissaient voir leurs pommeaux massifs en avant de la selle, et la main droite du voyageur reposait nonchalamment sur le bois d'une lance appuyée et contenue dans un fourreau mobile, suspendu aux arçons. L'autre cavalier, qu'à son front cuivré, peint de trois couleurs, rouge, blanche et jaune, on reconnaissait pour un adorateur de Vischnou, se tenait à quelque distance de l'Européen; il paraissait être son serviteur privilégié, son confident. Tous deux se retournaient souvent pour interroger du regard le nuage de poussière qui s'élevait sur la route qu'ils venaient de suivre, et qui gagnait rapidement sur eux.

— Raja-Ram, dit enfin l'Européen, qui s'exprimait en français avec un accent alsacien très prononcé, le *sawarrie* (cavalcade) qui semble nous poursuivre depuis plus d'une heure est trop brillant pour une simple caravane; un pareil cortége, défilant en vue des tentes de la princesse de Sardannah, ne peut appartenir qu'à sa majesté. Retirons-nous un peu à l'ombre de ces arbres; nous pourrons l'examiner en passant, et peut-être y apercevrons-nous la jeune souveraine elle-même.

— *Atcha-saheb!* comme il vous plaira, maître. Aussi bien nos chevaux ne seront pas fâchés de ce répit, car voilà trente lieues au moins que nous faisons sans tirer bride. Les pauvres bêtes trébuchent à chaque pas.

— Et tu pourrais ajouter, sans mentir, que tu ne seras pas fâché toi-même de reprendre haleine après une pareille course. C'est qu'il n'en fallait pas moins pour nous mettre hors de l'atteinte de ces coquins de Pindaries.

— Mais avez-vous bien réfléchi, maître, au danger que nous pouvons courir en nous présentant à la *begom* de Sardannah? Il y a à peine un an que nous nous battions contre elle et que vous lui faisiez perdre une province en conduisant la dernière invasion du nabab-vizir (1). Croyez-vous qu'elle aura oublié celui qui tua son cheval à la bataille de Mirat, et qui l'aurait saisie elle-même, si une troupe de ses plus fidèles serviteurs ne s'était précipitée pour la délivrer? Un

(1) Le nabab d'Oude, vizir ou ministre de l'empereur.

cachot ou un supplice accompagné de tortures pourraient fort bien être le caravansérail et la bienvenue qui nous attendent.

— Eh quoi! mon brave Raja-Ram, douterais-tu ainsi de tes compatriotes? J'ai meilleure idée de la grandeur d'ame de cette petite reine. Je l'ai vue chargeant de trop bon cœur à la tête de ses escadrons et au milieu de la mitraille pour lui supposer des sentimens aussi bas. Capable d'un grand crime, elle peut l'être, mais d'un lâche assassinat, jamais, j'en répondrais sur ma tête, et sur ma tête j'en veux faire l'épreuve.

En disant ces mots, le confiant aventurier prit position sur le bord de la route; ses trois compagnons se rangèrent derrière lui, et là, d'un air préoccupé, mais ferme, il attendit la cavalcade qui s'approchait.

C'était un spectacle vraiment oriental que la marche de ce cortége enveloppé dans le nuage de poussière qui s'élevait sous ses pas. Parfois, comme l'éclair s'élance de la nue, un cavalier chamarré d'or s'échappait du tourbillon poudreux pour décrire au galop quelque *fantazia* rapide, ou bien c'était le vent du désert qui soulevait un coin de l'épais rideau. On apercevait alors quelque riche couverture de pourpre étalée sur le dos d'un éléphant ou les lances étincelantes d'une troupe de poursuivans d'armes. Enfin de nombreux traînards sur les flancs et en arrière de la colonne semblaient être des tirailleurs qui protégeaient la retraite d'un corps d'armée. A mesure cependant que les objets devenaient plus distincts, ils perdaient leur caractère guerrier pour prendre un air de fête et de splendeur. Le nombre des cavaliers, la beauté de leurs montures, la richesse et l'éclat de leurs costumes annonçaient suffisamment un cortége royal, et, à certains détails fort pittoresques, il était également facile de reconnaître que cette troupe brillante revenait de la chasse. Les plus élégans cavaliers étaient couverts de poussière, et les plus beaux chevaux ruisselaient de sueur. Les *saïces* ou palefreniers haletaient en trottant derrière leurs maîtres, ils s'accrochaient et se laissaient traîner à la queue des chevaux. Des *tchitas* (léopards dressés pour la chasse), un bandeau sur les yeux et accompagnés de leurs gardes, étaient couchés, à moitié endormis de chaleur et de fatigue, sur des *hackeries* (chariots) traînés par des bœufs. Des faucons, leurs attaches aux pieds et leurs coiffes en tête, étaient perchés au poing des fauconniers; puis venaient, portés sur des brancards, les trophées de la journée : c'étaient des antilopes à la peau brune et blanche, aux petites cornes droites, noires et polies comme de l'ébène; le loup rayé, avec ses longues

dents blanches souillées de son propre sang; des floricans, des perdrix noires par douzaines. La plus belle dépouille, sans comparaison, était celle d'un magnifique tigre royal, depuis long-temps la terreur du canton. Enfin, les éléphans, mouvantes citadelles, fermaient la marche, portant l'élite des chasseurs dans des pavillons de couleurs éclatantes.

Dans cette vaste plaine, le cortége se développait sans rencontrer aucun obstacle. Bien loin, vers la gauche, se déroulaient les méandres de la Djoumna, glissant à travers le terrain brûlé comme un serpent fauve; plus près, sur la ligne même que l'on suivait, se présentait un petit bouquet d'arbres, oasis dans le désert; à travers les feuilles, on pouvait distinguer quelques ruines et le sommet pyramidal d'une pagode surmontée d'un petit drapeau rouge au bout d'une perche. C'était l'endroit où, à l'ombre d'un épais figuier de l'espèce des multiplians, le groupe de voyageurs dont nous avons parlé attendait impatiemment le *sawarrie* de la princesse.

L'immense cavalcade s'avançait comme si elle devait écraser dans sa course le petit temple et ses berceaux de verdure; mais une partie seulement s'écoula à travers les arbres, tandis que le reste, se divisant comme un torrent, déborda au loin, à droite et à gauche. Un éléphant, le front peint des plus vives couleurs, une couronne d'or sur la tête et une palme d'or serpentant comme le dessin d'un châle tout le long de sa trompe, parut enfin et suivit le sentier. Des gardes à pied couraient à côté, le fusil à mèche sur le dos, le sabre à la main, le bouclier sur le bras. Un petit pavillon chinois, cramoisi et or, s'élevait sur le dos de l'énorme animal, qui ne portait, outre son cornac, que deux jeunes femmes. L'une d'elles était assise les jambes croisées; un fusil reposait sur ses genoux. L'autre, élevée sur des coussins, tenait un parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse. La première était la reine de Sardannah, l'héritière et l'autocrate d'un royaume dans le Haut-Hindoustan, composé de quelques fragmens détachés de l'empire mogol, et situé à quelques lieues seulement au nord de Delhi. Elle était accompagnée de sa suivante favorite, la belle Ayesha.

La princesse venait de s'incliner religieusement devant la statue d'Hanouman, le singe héroïque et divin, grossièrement sculptée sous le péristyle de la petite pagode, quand ses regards s'arrêtèrent sur la belle figure de l'officier français, qui se tenait immobile au bord de la route. Une exclamation de surprise et de terreur lui échappa aussitôt; avec la fougue et l'énergie d'une amazone, elle arma son fusil

et le dirigea contre l'étranger. Celui-ci, sans s'émouvoir, répondit à cette menace par un gracieux sourire et par le salut oriental, en portant sa main à son front.

— *Karé rho!* halte! cria la princesse à son cornac. Cipayes, garde à vous! Qu'on laisse approcher cet étranger, mais qu'on surveille tous ses mouvemens!

Puis, l'œil fixé sur l'Européen, le doigt sur la détente de son petit fusil anglais, la reine de Sardannah attendit fièrement l'approche du téméraire aventurier qu'elle avait déjà rencontré sur le champ de bataille.

Successivement au service de différens princes, et en dernier lieu du Grand-Mogol, Joseph Sombre, qui prit dans l'Inde le titre de général Sombre, s'était rendu également célèbre par sa bravoure et par ses succès contre les Anglais, dont il avait deviné la grandeur naissante et cherché à arrêter les progrès. En butte à d'implacables ressentimens et abandonné du faible successeur de Timour et de Baber, il cherchait un nouveau drapeau qui pût lui promettre fortune et vengeance. A l'époque où il se présentait ainsi devant la begom de Sardannah, ses exploits étaient déjà le thème favori des chansons populaires, qui en faisaient un héros et presque un demi-dieu sous le nom de *Roustam e Frangistan* (le champion français).

Sautant à bas de son cheval, Sombre s'avança à pied parmi les gardes de la reine; puis, touchant trois fois la terre de l'extrémité de ses doigts et portant jusqu'à son front le pan de la housse de l'éléphant, il dit, suivant la formule asiatique et s'exprimant en excellent hindoustani : « La paix soit avec vous, noble *ranie!* Puisse votre ombre toujours grandir, et puissé-je y trouver place! » Après un moment d'hésitation, la jeune princesse répondit avec emphase : « La paix soit avec vous, brave chevalier! Présentez-vous au camp; la tente sera prête pour vous recevoir; vous y trouverez le pain et le sel. Notre hospitalité est connue du monde entier.» A cette invitation d'une solennité tout orientale, l'aventurier fit la réponse accoutumée : « Les paroles de votre majesté sont des ordres pour son esclave. Je me présenterai sur le seuil de sa tente; je recevrai le pain et le sel. » Se retirant alors pour laisser passer le cortége, il remonta à cheval et se joignit à la foule sans paraître remarquer la curiosité qu'il excitait.

Le camp de la begom, composé d'environ quatre cents tentes disposées irrégulièrement, présentait de loin un aspect assez gracieux. C'était une petite ville construite d'étoffes variées et éclatantes, une ville indienne, avec son désordre pittoresque et ses contrastes bi-

zarres. A côté de la tente de la princesse, dont le pavillon et les rideaux étaient du plus beau cachemire, paraissait le cendrier du *joghi* (religieux hindou d'un ordre mendiant) suspendu à un bâton placé entre deux fourches. Ce nouveau Diogène, accroupi dans la poussière, sans autre vêtement que ses longs cheveux saupoudrés de cendres, envoyait, selon son caprice, des bénédictions ou des injures aux courtisans qui se rendaient au conseil, et n'épargnait pas toujours sa royale maîtresse. Autour des draperies rouges et blanches des tentes de la noblesse fourmillaient les échoppes noircies et souillées des commerçans, et, en regard des lignes régulières d'un détachement de cavalerie, des bohémiens en haillons bivouaquaient au milieu de leurs bestiaux. L'aventurier ne savait où se diriger dans ce labyrinthe de toiles et de cordages, et il venait de s'arrêter sur la lisière du camp, lorsque deux *chobdars*, messagers porteurs de bâtons d'argent, fendirent la foule et se présentèrent devant lui pour le conduire à la tente qui lui était destinée. Il lui suffit de soulever le rideau qui en fermait l'entrée pour reconnaître que les soins minutieux d'une femme avaient devancé son arrivée et prévenu ses besoins. Un bon lit de rotin, une couple de chaises, objets généralement inconnus dans un camp indien, étaient déjà placés dans la tente, et des serviteurs empressés préparaient un bain. Dès-lors un sourire de satisfaction dissipa le dernier nuage qui obscurcissait le front de Sombre, et, se tournant vers Raja-Ram : « Eh bien! mon fidèle compagnon, lui dit-il, avais-je tort de croire à ma destinée? Vois, mon étoile monte encore; elle est bien loin de son déclin. »

Trois heures plus tard, on annonçait au général que la begom, après avoir goûté quelques instans de sommeil et terminé sa prière, daignait lui accorder une audience. Il se hâta de se rendre à cet appel. Si une émotion assez naturelle se mêlait à la curiosité qu'il ne pouvait manquer d'éprouver, ce n'était pourtant pas l'effroi qui faisait battre son cœur, c'était plutôt l'espoir et le pressentiment d'un bonheur presque chimérique. Les trois heures qu'il venait de passer, livré à ses réflexions solitaires, lui avaient suffi pour bâtir tout un vaste édifice de rêves délicieux, de ces rêves comme, dans nos climats plus froids et sous notre régime social plus positif, on en fait à peine à vingt ans. Sombre avait été jeté dans l'Inde au début de la vie; la gloire avait été sa première maîtresse, et jusqu'alors elle l'avait absorbé tout entier. La rêverie qui agitait son cœur au moment de voir la reine était sa première rêverie d'amour.

Après avoir traversé une enceinte de murs en étoffe blanche, dou-

blée d'écarlate et supportée par des pieux, Sombre eut à passer devant un corps-de-garde d'amazones, portant le costume des cipayes et armées comme eux du tromblon, du sabre et du poignard (1). Quelques-unes de ces femmes étaient dans un état de grossesse fort avancé, ce qui ne les empêchait nullement de prendre leur tour de faction et de faire l'exercice en pantalon serré et le frac boutonné d'une façon assez burlesque. Sombre reconnut bientôt l'esclave Ayesha, qui guettait son arrivée pour l'introduire dans le pavillon royal. Passant devant lui dans une espèce d'antichambre et soulevant un rideau intérieur, Ayesha lui fit signe d'avancer, et il se trouva en présence de la reine.

La tente fort simple, quoique vaste et appuyée sur deux énormes bambous, se divisait, à l'aide d'un rideau, en deux appartemens. La pièce la plus considérable, qui servait de salle de réception, était en grande partie occupée par un immense lit de sangle, long d'environ dix pieds sur six de large, mais très peu élevé. Les supports, de quinze à seize pouces de hauteur, plongeaient dans des vases de cuivre remplis d'eau et destinés à préserver la couche royale des insectes ou des reptiles venimeux. La tête du lit, les pieds, les côtés, étaient sculptés, peints et dorés avec un goût exquis; sur un matelas de peu d'épaisseur était tendu un drap d'une blancheur éblouissante, attaché aux quatre coins par des cordes de soie cramoisie à longs bouts avec des glands d'or. Vers le centre de ce divan étaient entassés quatre ou cinq de ces larges oreillers qui, dans l'Hindoustan, reçoivent chacun un nom et une destination particulière. Il y avait, par exemple, le *sirhanah*, oreiller large pour la tête; le *pyrana*, espèce de traversin pour mettre sous les genoux quand on ne veut pas étendre les jambes; le *gao takya*, pour supporter le dos et les épaules quand on veut simplement s'asseoir; puis encore un nombre infini d'autres coussins, plus ou moins grands, plus ou moins doux, pour venir en aide à la fatigue ou favoriser la volupté. Sur cette couche, si artistement préparée selon les besoins du climat, reposait la jeune et charmante reine de Sardannah. Elle portait un pantalon froncé, très large, de brocard pourpre et or, au-dessus duquel un gilet de mousseline blanche, brodé de perles, lui comprimait le sein de manière à en dessiner tous les contours, tandis qu'une large écharpe de satin bleu tombait de l'épaule jusqu'au genou. Ses cheveux, d'un noir lustré, étaient divisés

(1) On trouve encore de ces compagnies d'amazones dans les harems d'Hyderabad, de Lucknao et de Delhi. Nous en avons vu chez le nizam et chez son ministre Mounir-oul-Moulouk.

en plusieurs tresses, dans chacune desquelles on avait enlacé des fleurs blanches de jasmin, dont le parfum, quelque peu fatigant pour des nerfs européens, est en grande faveur auprès des jeunes filles de l'Hindoustan. Le front, le nez, le cou, les oreilles et les bras étaient chargés d'or travaillé de mille manières. Autour des chevilles, au contraire, et aux doigts de ses pieds délicats, c'étaient des chaînes et des anneaux d'argent, le plus précieux métal ne devant point être profané au service des membres que la superstition a proclamés ignobles. Enfin les suivantes chargées de parer la reine n'avaient oublié ni la frange de collyre autour des yeux, ce qui leur donne un si vif éclat, ni la teinte d'incarnat au bout des doigts et à la plante des pieds. Dans un coin de la tente, on apercevait les babouches, pantoufles brodées en paillettes, à hauts talons rouges et à pointes recourbées, et, sur un tapis, à portée de la main, un petit narghilé d'argent délicieusement ciselé, d'où s'échappaient les parfums de l'essence de rose et des tabacs les plus exquis de la Perse.

Au moment où la suivante soulevait le rideau pour introduire l'Européen, la jeune reine, par un mouvement spontané de pudeur, jeta sur ses épaules un immense voile de gaze couleur de rose avec une bordure et de larges franges d'argent.

— Asseyez-vous, *saheb bahader* (seigneur chevalier), dit-elle à Sombre après qu'il eut présenté les salutations d'usage. Il est nécessaire que nous causions un peu à loisir, afin de bien nous entendre. Je crois que nous nous connaissons déjà, et ce n'est pas la première fois que la destinée nous a placés l'un vis-à-vis de l'autre. Votre nom, si je ne me trompe, est Sombre, et vous serviez les Mahrattes.

— Ma destinée, répondit l'aventurier, m'a déjà accordé une fois l'honneur d'entrevoir une grande princesse, aussi intrépide que Rama, aussi belle que Leila. Mon cœur s'est glacé d'effroi en la voyant s'élancer sur le champ de bataille; depuis ce temps, il a palpité d'amour au souvenir de ses charmes. Quant aux Mahrattes, ce sont d'infames voleurs; qu'on me donne une armée, et je les exterminerai!

—En vérité! brave chevalier, est-ce là ton langage? Il est agréable à mes oreilles, et je veux le croire sincère. Dès-lors tu es à moi, prends la moitié de ma puissance et défends ma couronne. Tu m'as fait perdre une province, tu m'en donneras dix. Je veux que tu instruises mes soldats dans l'art de la guerre, que tu les conduises sur le chemin de l'honneur; je leur apprendrai à t'y suivre.

— Dès ce jour, répondit Sombre, j'appartiens sans doute à votre majesté, mais je ne vaux plus rien pour la guerre. Que ferez-vous d'un

malheureux accablé de langueur, qu'un feu brûlant consume, qui n'a plus que des pensées d'amour, et d'amour sans espoir? C'est un insensé auquel il faut accorder un asile, ce n'est plus un chef pour commander des armées.

— Nous avons un vieux proverbe, dit la princesse en souriant et en rougissant tout à la fois : « flatteur et menteur comme un natif du Frangistan; » mais nos oreilles sont celles d'une reine, elles savent démêler dans ton langage ce qu'inspire la vérité et ce que dicte la politesse. — Après une interruption, elle reprit : — Tu es à l'âge d'être mari et père. Combien de femmes as-tu dans ton harem?

— En voyage et sur le champ de bataille, on ne peut point songer aux joies de la famille. Votre serviteur ne s'est encore arrêté nulle part pour se bâtir une demeure. Avant d'avoir vu la reine, son cœur n'avait point palpité.

— Les paroles du *saheb* sont-elles l'expression de la vérité? dit la jeune reine à demi pensive. Alors nous lui construirons un palais, et nous remplirons son harem. Il y a de jeunes et belles filles dans nos états, elles seront heureuses d'entrer dans la demeure d'un brave.

— Dans ma religion et dans mon pays, répondit Sombre, on n'épouse qu'une seule femme, celle qu'on aime, et, si on ne peut l'obtenir, la vie s'écoule solitaire comme celle du joghi.

— Il n'en sera pas ainsi de la tienne, plaise au ciel! Mais laissons là ce discours. Voici l'heure de la prière, et il faut nous séparer. Les *rayots* de ce village ont imploré mon secours pour les délivrer de plusieurs tigres qui ravageaient leurs troupeaux. Nous en avons déjà détruit quelques-uns, mais il en reste encore. Demain sera le dernier jour que nous pourrons consacrer à la chasse; je désire qu'elle soit heureuse. Ma suite sera prête au point du jour, et une place vous sera réservée à mes côtés sur l'éléphant royal. Vous viendrez, et toute ma cour admirera votre courage et votre adresse. Allez en paix, il vous est permis de vous retirer.

Après l'entretien que nous venons de rapporter, et dans lequel nous avons cherché à conserver fidèlement les formes du style oriental, chacun des deux interlocuteurs se sentait diversement ému. Sombre se reprochait d'avoir exprimé trop froidement à la reine l'admiration qu'elle lui inspirait : pour la première fois, il était mécontent de lui-même, il avait été gauche et timide devant une jeune fille à peine sortie de l'enfance. Quel serait désormais son rôle auprès d'elle, et son amour ne paraîtrait-il pas audacieux? Quant à la reine, elle était tombée dans une profonde rêverie, d'où les sons vibrans de la

cornemuse du joghi étaient impuissans à la tirer. Une noble et gracieuse image passait sans cesse devant ses yeux, tandis que sa lèvre distraite exhalait en flocons odorans les parfums du narghilé. Celui qu'elle avait entrevu dans ses rêves de jeune fille venait enfin de se révéler. Comment le confondre avec ces misérables Indiens qui l'entouraient? Le guerrier franc dominait ces natures asservies, cette race chétive de toute la hauteur du courage et de la liberté. Appuyée sur un pareil champion, aucune entreprise ne lui serait difficile. Que pourraient contre elle les Mahrattes, les Pindaries, les Rajpouts? Ils fuiraient jusque dans leurs montagnes. Le Grand-Mogol implorerait son secours; elle règnerait sur tout l'Hindoustan, et tout l'Hindoustan la proclamerait la plus heureuse des femmes, en voyant l'époux que lui envoyait Chrishnah, le dieu des amours.

Le lendemain, au point du jour, une dizaine d'éléphans se rassemblaient devant la tente de la begom. De ce nombre, quatre seulement devaient porter des chasseurs. Sur leur dos, au lieu du pavillon et des coussins accoutumés, s'élevait un siége assez large pour recevoir deux personnes, avec un dossier et une balustrade en fer, véritable arsenal meublé de fusils, de haches et de pistolets. Le cornac devait en outre se tenir sur le cou de l'animal, mais de manière à laisser aux chasseurs tout l'espace nécessaire pour le maniement de leurs armes. Les autres éléphans portaient chacun un groupe de paysans armés de longues perches, dont le rôle, quoique le moins brillant, était peut-être le plus dangereux. C'étaient eux qui devaient pénétrer à pied dans le fourré pour battre les broussailles et faire lever les bêtes fauves. Or, il n'est pas rare de trouver un tigre indolent qui ne se décide à quitter sa retraite que lorsque le pauvre rayot vient ébranler le jongle sous lequel il repose. Alors, malheur à l'Indien, s'il se trouve sur le chemin de l'animal irrité : d'un seul coup de son bras puissant, le monstre l'étendra dans la poussière, et vous ne verrez plus qu'un cadavre défiguré, le crâne ouvert et la poitrine en lambeaux.

L'éléphant royal vint s'agenouiller devant la tente de la begom. Sombre, debout sur le seuil, s'avança pour recevoir la princesse, et, après l'avoir aidée à monter sur le docile animal, il se plaça dans le *howdah* à ses côtés. Une course pénible à travers d'âpres sentiers amena le cortége sur les confins d'un jongle marécageux, composé de broussailles, de bruyères et de longs roseaux qui, en se brisant sous les pas des éléphans, rendaient un son aigre et métallique. Selon les rapports des villageois, ce jongle était la retraite favorite de deux tigres qui depuis long-temps infestaient la contrée. Des débris, des

ossemens, une carcasse de buffle à moitié dévorée, indiquaient effectivement le voisinage ou le passage récent de ces animaux. Dès-lors, on se prépara à l'action : les éléphans furent rangés en demi-cercle et s'avancèrent en écrasant le taillis devant eux. Déjà l'on avait traversé les deux tiers de l'espace indiqué sans apercevoir aucune trace de l'ennemi, et chacun commençait à désespérer du succès de la journée, quand l'éléphant royal, relevant soudainement sa trompe, fit entendre un cri perçant et modulé comme la fanfare d'une trompette. C'est le signal assez burlesque donné par cet animal intelligent, quand il reconnaît la présence de son redoutable adversaire. Quelques secondes plus tard, les longues herbes à cent pas en avant s'agitèrent, et un énorme tigre, de l'espèce vulgairement appelée du Bengale, laissa voir un seul instant au-dessus des tiges sa tête et ses épaules rayées. La reine l'aperçut la première : elle déchargea aussitôt sur le monstre les deux coups de son fusil anglais; mais les mouvemens inquiets de l'éléphant qu'elle montait l'avaient empêchée d'ajuster. Le tigre, selon sa coutume, quand il n'est pas blessé, s'aplatit dans les herbes et disparut. Toute la ligne des chasseurs le poursuivit alors au pas de course. A quelques pas plus loin, on le fit lever encore. Cette fois, il battit décidément en retraite, mais lentement et avec dignité, et se retournant à chaque instant pour regarder ses persécuteurs. C'est alors qu'une balle partie de la carabine de Sombre le blessa grièvement à la hanche. La scène changea aussitôt. Le monstre fit un bond en arrière; il battit ses flancs de sa queue, il rampa, puis, poussant un cri terrible, il s'élança vers les chasseurs. Toute la troupe d'éléphans prit aussitôt la fuite. C'était en vain que les cornacs les encourageaient, les injuriaient, les frappaient à coups redoublés, qu'ils leur déchiraient le cou de la pointe aiguë de leurs hallebardes. Pour la première fois, ces animaux étaient sourds à la voix des *mahaouts*. Un d'eux, plus effrayé que les autres, se précipita sous un arbre aux vastes rameaux, et, rencontrant une branche énorme qu'il brisa avec son dos, il fracassa la balustrade, le siége de fer, et tua les chasseurs qui n'avaient pu se soustraire à ce choc écrasant.

L'éléphant royal était resté seul sur le champ de bataille. Il tremblait, mais il ne fuyait pas; c'était l'effet de la discipline. Ce vétéran montrait plus d'une cicatrice; plus d'une fois il avait assisté à la mort du tigre. Pourtant, quand celui-ci s'élança vers sa trompe, il détourna la tête et lui présenta la hanche. Le tigre y arriva d'un seul bond, mais, repoussé par la balustrade d'acier, il ne put que se cramponner aux flancs de ses dents et de ses griffes. L'éléphant fit des efforts pro-

digieux pour se débarrasser de son ennemi; ce fut en vain. Un coup de pistolet déchargé à bout portant par la princesse ne suffit pas encore. Sombre saisit enfin une hache, et ce ne fut qu'à coups redoublés qu'il parvint à lui faire lâcher prise. Le monstre, déjà mutilé, vint tomber entre les jambes de l'éléphant, qui lui posa son large pied sur la poitrine. Broyé par cette pression épouvantable, le tigre expira avec un cri déchirant de rage et de douleur.

Cependant une partie des fuyards s'était ralliée, et il restait encore un ennemi à détruire. On reforma les rangs, et l'on avança de nouveau. La recherche fut long-temps vaine : les obstacles du terrain se multipliaient. Le jongle marécageux avait été laissé en arrière, et l'on était arrivé à une forêt de superbes tulipiers s'élançant d'un taillis épais. Les traqueurs avaient vu la tigresse gagner ce fourré impénétrable; mais qui oserait l'y suivre? Cette fois, les dangers étaient plus que doublés; seuls, la jeune reine et Sombre furent inaccessibles à la peur. Il n'y avait désormais plus de sentier : ce fut alors qu'on put admirer la sagacité de l'éléphant et sa force prodigieuse. Sur un mot du *mahaout*, il appliqua son front contre l'arbre qui obstruait le passage, et, l'enlaçant de sa trompe, le plia vers la terre jusqu'à ce qu'il pût poser son large pied sur la tige. Aussitôt le bois craqua, les racines sortirent de terre; l'arbre était terrassé. Un passage fut ainsi frayé comme si la hache du pionnier ou la trombe de l'ouragan avait dévasté la forêt.

L'éléphant royal, toujours au poste d'honneur, marchait en tête de la colonne. Il venait d'écarter les rameaux d'un *pipol* à larges feuilles; tout à coup il recule et se débat avec fureur : la tigresse, poursuivie jusque dans son dernier asile, s'est élancée sur sa tête; une des griffes a pénétré dans l'œil, l'autre lui déchire la trompe. N'écoutant plus alors que son désespoir, l'éléphant se précipite sur son ennemi, et, tombant sur ses genoux de devant, perce de ses défenses la tigresse clouée contre terre. Arrachés de leurs siéges par ce brusque mouvement du colosse, Sombre et la jeune reine sont lancés au loin dans les broussailles. L'épais tissu de ces plantes flexibles a heureusement amorti leur chute. Sombre saisit dans ses bras la reine toute meurtrie, mais souriante encore, et c'est presque de force qu'il l'entraîne loin de cette lutte gigantesque et de l'agonie du tigre. Tel est l'attrait, telle est la fascination du danger, telles sont les puissantes émotions de la grande chasse dans l'Inde.

Ce fut à ce moment où ils venaient d'affronter ensemble une mort

affreuse, que des aveux, des sermens passionnés, furent échangés pour la première fois, dit-on, entre l'heureux aventurier et sa royale maîtresse; ce fut alors que le général Sombre gagna un trône où il régna dix ans avec autant de bonheur que de légitime renommée. Plus tard, il devait acquérir un tel empire sur l'esprit de sa souveraine, qu'elle reconnaîtrait le Dieu des chrétiens et adopterait les coutumes européennes. Convertie à la foi catholique, elle devait épouser Joseph Sombre suivant les rites de son culte, et prendre son nom qu'elle conserverait jusqu'à la mort (1). Les amours de la begom et de l'aventurier français peuvent être regardés comme un des plus curieux épisodes des annales modernes de l'Hindoustan. Qu'on ne s'étonne pas si, en continuant notre récit, nous rencontrons plus d'une fois, comme en ce début même, le roman à côté de l'histoire. Ce n'est pas nous qui inventons, c'est la réalité qui prend les allures de la fiction, et nous aurions mauvaise grace, après tout, à nous en plaindre. Si cette étrange histoire mérite d'être tirée de l'oubli, n'est-ce point parce que les émotions du drame s'y mêlent à l'intérêt des souvenirs politiques?

II.

Avant cette rencontre, qui devait décider de son avenir, Sombre avait déjà joué un rôle brillant dans les guerres de l'Inde. Un Français du nom de Law, élève et ancien aide-de-camp du fameux Bussy, commandait, en 1760, un petit corps de ses compatriotes au service du Mogol. Sombre, âgé de dix-neuf ans alors, était entré dans cette compagnie et y avait bientôt atteint le grade de sergent. La bravoure du jeune Français ne devait pas tarder à être mise à l'épreuve. Une lutte entre la puissance anglaise et le Grand-Mogol était imminente. C'était l'époque où Clive jetait les premiers fondemens de la puissance anglaise sur les plans que le génie de Dupleix avait trouvés, mais que la France, dans sa déplorable inertie, avait dédaignés et abandonnés à l'étranger. De même que Dupleix s'était élevé dans le Dekkan en créant un nabab du Carnatique, dont il avait été plus tard le successeur, ainsi Clive s'élevait dans l'Hindoustan en donnant un nabab au Bengale, afin d'hériter un jour de sa créature devenue son esclave. Le moment de cette usurpation n'était pas encore venu, il est vrai, car le trésor de la compagnie, si riche aujourd'hui, était vide alors, et les projets de l'habile gouverneur n'avaient pas reçu l'entier assen-

(1) *Begom Sombre*, ou, par corruption hindoustanique, la *begom Somrou*.

timent de la métropole. En l'absence momentanée de Clive, qui venait de partir pour s'aboucher personnellement avec le fameux Pitt, ce ministre si bien fait pour le comprendre, le conseil de l'Inde, d'après les dernières instructions du gouverneur, avait remplacé, comme tenancier du Bengale, un malheureux prince déjà dépouillé, Mîr Giaffer, par un second, Mîr Kâssim, gendre du précédent et auquel on connaissait quelque fortune qu'on se proposait d'exploiter. Mîr Kâssim, en se chargeant de l'administration au nom de son beau-père, s'engageait à payer toutes les dettes de celui-ci, à céder à la compagnie le revenu de trois nouveaux districts, ceux de Burdwan, Midnapour et Chittagong, et enfin à faire cadeau à la municipalité de Calcutta d'une somme de cinq lacs de roupies (1,200,000 francs). Avec ces nouvelles ressources et des troupes remplies d'ardeur, parce que tous leurs arrérages de solde venaient enfin d'être payés, fait dont on n'avait encore vu d'exemple sous aucun gouvernement indien, le conseil colonial anglais se trouvait assez fort pour attaquer le Grand-Mogol lui-même, et lui enlever sa fertile province de Bahar que l'on convoitait depuis long-temps. C'en fut assez pour qu'il n'hésitât point à entamer une guerre qui lui promettait à la fois des richesses et de la gloire.

Shah-Alum (1), c'était le nom du pauvre empereur, connaissant les vues de la compagnie et désirant sauver sa plus belle propriété, y était campé, au mois de juillet 1761, avec une armée indisciplinée et peu nombreuse, quand il fut attaqué vigoureusement par le major Carnac, à la tête des troupes anglaises combinées avec celle de Mîr Kâssim. Après avoir essayé une faible résistance, il s'enfuit aux premiers coups de canon, laissant sur le champ de bataille ses bagages et le peu qu'il possédait d'artillerie. Ce fut au moment de ce désastre que se passa un fait touchant dont l'histoire nous a gardé le souvenir. Lorsque Shah-Alum fut le premier à déserter sa cause, la petite compagnie française de Law, fatiguée de la vie errante qu'elle menait depuis long-temps, se laissa gagner par le découragement de l'empereur et prit la fuite. Seul, Law ne put se résoudre à quitter le champ de bataille. S'adossant à un des canons, il s'assit le visage tourné vers l'ennemi et attendit la mort. En ce moment, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Deux jeunes gens étaient à ses côtés : l'un était un cipaye, nommé Raja-Ram, dont il avait plus d'une fois remarqué la bravoure; l'autre, on l'a déjà nommé, c'était Joseph Sombre. Ordres, prières, rien ne les décida à s'éloigner de leur chef. Assis sur le même affût,

(1) *Shah-Alum* veut dire le roi du monde.

mais modestement, et en seconde ligne derrière Law, ils attendirent comme lui. Cependant le major Carnac, accompagné du capitaine Knox, s'avançait rapidement avec un détachement pour s'emparer de l'artillerie impériale. Ce fut alors qu'il aperçut le chef de la compagnie française. Mettant à l'instant pied à terre, il s'approcha le chapeau à la main, et, après avoir adressé les plus gracieux éloges à son brave ennemi, il le conjura de se rendre. Law répondit qu'il était prêt à le suivre, pourvu qu'on lui laissât son épée, mais qu'il mourrait plutôt que de quitter cette arme à laquelle son honneur était attaché. Un murmure flatteur s'éleva aussitôt parmi les officiers qui entouraient le major; on applaudit à la fermeté de Law, et on lui conserva son épée par acclamation. Ce fut dans le palanquin même du commandant anglais qu'on l'emporta du champ de bataille. Absorbé par les émotions d'une pareille scène, Law ne se rappela qu'au moment de suivre le major anglais les deux jeunes gens qui avaient voulu mourir avec lui, mais il les chercha vainement des yeux : une fois le danger passé, ils avaient disparu dans la foule.

La seconde fois qu'il est question de Sombre dans les annales de l'Inde, c'est trois ans après, en 1764, dans l'armée de Mîr Kâssim, où il avait obtenu un commandement depuis la bataille livrée à Shah-Alum. Les circonstances avaient bien changé. L'avidité des fonctionnaires anglais avait déjà épuisé tous les trésors de Mîr Kâssim. Celui-ci était parvenu cependant à apaiser encore quelque temps leurs insatiables exigences, à force d'exactions dont ses propres sujets étaient les victimes. Il avait fait rendre gorge à tous les employés indigènes qui s'étaient enrichis sous son prédécesseur; toutefois ces ressources même lui manquèrent bientôt, et il ne lui resta plus à dépouiller qu'un dernier chef de quelque importance et protégé des Anglais. Malheureusement pour Mîr Kâssim, ce chef périt dans les tortures plutôt que de révéler où étaient ses trésors. Mîr Kâssim restait donc sans argent devant une puissance qui venait de perdre, par son imprudence, un partisan fidèle. Pour comble de malheur, une modification du grand conseil de l'Inde donna la majorité au parti hostile à Mîr Kâssim. Le gouverneur Vausiltart et Warren Hastings (alors simple employé civil) lui prêtaient seuls un appui sans valeur, de sorte que, tandis qu'on augmentait ses charges, il vit de jour en jour détourner ses revenus. Les marchands anglais s'attribuaient le monopole du commerce, battaient ses douaniers, et il lui était même défendu de supprimer les droits qu'il ne recevait plus et qui ne pesaient plus que sur ses propres sujets. Il était clair qu'on voulait arriver à son expulsion par la

ruine de ses états. M. Ellis, homme très violent et son ennemi acharné, que l'on avait, précisément à cause de cela, choisi pour résident (1) anglais dans sa capitale de Patna, s'y préparait ouvertement à l'attaquer à main armée. Convaincu bientôt que sa perte était résolue, Mîr Kâssim n'hésita plus. Son premier acte fut de saisir des bateaux chargés d'armes que M. Ellis faisait venir de Calcutta à Monghyr. Il s'ensuivit quelques hostilités; un membre du grand conseil de l'Inde, Amyat, fut tué; Ellis et son escorte furent faits prisonniers. Dès ce moment, malgré l'opposition du résident et de Warren Hastings, le conseil regarda la guerre comme résolue, déclara la déchéance de Mîr Kâssim et la restauration de Mîr Giaffer.

L'armée anglaise, entrée immédiatement en campagne, livra, le 2 août 1763, une grande bataille aux troupes de Mîr Kâssim. On fut étonné de leur résistance énergique. Un instant l'ennemi rompit sur un point la ligne anglaise, s'empara de deux canons, et attaqua en tête et en queue le 84e régiment britannique. Il renouvela plusieurs fois les mêmes efforts. On devine que les troupes qui se montraient si vaillantes étaient commandées par Sombre. Après un combat de quatre heures, le champ de bataille demeura aux Anglais; mais ce combat était le plus sanglant et le plus acharné qu'on eût encore vu dans les guerres de l'Inde.

A la suite de cette bataille, Mîr Kâssim se replia successivement sur les forteresses d'Oudwa et de Monghyr, qu'il vit tomber l'une après l'autre devant la stratégie européenne, et se retira enfin dans Patna, sa dernière possession, traînant toujours à sa suite les prisonniers anglais qu'il avait faits au début des hostilités. Poursuivi jusqu'à Patna par l'armée britannique, au premier bruit de son approche, il écrivit au major Adam qui la commandait : « Si vous faites un pas de plus, je vous envoie la tête de M. Ellis et celle de vos autres chefs. » Cent cinquante Anglais de tous rangs et de toutes professions se trouvaient alors entre les mains du nabab. Le major Adam écrit à MM. Ellis et Hay, qui se trouvaient parmi les prisonniers, de chercher à s'échapper par tous les moyens possibles, ou de racheter leur vie par des promesses qu'il s'engageait sur son honneur à ratifier. MM. Ellis et Hay, il faut le dire à leur honneur, répondirent, au nom des autres Anglais : « Nous ne pouvons nous échapper; mais nous vous en prions instamment, que vos opérations militaires ne soient pas retardées d'un moment à cause de nous. » L'armée anglaise continuant à s'appro-

(1) Résident est synonyme d'ambassadeur quand il s'agit des cours indiennes.

cher de Patna, Mîr Kâssim se vit obligé de l'évacuer; mais, avant de partir, il voulut se donner le plaisir de la vengeance. Les prisonniers, au nombre de cent quarante-neuf, furent passés par les armes, et ce fut le bataillon de Sombre qui se trouva chargé de cette terrible exécution. Le jeune Français, il faut le dire, fit les plus généreux efforts et brava même quelques dangers pour empêcher ce massacre; ce fut à son instante prière qu'on épargna un seul prisonnier, un chirurgien qui, dans l'exercice de sa profession, avait capté les bonnes graces du nabab. La conduite que tint Sombre en cette circonstance n'empêcha pas la haine des Anglais de confondre éternellement, à propos du massacre de Patna, le nom de Sombre avec celui de Mîr Kâssim.

Après avoir quitté Patna, Mîr Kâssim et son jeune général se réfugièrent dans les états du vizir d'Oude, qu'ils trouvèrent campé avec l'empereur aux environs d'Allahabad. Les fugitifs furent reçus avec les plus grandes marques de distinction par le Mogol et son vizir : ce dernier fournit même à Mîr Kâssim les moyens de réorganiser une armée; aussi, dès le 3 mai de l'année suivante (1764), le nabab reparut-il devant les Anglais en ordre de bataille. L'action, commencée par une vive canonnade, devint bientôt générale. Sombre, à la tête d'un corps d'infanterie d'élite et soutenu par une nombreuse cavalerie, attaqua les Anglais de front, tandis que le reste de l'armée essayait de les tourner pour les prendre en queue. Ceux-ci, commandés encore une fois par le major Carnac, déployèrent leur fermeté ordinaire, et les troupes de Mîr Kâssim furent repoussées; mais le combat avait duré depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et les vainqueurs, épuisés de fatigue, ne purent poursuivre leur succès. Sombre, ayant rallié ses troupes, opéra sa retraite en bon ordre, et prit position en vue même des murs de Patna. Le visir, peu satisfait de ce résultat, ayant ouvert des négociations avec les Anglais, Sombre et Mîr Kâssim coururent un moment de graves dangers, car les Anglais exigeaient comme préliminaires de tout arrangement que l'un et l'autre leur fussent livrés, et le vizir n'aurait pas été éloigné de souscrire à cette condition; mais il voulait en retour la cession de tout le Bahar. Cette prétention ayant été repoussée, rien ne fut conclu, et le vizir repassa le Gange avec son armée.

Le 15 septembre de la même année, les mêmes ennemis se retrouvèrent en présence. Les Anglais étaient commandés cette fois par le major Munro. L'empereur, le vizir et Mîr Kâssim se trouvaient dans l'armée opposée; Sombre, à la tête de son corps discipliné, en était véritablement l'ame et le chef. Vers neuf heures du matin com-

mença un engagement général et très vif des deux côtés. A la tête de ses cipayes reconnaissables au bon ordre qu'ils conservaient et à la régularité de leurs manœuvres, Sombre chargea plusieurs fois les Anglais. Les troupes du vizir et de l'empereur, animées par cet exemple, ne montrèrent pas moins de résolution; pourtant l'attaque vint, comme toujours, échouer contre la supériorité européenne et le sang-froid britannique. Après une série de tentatives infructueuses, l'armée indienne se retira lentement et sans désordre. Munro se jeta vivement à sa poursuite; mais Sombre et son petit bataillon indestructible lui barrèrent le passage. Arrivé avant les Anglais à un pont de bateaux jeté sur une rivière profonde et rapide, à deux milles du champ de bataille, l'intrépide aventurier parvint à le détruire et sauva les débris de l'armée impériale. Dans cette affaire où Sombre courut les plus grands dangers, on remarqua un Indien qui fut blessé deux fois en le couvrant de son corps : c'était Raja-Ram qui, par un dévouement dont nous avons vu des exemples sous l'empire, avait jusque-là refusé tout avancement pour accompagner son maître en qualité de simple ordonnance.

Cette bataille avait duré trois heures, et un moment la victoire était restée incertaine. De pareils exploits ne pouvaient manquer de répandre la réputation de Sombre dans tout l'Hindoustan, et désormais le général français pouvait choisir entre tous les princes de l'Inde celui qu'il lui conviendrait de servir. Aprés avoir été successivement et alternativement à la solde de l'empereur, du vizir et de plusieurs autres chefs pendant douze années, nous le retrouvons enfin cherchant un asile dans l'état de Sardannah, qui avait alors à peine une place sur la carte de l'Inde. Grace aux efforts de Sombre, ce petit royaume allait enfin sortir de son obscurité.

Une fois devenu l'époux de la princesse et partageant avec elle l'autorité suprême, Sombre était trop habile pour songer à s'étendre par la guerre avec les faibles ressources militaires dont il pouvait disposer; il renonça donc presque entièrement au métier des armes pour se lancer dans une carrière toute diplomatique. Voyant dans l'accroissement de la puissance anglaise le danger le plus réel et le plus imminent pour les divers états de l'Inde, il s'appliqua sans relâche à la combattre, ou au moins à la restreindre entre des confédérations hostiles. Son système, qui rappelait celui de Bussy, était de placer à toutes les cours importantes un petit noyau de Français auxquels il tendait la main. Ce fut lui qui révéla à Scindiah les talens du général de Boigne dont le chef mahratte tira un tel parti que, malgré les désastres qui

avaient signalé le commencement de sa vie, il mourut sur le trône le plus puissant de l'Inde. Ce fut encore lui qui parvint à installer à Hyderabad, chez le nizam, le fameux Raymond, qui succéda pendant quelques années à la position et à la renommée de Bussy. Enfin son influence se fit sentir jusque chez Hyder Ali et Tippou, dans le Mysore, où il entretenait une correspondance avec Lally, neveu de l'infortuné général de ce nom. Il tenait ainsi les fils d'un immense réseau souvent brisé par les efforts des gouverneurs de la compagnie anglaise, mais sans cesse renoué par l'infatigable activité du mari de la begom. Sombre retardait ainsi l'asservissement graduel de l'Inde, il consolidait le petit trône sur lequel il était lui-même assis, et il favorisait enfin les intérêts de la France, nous n'osons dire ses vues, car la France, à cette époque, était incapable de comprendre la mission qu'elle aurait pu remplir dans l'Inde.

Cependant neuf ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Sombre dans l'état de Sardannah, et le vaste génie qui présidait alors aux destinées de la colonie anglaise n'avait pas tardé à découvrir le point d'où surgissaient tant d'obstacles, d'où partaient tant de coups inattendus. Warren Hastings voyait avec autant de surprise que de colère une barrière infranchissable s'élever sans cesse entre lui et cet obscur aventurier qui se trouvait toujours comme une pierre d'achoppement sur le chemin de sa gloire; il lui tardait de s'en défaire, et les leçons de Clive l'avaient rendu peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à ce résultat. Malheureux dans ses premières tentatives, un hasard inespéré vint enfin lui offrir l'instrument qu'il cherchait. Un jeune homme du nom de Dyce, chassé, pour quelque infraction à l'honneur, d'un régiment de l'armée britannique, s'était présenté à lui, demandant à se rouvrir l'accès de la société qui l'avait justement exclus, en menant à bien quelque entreprise désespérée. La bonne mine du jeune homme, son adresse et son courage séduisirent Hastings. Dyce fut chargé de se présenter à la cour de Sardannah pour y organiser une intrigue qui délivrât la compagnie de son dangereux adversaire. On ne pouvait faire pour une mission de ce genre un choix plus heureux. Doué du plus agréable extérieur, d'une figure charmante, des manières les plus gracieuses et les plus chevaleresques, Dyce ne pouvait manquer de plaire. Il avait d'ailleurs à se plaindre amèrement des outrages, des persécutions que lui avaient fait essuyer ses compatriotes, et de tels récits devaient intéresser Sombre lui-même, que les Anglais avaient plus d'une fois poursuivi de leurs calomnies.

L'évènement justifia les prévisions de Hastings. Dès que Dyce se

présenta à Sombre, il sut conquérir sa sympathie. Incapable d'un sentiment de jalousie et se rappelant les épreuves de sa première carrière, Sombre s'attacha vivement à ce jeune homme, et lui fit obtenir du service dans l'armée de Sardannah. Croyant voir dans la qualité d'Européen une garantie suffisante de loyauté, il alla même jusqu'à admettre Dyce dans son intimité, et, lors d'une absence qu'il fut obligé de faire pour des négociations importantes avec des princes du voisinage, il lui confia le commandement, par intérim, des gardes de son palais.

Avec l'arrivée de Dyce à la cour de Sardannah, une période nouvelle s'ouvre, pour ainsi dire, dans ce récit. Sombre avait oublié que les fonctions de Dyce, en l'obligeant à voir fréquemment la reine et ses femmes, pouvaient faire naître entre elles et le jeune Anglais une familiarité dangereuse. Des graves intérêts de l'histoire nous retombons dans les émotions du roman. On connaît tous les acteurs du drame mystérieux qui va se jouer : d'une part, c'est une jeune princesse passionnée comme on l'est à vingt ans sous le ciel de l'Inde; de l'autre, c'est un soldat confiant et brave. A côté d'eux vient se placer un homme qui unit à l'égoïsme opiniâtre et rusé de la race anglaise toutes les graces de la jeunesse et toutes les ressources de la séduction. Peut-être prévoit-on déjà le dénouement.

L'absence du général devait être longue. Il avait à régler sur la frontière, avec les rajas de Pattiala et de Khytal, les limites respectives de leurs états et de celui de Sardannah. Les négociations furent plus lentes encore qu'il ne l'avait pensé, et, trois mois après son départ, son retour paraissait aussi éloigné que jamais. On était dans la saison des grandes chaleurs, époque de lassitude et d'ennui, où la tête est vide, où les passions fermentent. La reine cherchait en vain à combattre la funeste influence de l'isolement et de l'oisiveté. Retirée dans le réduit le plus mystérieux du palais, elle ne cessait de questionner sa favorite Ayesha sur le caractère et les habitudes du séduisant étranger. Un seul de ces nombreux entretiens ne nous laissera rien ignorer des émotions nouvelles qu'éprouvait la begom. Pénétrons dans le séjour où la jeune reine cache sa tristesse. Traversons cette vaste salle, dont les arcades en ogive s'ouvrent sur une cour intérieure, entourée, comme un cloître, de cellules nombreuses, et plantée, comme un jardin, des fleurs les plus odorantes et les plus exquises. A l'architecture tourmentée des murailles, à ces riches couleurs qui chatoient sur les plafonds et sur tous les lambris, à ces brillans jets d'eau qui murmurent et bondissent dans des bassins de marbre, on reconnaît la suite d'appartemens que dans tout palais indien on appelle, par excel-

lence, le *rang-mahal* ou la galerie peinte, le séjour spécialement consacré aux femmes. Encore un pas, et nous sommes dans le salon principal, dans le salon de la reine, où se trouve un divan, immense canapé imitant un char de triomphe, monté sur des roues avec un joug et un timon. Les roues, le timon, le joug, sont en laque du plus beau poli, tout bariolé de peintures représentant des chevaux, des paons, des oiseaux fantastiques. Le canapé est recouvert de velours cramoisi avec une bordure d'or. Le bois, richement sculpté, porte des incrustations de cornaline, d'agathe, d'émeraude et de rubis. La reine, mollement étendue sur le canapé, est aisément reconnaissable à sa beauté ravissante comme à sa riche parure. Assise à ses pieds, les jambes croisées, Ayesha porte un costume peu attrayant, qui consiste en une simple camisole de mousseline blanche et un pantalon large d'en haut, mais collant depuis le genou jusqu'à la cheville. Elle agite un éventail sur la tête de sa maîtresse.

— Ayesha, ma petite sœur, disait la princesse d'une voix languissante, ne peux-tu rien trouver pour me distraire? Raconte-moi quelque histoire d'amour.

— Hélas! ma chère maîtresse, quand je vous parle de Leila et de Majnoun, vous ne m'écoutez pas : vos idées sont ailleurs.

— C'est que je sais toutes ces histoires par cœur. Pour me tirer de cette odieuse léthargie, et me faire oublier cette chaleur accablante, il faudrait d'autres récits que ceux dont on berçait mon enfance.

— Ce serait en vain, dit la suivante en secouant la tête, que je connaîtrais toutes les histoires du *kissago* (le conteur ambulant). Le cœur de ma souveraine est bien loin; il est près de son mari. Qu'est-ce qu'une femme sans son époux? c'est un corps sans ame. L'amant est le *nour e chashm* (la lumière des yeux) de sa maîtresse. Le *saheb* vous écrit cependant qu'il ne tardera pas à revenir.

— Non, non, ma fille, il ne doit pas encore y songer. Nos intérêts demandent sa présence sur la frontière, et pourraient souffrir de son retour. Ne parlons pas de mon époux, Ayesha, c'est un sujet trop douloureux. C'est à peine s'il reviendra avec les pluies. — Que me disais-tu ce matin du chevalier Dyce?

— Ma souveraine me faisait remarquer, je crois, que c'était un cavalier accompli.

— Quel âge a le chevalier?

— Peut-être vingt-quatre ans.

— Parlons en confidence. Dit-on qu'il ait vu quelque danseuse depuis son arrivée? A-t-il admis quelque femme dans son *zenana?*

— Non; son domestique Thamas-Kouli, qui ne l'a pas quitté depuis son arrivée, proteste qu'il mène la vie d'un faquir ou d'un joghi.

— C'est singulier.

— C'est qu'il les dédaigne. Il n'y a aucune de ces femmes qui soit digne de lui.

— Ayesha, dit la begom après quelques momens de rêverie, je crois que je pourrai dormir maintenant. Tu vas me laisser. — A propos, j'aurai plus tard quelques ordres à donner au commandant de ma garde. Tu feras venir cet Anglais, je veux lui parler ce soir.

— Dans quel lieu et à quelle heure? répondit la suivante respirant à peine.

— Ici, après ma prière.

Malheureusement pour Sombre, l'aventurier qui était l'objet de cette conversation avait déjà lu dans l'ame de la begom. N'ayant ni la défiance ni l'enthousiasme de la passion, parce qu'il n'était nullement épris de la princesse, il l'avait observée avec calme, et ne se faisait point illusion sur le sentiment qu'il lui inspirait. L'image de Sombre n'était point effacée du cœur de la begom; au contraire, elle y tenait par de profondes attaches; seulement elle ne l'occupait plus tout entier. Une autre image plus jeune, plus gracieuse, celle de Dyce, s'était glissée à côté de la première. Elle s'était emparée surtout de l'imagination de la begom; mais que Sombre reparût, et ces pensées coupables seraient aussitôt bannies. L'Anglais avait parfaitement compris sa position, et sentait que, s'il voulait accomplir la mission qui lui était confiée, il n'avait pas un moment à perdre. Il n'hésita donc pas. Sans scrupule sur les moyens, il devait réussir, il réussit. Sombre avait contre lui le désœuvrement et l'ennui, il fut oublié; c'était la trahison des sens plutôt que celle du cœur. La princesse comparait sa vie à un fleuve un moment débordé, et qui devait quelque jour rentrer et dormir dans son lit accoutumé. Tel n'est point le cours des passions humaines : une fois qu'elles ont rompu leurs digues, elles peuvent se creuser vingt lits nouveaux, elles ne retrouveront jamais leurs anciennes rives ni leur pente première, et leurs plus grands écarts sont les plus durables.

Sombre arriva quand le penchant de la begom pour le jeune Anglais ne faisait que s'accroître. La gêne qu'il fallut s'imposer pour conjurer les soupçons, l'éloignement du jeune homme qui dut partir pour prendre le commandement d'un corps d'armée sur la frontière, ne firent qu'irriter la passion de la reine. Au milieu de tortures morales devenues insupportables, une pensée terrible, qu'elle re-

poussa long-temps avec horreur, mais qui revenait constamment assiéger son esprit, finit par l'envahir. Voici comment elle avait pris naissance : un matin que Dyce, avant le retour de Sombre, s'échappait de l'appartement de la reine sous le déguisement d'une de ses femmes, il avait rencontré, dans un des couloirs étroits qui conduisaient à son propre pavillon, un ennemi qui le surveillait depuis long-temps. C'était Raja-Ram, le fidèle serviteur de Sombre, qui, voulant venger son maître, s'était précipité sur l'Anglais un poignard à la main. Au bruit de la lutte entre ces deux hommes, la begom était accourue, et, dans sa première indignation, elle avait accablé l'Indien d'outrages et de menaces. — Patience! avait murmuré celui-ci, le maître reviendra bientôt. Exaspérée par l'idée d'une dénonciation, la begom s'était écriée à l'instant : — Si quelque traître vient à parler, le maître et l'esclave périront. — Une pareille intention était pourtant alors bien loin de sa pensée, mais il s'y trouvait déjà le germe d'une de ces étranges combinaisons d'idées qui ne se rencontrent qu'en Orient, et qui, développées avec une certaine logique, font intervenir le dévouement et l'enthousiasme dans les calculs du crime. Son raisonnement était à peu près celui-ci : Sombre l'aimait avec passion ; il ne tenait à la vie que pour en jouir avec elle; sans elle, sans son amour, l'existence lui serait insupportable. S'il mourait en ce moment, quand il se croyait encore aimé, sa fin pouvait être douce : s'il vivait pour découvrir son erreur, le reste de ses jours ne serait qu'une longue agonie. Comme toutes les femmes, la begom prenait l'amour au sérieux, et croyait que c'était la seule affaire importante de la vie. Pour son mari, tout était désormais perdu, puisqu'elle avait cessé de l'aimer ; le présent devenait horrible et l'avenir était sans espérances. C'était pitié que de le laisser souffrir; c'était charité que de hâter sa mort. Sombre devait quitter le banquet de la vie quand il était ivre encore de sa meilleure coupe. Il devait partir le premier pour aller attendre sa bien-aimée dans cet autre séjour où il lui avait appris qu'ils se retrouveraient, pleins d'une sereine et tranquille amitié, devant un Dieu de miséricorde qui sait pardonner à la faiblesse humaine.

Pour assurer la pleine exécution de ses projets, la begom eut à jouer un rôle plus singulier encore que celui de Marino Faliero : il lui fallut se faire l'ame d'une conspiration contre son propre pouvoir, conspiration où il se trouvait, comme toujours, des meneurs et des dupes, où elle faisait entrer ses ennemis les plus acharnés à côté de ses plus fidèles amis. Après avoir éloigné Raja-Ram, elle avait confié la direction de l'entreprise à deux officiers qui occupaient des com-

mandemens importans dans son armée, son père nourricier et son frère de lait, animés pour sa personne d'un dévouement aveugle et fanatique. Ce fut avec ces deux confidens qu'elle arrangea d'avance tous les incidens du drame dont son mari devait être le héros et la victime. Par une de ces convulsions politiques si communes en Asie, elle devait se trouver soudainement privée de son pouvoir, abandonnée de ses gardes, fugitive, trahie, placée entre la mort et le déshonneur. Elle devait alors proposer à son mari de mourir ensemble, se frapper elle-même et lui laisser consommer seul le sacrifice qui devait la rendre à la liberté.

La nuit marquée pour l'exécution du complot arriva. C'était une nuit de tempête; les légères colonnades du kiosque oriental tremblaient sous l'effort du vent; la pluie tombait en cataractes, et la foudre tonnait aux cieux. En proie à une inquiétude fiévreuse, la begom n'avait pu cacher à son époux le trouble dont elle était saisie. Sombre cherchait à conjurer la mélancolie de sa belle compagne, et combattait par des caresses plutôt que par des raisonnemens des frayeurs dont il ne pouvait comprendre la cause, quand le qui vive de la sentinelle du corps-de-garde extérieur retentit jusqu'à eux. Un instant après, un coup de feu se fit entendre, puis un autre; bientôt des cris de guerre et de douleur remplirent les avenues du palais. A ce bruit inaccoutumé, Sombre s'élance de sa couche et s'habille à la hâte. Il saisit un sabre; sa femme à ses côtés, un pistolet à la main, est prête à le suivre. En ce moment deux hommes se précipitent dans la chambre; l'un est couvert de sang et vient tomber aux pieds de la princesse en lui criant d'une voix défaillante : Voici l'ennemi, princesse, fuyez! (*Dushman ata hac bibi, daoro!*) Et il expire avec un sanglot convulsif. L'autre est le frère de lait de la begom. Il retient Sombre qui veut se précipiter dans la mêlée. — Vous êtes trahi, lui dit-il, tout le peuple est contre vous. Il n'a point pardonné à la reine son mariage avec un homme d'une caste étrangère, ni sa conversion à la foi catholique. Les brahmanes sont à la tête du mouvement; on veut votre mort à tous deux. Vous avez à peine le temps de fuir, hâtez-vous d'en profiter. La poterne du jardin est encore libre, on l'assiégera tout à l'heure. Vous y trouverez un palanquin et des porteurs pour la princesse, un cheval sellé pour vous, enfin cinq cavaliers dévoués pour votre escorte. Laissez-moi le soin de prolonger le combat et de couvrir votre retraite. Je me ferai tuer s'il le faut; fiez-vous à mon dévouement, mais, en attendant, suivez-moi.

Ces paroles, prononcées avec un accent de vérité, triomphent des

hésitations de Sombre. Suivi de la princesse, il gagne la petite porte dérobée qui donne sur la campagne; là il s'élance sur son cheval de bataille; la princesse est enlevée dans son palanquin, et la faible escorte suit au trot la course rapide des porteurs. Ces derniers, stimulés par les promesses de Sombre, courent pendant quatre heures sans reprendre haleine. La plaine est bientôt franchie, en dépit de l'ouragan dont la violence redouble, malgré le vent, malgré la pluie qui tombe à torrens. On entre dans la région montagneuse; le sol est accidenté, s'élève en collines, se creuse en ravins. Le sentier rocailleux serpente péniblement dans le lit d'un torrent dont les bords sont hérissés d'une forêt épaisse. Les arbres séculaires projettent leur feuillage au-dessus des têtes des fugitifs. On avance encore, mais plus lentement; le chant cadencé des porteurs est devenu une sorte de récitatif lamentable, leurs poitrines sont haletantes, le dévouement seul les soutient. Tout à coup un cri terrible se fait entendre, les porteurs tombent le front dans la poussière, et le palanquin est précipité contre les rochers. Un tigre effrayé par l'orage avait cherché un abri parmi les *babouls* sur le bord de la route. Selon sa coutume, il avait patiemment laissé défiler tout le cortége, attendant le dernier homme; bondissant alors au travers du sentier, il avait saisi et emporté sa proie. Les cavaliers, cédant à une panique superstitieuse, avaient vu dans cet accident le doigt d'une divinité ennemie, et s'étaient dispersés; les porteurs, au contraire, s'étaient serrés autour du palanquin. La nuit était noire, le vent hurlait parmi les arbres, les branches s'entre-choquaient avec fracas. Au milieu de cette nature désolée, le groupe des porteurs, agitant leurs torches et poussant des cris aigus, formait un tableau infernal.

En cet instant où la crainte pouvait pénétrer au cœur le plus brave, Sombre n'avait pas perdu son sang-froid; il était descendu de cheval, et, agenouillé devant la porte du palanquin, il écoutait la princesse qui lui parlait avec calme. « Ami, lui dit-elle, encore quelques instans, et nos ennemis seront ici; mais, tu peux m'en croire, je ne tomberai pas vivante entre leurs mains pour devenir la femme ou l'esclave de quelque paria. Dès que les pieds de leurs chevaux retentiront sur les cailloux du chemin, mon poignard me délivrera de cette vie, à laquelle je ne tenais que par un seul lien, ton amour. Tu m'as appris qu'il est un autre monde où nous pourrons nous retrouver : eh bien! allons y chercher le bonheur. Tu vas me suivre; nous mourrons ensemble, et nos deux ames ne seront pas un instant séparées. »

Sombre couvrait de ses pleurs la main de la princesse. Le pistolet

tout chargé reposait à côté du poignard sur les coussins du palanquin. Les deux époux attendirent ainsi le moment fatal. Une heure se passa, heure de douloureuse ivresse pour Sombre et d'exaltation inquiète pour la begom. Enfin un bruit sourd comme le bruit des galets sur la grève traversa l'espace et le silence: c'était le signal attendu. Des armes étincelantes avaient relui dans l'ombre. Sombre vit la begom tourner le poignard contre son sein; il lui donna un dernier baiser, et un instant après il tombait, la tête fracassée, aux pieds de la reine.

Cependant une troupe de cavaliers s'avançait au galop : c'étaient les gardes de la princesse commandés par son père nourricier. Celui-ci les précédait de quelques pas. Il vit que le dernier acte de la tragédie était accompli, et ordonna à sa troupe de s'arrêter. « Sultan Jan, dit la begom, qu'on relève ce cadavre et qu'on le place avec respect dans mon palanquin. Je monterai moi-même son cheval. » Les serviteurs s'empressèrent d'obéir. A la tête du cortége de deuil, la begom reprit lentement la route de sa capitale, où tout rentra aussitôt dans l'ordre accoutumé.

Sombre fut enterré dans une petite chapelle catholique qui s'élevait au milieu des jardins du palais, et dont il avait été lui-même le fondateur et l'architecte. Les travaux n'étaient que commencés; ils s'achevèrent rapidement sous l'énergique impulsion de la princesse. Deux inscriptions en langue française et hindoustane indiquent la tombe de Joseph Sombre, rarement visitée par le voyageur anglais, et oubliée de ses compatriotes. A côté du simple monument, on vit pendant un demi-siècle un sarcophage ouvert; tous les jours pendant une année une femme voilée venait s'y asseoir pour prier. C'était la begom qui pleurait sincèrement son époux et cherchait à expier sa mort par de cruelles macérations. Pendant une seconde année, elle s'enferma dans son palais et refusa constamment de voir l'odieux étranger dont le fatal amour l'avait poussée au crime; mais ni le remords, ni le chagrin, ne font mourir: ils ne sauraient même, quoi qu'on dise, remplir la vie, et cette ame passionnée ne devait arriver à l'apaisement qu'après avoir consumé toute son énergie dans un dernier orage.

III.

Un matin, la begom revenait de faire sa prière de chaque jour à la tombe de Sombre, quand, en descendant la nef de la petite chapelle, elle aperçut derrière un pilier la gracieuse figure du jeune Anglais. Il

semblait plutôt éviter que rechercher son attention, et, en rencontrant le regard de la princesse, il rougit en s'inclinant profondément. Comment interpréter cette émotion soudaine? Était-ce de l'amour ou de la honte? Non, le cœur de Dyce était inaccessible à de telles impressions. C'était plutôt l'élan d'une ambition long-temps arrêtée dans son essor, une inquiétude dévorante qu'un seul regard de sa maîtresse avait changée en espérance, peut-être même en certitude, car elle aussi avait laissé voir son trouble; ses joues s'étaient couvertes de rougeur, et, par un mouvement de coquetterie involontaire, elle avait ramené son écharpe sur sa poitrine, trahissant ainsi un besoin de plaire qui venait en elle de naître ou de se ranimer.

Quand elle rentra dans ses appartemens, la suivante Ayesha ne reconnut plus sa maîtresse. La begom avait recouvré en même temps son énergie et sa fierté; elle marchait le front haut, la bouche souriante, comme aux jours où l'amour de Sombre la rendait heureuse.

— Ayesha, lui dit-elle, il est temps que je m'occupe enfin des intérêts de mon peuple. Nous avons d'autres devoirs à remplir que de pleurer sur une tombe. Je veux recevoir aujourd'hui toute ma cour en plein *derbar*. Va distribuer ces vêtemens de deuil aux pauvres qui attendent à ma porte. Tu ouvriras ces cassettes précieuses que je n'ai pas revues depuis la mort de mon époux; tu me donneras mes bijoux, tu entrelaceras des jasmins et des perles dans mes cheveux. La reine de Sardannah paraîtra aujourd'hui dans toute sa gloire.

Ce jour-là même toute la noblesse de Sardannah fut convoquée en grande audience. Les ministres, les généraux, les principaux fonctionnaires et les *vakils*, ou chargés d'affaires des puissances voisines, vinrent successivement baiser la frange de la robe de la begom et déposer à ses pieds le *nazzar*, symbole d'hommage et présent de rigueur. C'étaient des bourses d'or ou des bijoux précieux offerts sur des plateaux d'argent, des pièces de riches étoffes qui s'entassaient sur les marches du trône, des chevaux harnachés que des grooms faisaient défiler devant le péristyle du *divan-e-âm* (salon de grande réception), et chacun recevait en retour le *khelat* ou vêtement d'honneur, espèce d'habit de cour broché d'or et de soie, qu'il fallait revêtir sous les yeux de la reine et porter aux prochaines audiences. Le colonel Dyce s'avança à son tour pour présenter son offrande : c'était, sur un plateau de laque, quelques roupies d'or et un bouquet allégorique de pensées et de soucis. Le titre d'Européen excusait sans doute la singularité du présent, car la reine, après un moment d'hésitation, daigna l'accepter, et, répondant par un mouvement de

tête presque imperceptible au profond *salam* du jeune colonel, elle prit le bouquet et le garda pendant le reste de la cérémonie. Toutefois, par distraction sans doute, elle ne cessait d'en arracher quelque fleur, et, quand enfin elle le déposa tout mutilé sur ses genoux, on observa que tous les soucis avaient disparu. Les courtisans crurent voir dans cet accident le présage d'une disgrace pour l'Européen. Il en jugea tout autrement, et l'évènement justifia ses prévisions.

Dès que la revue fut terminée, la reine, appelant Dyce à ses côtés, le fit asseoir sur le siége resté vacant depuis la mort de Sombre, et annonça publiquement à sa cour que le *saheb-bahader* (le seigneur chevalier) succéderait à toutes les dignités qu'elle avait autrefois conférées à son époux, qu'il commanderait son armée, et serait son *divan oul moulouk* (ministre et fermier de l'état).

A partir de ce jour, Dyce hérita de l'influence et de l'autorité de Sombre; toutefois, bien que la reine accordât à son amant le libre accès de son *zenana* (1), elle ne voulut jamais le reconnaître pour son époux, et elle continua à se donner jusqu'à sa mort le nom de la begom Sombre, nom qu'elle a gardé dans l'histoire. Quand plus tard un fils naquit de ses nouvelles amours, elle donna encore à l'enfant ce nom consacré dans son souvenir en y ajoutant, comme une sorte de nom de baptême, celui de son père, c'est-à-dire qu'elle l'appela Dyce Sombre. En un mot, tout en renouant un lien déplorable, la begom sembla plutôt subir le joug d'une fatalité pénible que vouloir rompre avec les souvenirs et les remords du passé. Au contraire, elle parut prendre un plaisir mélancolique à s'entourer de tous les objets qui pouvaient lui rappeler ses jours de bonheur et d'innocence. Chaque matin, elle se faisait amener le cheval de l'époux qu'elle ne cessait point de pleurer, le nourrissait de sa propre main, lui caressait le cou et le poitrail. Le petit épagneul qui lui avait survécu mourut entouré des soins de la princesse. Mais l'être qu'elle affectionnait le plus, auquel elle témoignait le plus de confiance, était le fidèle Raja-Ram, le vieux et dévoué serviteur du général, son compagnon sur tous ses champs de bataille, son secrétaire tant qu'il avait été régent du royaume. Cet homme avait été éloigné de la cour pour quelque message de la begom au moment où éclatait l'intrigue qui devait coûter la vie à son maître. Rappelé aussitôt après la catastrophe, témoin discret, quoique indigné, des irrégularités qui l'avaient précédée, et confident de la sombre tristesse qui l'avait suivie, il

(1) *Zenana*, l'appartement des femmes.

avait démêlé la vérité au milieu de tout ce chaos, et compris le drame sanglant qui s'était joué durant son absence. Il avait conçu une haine implacable contre l'aventurier maudit, cause première de tous ces malheurs; haine silencieuse et cachée comme celle de tous les Indiens, qui attendait patiemment le moment de la vengeance, et n'osait point le hâter pour être plus sûre de le saisir. Dyce, de son côté, n'avait point oublié l'aventure du rang-mahal, quand il avait failli périr sous le poignard de Raja-Ram : il en conservait un ressentiment profond, quoique déguisé; mais il savait, à n'en pas douter, que Raja-Ram s'abstenait de toute intrigue directe ou indirecte contre son influence. C'était plutôt l'austérité et la profonde mélancolie de sa vie retirée, le regret avec lequel il quittait quelques instans sa solitude, seulement sur l'ordre de la reine, c'était son silence même qui le rendait dangereux pour Dyce, car la reine prenait quelquefois l'Anglais en horreur, quand elle comparait son ingratitude, son égoïsme et son imperturbable insouciance, avec le regret muet, mais passionné, de l'Indien.

Une pareille situation semblait ne pouvoir se prolonger beaucoup; le moindre incident pouvait, en provoquant une vive secousse, briser le lien qui retenait malgré elle une nature aussi énergique que celle de la begom, et amener une dernière et terrible catastrophe. Cet incident se fit attendre long-temps, et pendant dix années Dyce put administrer presque despotiquement les affaires de la begom. Durant toute cette période, la reine n'avait éprouvé aucun désastre, n'avait été vaincue dans aucune guerre, elle n'avait signé que des traités de paix et de commerce, et pourtant son étoile avait pâli, sa gloire s'était éclipsée. Si l'état de Sardannah occupait encore sur la carte de l'Inde la même place qu'autrefois, comprise dans les mêmes limites, il avait disparu du théâtre de la politique orientale. A cinquante lieues de la frontière, on ignorait son existence. La puissance anglaise, en grandissant tout autour, l'avait étouffé, et Dyce, en pesant sur ce royaume affaibli avec cette énergie envahissante qui caractérise le génie britannique, en avait su faire une dépendance de la compagnie. La reine n'était pas insensible à cette chute humiliante : elle avait mesuré malgré elle la hauteur d'où elle était descendue, elle frémissait quelquefois d'indignation et pleurait sur l'avenir de son peuple; mais elle aimait encore : elle ne pouvait secouer le joug de ce fatal étranger; elle était retenue par les doubles liens d'amante et de mère.

Un jour devait venir cependant où elle retrouverait sa vieille énergie, où elle ferait entendre encore une fois le cri de la lionne : ce fut

celui où l'on osa lui demander de signer un traité qui léguait à sa mort, moyennant des richesses assez considérables, garanties à son enfant, ses droits héréditaires à ce fléau de l'Asie, l'odieuse compagnie anglaise. Celui qui lui proposait ce lâche abandon, c'était l'amant pour lequel elle avait trahi son premier et son seul défenseur, pour lequel elle avait immolé son époux et perdu le repos de sa conscience; c'était le père de son enfant qui lui demandait de le déshériter. L'amour de la mère vint alors en aide à la dignité de la reine : elle déchira l'infame écrit, et chassa de sa présence le misérable qui avait présumé jusqu'à ce point de sa faiblesse.

Le soir de ce jour, la begom veillait près d'un berceau, dans l'appartement même où l'idée de l'adultère lui était venue pour la première fois, l'appartement du char, dans le rang-mahal. La begom était seule; elle avait renvoyé ses femmes pour pleurer en liberté. Son enfant, maussade et souffrant, venait de s'endormir; elle l'avait couvert du rideau de gaze, et, posant enfin sur le divan sa tête appesantie, elle était tombée dans une rêverie profonde. Tout à coup un bruit de pas la tire de sa léthargie, une main glacée a touché la sienne : c'est la main de Raja-Ram qui sollicite son attention, et lui commande en même temps le silence en lui faisant signe de le suivre. La reine ne s'émeut pas, elle ne questionne pas Raja-Ram : c'est un fidèle serviteur, et sa démarche doit avoir une excuse. La main sur son poignard, elle s'avance sur les pas de son vieux guide.

Dans une face latérale du cloître intérieur que nous avons décrit, et séparée du rang-mahal par de vastes salons, est une petite chambre dont le somptueux ameublement contraste avec l'austère simplicité qui règne depuis long-temps dans les appartemens de la reine. C'est là que Raja-Ram conduisit la begom. Au fond de la chambre, faiblement éclairée par une lampe suspendue à la voûte, on distinguait un *tcharpaë* (lit de repos) entouré d'un moustiquaire de gaze. Sur ce lit reposait une femme jeune et belle; à ses pieds était endormi un homme qui tenait encore dans sa main le tuyau flexible d'un houka. Près du lit, sur une table chargée de cristaux, on apercevait les restes d'un festin, des fruits savoureux, des liqueurs exquises, et une enivrante fumée d'opium imprégnait l'atmosphère. La femme endormie était Shireen, une des esclaves de la begom; le dormeur était le colonel Dyce.

La begom se sentit défaillir; un nuage passa devant ses yeux, et elle dut s'appuyer sur le bras de Raja-Ram.

— Ils dormiront encore quelques heures, dit l'Indien quand il la

vit un peu remise. C'est moi, ajouta-t-il en écartant le rideau transparent qui couvrait la couche, c'est moi qui ai mêlé le narcotique au *godauk* dans leur *chillum*, et ils se sont enivrés en fumant. Quelle punition plaira-t-il à votre majesté de leur infliger?

La begom ne répondit pas : son premier mouvement avait été de tirer convulsivement son poignard du fourreau. Elle en porta la pointe d'abord au cœur de l'Européen, puis sur le sein de la jeune esclave; mais elle s'arrêta chaque fois au moment d'appuyer. Enfin une pensée soudaine mit fin à son incertitude, et, recommandant le silence à Raja-Ram, elle l'entraîna loin de l'appartement sans réveiller les deux coupables.

Le lendemain, tout était en mouvement dans le *Baghaderrie*, un des jardins de la couronne situé en dehors de l'enceinte de la capitale. La reine avait annoncé l'intention d'y passer quelques jours, et Dyce, un peu surpris de sa rentrée en grace, avait reçu ordre de l'y accompagner. Le Baghaderrie était une des retraites favorites de la begom; il y avait dans ce jardin un lieu où elle venait souvent chercher le repos, la fraîcheur et le silence. C'était une terrasse plantée de sycomores et de cyprès, qui s'étendait sur les bords d'un bassin de marbre blanc où se jouaient des milliers de poissons dorés. La vue plongeait de là sur une petite vallée et s'arrêtait au loin sur les coupoles et les minarets de la cité. Sur cette terrasse, la begom avait passé les plus belles heures de sa vie d'épouse; c'est peut-être pour cette raison qu'elle n'y avait point encore amené son amant.

Le jour où la reine visitait pour la première fois avec Dyce sa retraite préférée, on avait préparé sur la terrasse une splendide collation; mais les convives ne purent s'empêcher de remarquer avec surprise quelques dispositions qui donnaient un aspect lugubre à ce lieu choisi pour une fête. La terre au pied des cyprès était fraîchement remuée, et une large fosse s'étendait béante entre le marbre de la pièce d'eau et la banquette d'où la princesse aimait à jeter elle-même leur nourriture à ses poissons favoris. — Quel jardinier mal inspiré s'est avisé de creuser ce trou? disaient les convives en secouant la tête. Malédiction sur le *shaitan zada* (le fils de démon) qui a élevé ce tertre de mauvais augure!

Enfin le repas est servi avec la profusion accoutumée. La begom semble avoir retrouvé sa gaieté, et, suivant un usage assez commun en Orient, elle ne veut manger que dans l'assiette de son favori. Point de cuillère ni de fourchette : ces contrées primitives n'en connaissent point encore l'usage, et l'ancienne liberté est plus favorable aux amans.

Les mains se jouent, se rencontrent, et quelquefois se caressent dans le riz épicé du *pilao*. Avec quelle coquetterie on se renvoie le morceau le plus exquis! Chacun veut faire un sacrifice que l'autre est trop généreux pour accepter, ou qu'il ne reçoit enfin que pour le tenir des doigts de son ami. Jamais Dyce n'a paru ni plus favorisé ni plus heureux. A la collation succèdent les ablutions, assez nécessaires après pareils ébats; puis l'on apporte le chibouk de la reine et le houka du colonel. C'est le moment où, tout en fumant, on aime à entendre le chant des bayadères. La princesse n'a point oublié cet accessoire indispensable dans toutes les fêtes, et, se retournant vers Raja-Ram, elle lui commande de faire avancer les musiciens. A cet ordre, une douzaine de nègres se présentent, portant sur leurs têtes un meuble assez pesant et recouvert d'un rideau de gaze qu'ils déposent à côté de la fosse. Les assistans commencent à s'étonner, quand, sur un signe de la begom, on enlève le moustiquaire, et la surprise fait place à l'effroi, car on découvre un lit indien à l'usage des esclaves, et sur ce lit une jeune femme presque nue est attachée par des liens qui retiennent tous ses membres. Sur un second signe, on enlève ce lit pour le suspendre au-dessus de la fosse; puis, avec des cordes, on le laisse glisser comme un cercueil.

Ce fut seulement alors, et quand les nègres commencèrent à jeter la terre sur ce corps si délicat, que la malheureuse enfant comprit le sort qui lui était réservé. Alors des cris perçans s'échappèrent de la fosse et glacèrent d'effroi tous les assistans. — Oh! *saheb, saheb!* répétait la malheureuse Shireen en s'adressant à Dyce, en qui elle espérait encore trouver un sauveur, me laisserez-vous mourir à cause de vous? Vous savez quelle est ma faute et comment je l'ai commise. Je ne voulais pas offenser ma bonne maîtresse. Parlez-lui; je mérite une punition, mais pas la mort. Pas la mort, mon Dieu!... Ah! l'on me jette des pierres sur la tête, de la terre sur la figure!... Je suis brisée! Sauvez-moi! — Mais les pierres et la terre continuaient à rouler sur la malheureuse esclave avec ce bruit sourd et lugubre du gravier qu'on jette sur une bière.

Cependant la begom fumait tranquillement son chibouk, et son regard, qui s'attachait comme un miroir ardent sur le malheureux Dyce, trahissait seul les sentimens qui l'animaient. Dyce, pâle, les yeux égarés, le front ruisselant, sentait la terre tourner autour de lui. Un moment, il fit un effort pour quitter le tapis où il était assis les jambes croisées à la manière du pays, il étendit la main pour arrêter le bras d'un des travailleurs; mais un homme de haute taille se

plaça entre lui et l'esclave. C'était Raja-Ram qui souriait avec une expression infernale, en s'appuyant sur un sabre nu. L'Anglais sentit alors qu'il n'y avait plus d'espoir pour la victime, et, tombant le front contre terre, il se boucha les oreilles pour ne plus entendre les cris perçans et désespérés de la jeune fille. Ces cris retentirent quelques instans encore, jusqu'à ce que la voix devînt rauque et trahît les efforts de la mourante. Alors on entendit une dernière supplique : *Aman! aman!* grace, ô ma maîtresse! toute autre mort, mais pas celle-ci. De l'air! de l'air! oh! je suffoque! j'étouffe! je meurs! — Et ces paroles à peine articulées furent suivies d'un profond silence.

On pourrait croire que nous inventons ici des horreurs à plaisir; mais notre imagination, il est bon de le rappeler, n'est pour rien dans tout cela, et ce récit est tout bonnement de l'histoire. Les annales de l'Orient sont pleines d'épisodes non moins affreux et non moins étranges. Quiconque puise à cette source troublée, mais féconde, prendrait volontiers la réalité tantôt pour un rêve séduisant, tantôt pour une fiction hideuse : il faut bien admettre cependant qu'il n'y a là ni rêve ni fiction, et ce mélange de poésie et de terreur, d'héroïsme et d'exaltation sauvage, est le fonds même de la vie orientale.

Tant qu'avaient duré les cris de l'esclave, la begom n'avait pas cessé de fumer. Quand la fosse fut remplie, elle fit fouler par les travailleurs le tertre qui en marquait la place, puis on y étendit le tapis, et, quand elle y fut installée, elle appela Dyce à ses côtés.

— Que voulez-vous de moi? dit-il, hésitant à s'asseoir; ne vous jouez pas plus long-temps de votre victime. Si c'est un supplice que vous me préparez, hâtez-le : l'attente est plus cruelle que la dernière angoisse. Par la tête de notre enfant, la seule faveur que je vous demande est d'abréger mon agonie et de donner l'ordre à vos bourreaux.

— Vous vous trompez, seigneur Dyce, répondit la begom avec calme; je n'ai ni l'intention ni le droit de vous punir. L'épouse adultère ne saurait être le juge de l'amant infidèle. Quand j'ai sacrifié mon noble époux pour un obscur étranger, je devais m'attendre que je serais trahie à mon tour. C'est justice : cette punition m'était due, et il n'y aurait pas de Providence s'il en eût été autrement. L'instrument de mon crime devait se tourner contre moi, et j'ai perdu le droit de le briser; mais l'esclave que j'avais tirée de la misère pour la nourrir dans mon sein, que j'avais comblée de bienfaits, et qui m'enlevait ma dernière consolation, la seule qui pût quelque jour me faire oublier mes remords, l'amour de l'homme pour lequel j'ai perdu

mon ame, cette esclave méritait le plus affreux châtiment que la justice éternelle réserve aux ingrats. Puisqu'elle a reçu ce châtiment sur la terre, sa faute lui sera sans doute remise dans le ciel. N'en parlons plus. Reposons-nous ici quelques jours, et puis nous retournerons à nos occupations respectives, vous aux affaires, moi près du berceau de mon enfant.

Rassuré dès-lors sur sa propre vie et soulagé d'un poids immense, l'aventurier, sans remords et presque sans regrets pour le malheur qui ne l'atteignait pas, ne songea plus qu'aux intérêts de son ambition, c'est-à-dire aux moyens de regagner, s'il était possible, son ancienne influence sur l'esprit de sa maîtresse. Il commença donc par s'asseoir auprès d'elle à la place qu'elle lui avait marquée. Ce ne fut pas, il est vrai, sans une secrète répugnance et un frisson mortel. Il se disait qu'il fallait se soumettre à une gêne momentanée. D'ailleurs, la begom sans doute aurait hâte de s'éloigner d'un lieu attristé par de tels souvenirs. Cependant la journée se passa sans qu'elle témoignât l'intention de retourner dans sa capitale, ou même de quitter le tapis qui couvrait la place où s'était joué le dernier acte de ce drame lugubre. Elle s'y fit encore apporter la collation du soir et des coussins pour y reposer la nuit. C'était une sentinelle qui ne voulait point quitter son poste, de peur que la fosse ne s'ouvrît pour laisser échapper sa captive. Dyce était comme fasciné : il n'osait perdre de vue sa redoutable maîtresse; il étudiait tous ses gestes, interrogeait ses moindres regards. Sa voix le faisait tressaillir, mais il craignait encore plus son silence. Il s'épuisait donc en efforts pour la distraire, l'entretenant sans cesse d'arrangemens domestiques, de nouvelles politiques, d'affaires surtout, d'affaires pressantes qui demandaient une solution immédiate, et, bien qu'elle daignât rarement lui répondre, il l'obsédait de ses questions.

Cependant la nuit vint; la begom fit remplir pour la dixième fois peut-être son houka, puis elle renvoya ses femmes, et, s'enveloppant d'un nuage de fumée, indiqua qu'elle ne voulait pas être interrompue dans sa méditation ou dans sa prière. Elle produisait sur Dyce l'effet de la statue du commandeur au festin de don Juan. L'obscurité était profonde, d'épais nuages couvraient la lune, et le vent gémissait parmi les arbres. L'Européen, qui avait autrefois bravé la mort sur les champs de bataille, sentait une terreur profonde le gagner; d'épouvantables images passaient devant ses yeux, celle de Sombre d'abord, irritée et sanglante, puis celle de Shireen, qui soulevait la

terre sous le tapis où il était assis. Ce fut une nuit d'agonie, et quiconque, aux premiers rayons du jour, eût arrêté ses regards sur Dyce eût frémi en voyant cet homme pâle, les dents serrées, les cheveux hérissés, le front baigné d'une sueur froide. Pourtant, avec les premiers rayons de l'aurore, l'Anglais retrouva son courage, et, sans la blancheur mate de son front, on n'aurait jamais deviné ce qu'il avait souffert. Quant à la begom, elle semblait avoir complètement oublié les évènemens de la veille. On la vit grave et triste, mais parfaitement calme, reprendre au matin ses occupations ordinaires, donner des soins à sa toilette, jeter leur nourriture à ses poissons dorés, se promener enfin dans les vastes jardins en cueillant des fleurs, accepter même celles que Dyce s'empressait de lui offrir; mais elle revint ensuite s'asseoir sur le tapis, et n'en bougea plus jusqu'au lendemain.

Ainsi se passèrent trois longs jours et trois affreuses nuits. Vers le milieu de la troisième, la princesse, dont le chibouk était venu à s'éteindre, pria Dyce de le rallumer. Tout dormait autour d'eux; on distinguait à quelques pas dans l'ombre, enveloppé dans un manteau, Raja-Ram étendu au pied d'un arbre; mais ce fidèle serviteur était trop loin pour les entendre, et il avait d'ailleurs cédé au sommeil. Dyce était enfin parvenu à surmonter ses terreurs, ou plutôt, avec une puissance commune à beaucoup d'esprits faibles, à en suspendre un moment l'influence. Il osa tenter un effort dont le désespoir seul avait pu faire naître l'idée. Comme il rendait à la begom le tuyau d'ambre richement ciselé, il chercha à retenir la main qui touchait la sienne. La princesse le repoussa sans colère, puis elle se remit tranquillement à fumer.

— Quoi! plus même une caresse! dit le colonel d'un ton suppliant.

— Sur ce tertre, quand la victime est à peine froide sous nos pieds! demanda la begom.

— Partout, quand on aime, répondit-il en tremblant.

Un éclair passa dans les yeux de la begom.

— Mais tu es donc un démon, pour outrager ainsi les tombes? Tu es donc bien sûr que les morts ne reviennent jamais?

En ce moment, une hyène, rôdant autour des jardins, fit entendre un cri affreux qui semblait sortir des entrailles de la terre. Dyce crut entendre une voix surnaturelle : il fit un bond soudain comme s'il était frappé au cœur, et s'évanouit aux pieds de la reine. Celle-ci, se redressant de toute sa hauteur, aspira la fumée de son chibouk,

et, l'exhalant lentement du bout de ses lèvres demi-closes, contempla quelque temps son amant avec un sourire de dégoût ineffable; puis, sans s'inquiéter davantage de ce malheureux, elle renversa sa tête sur ses coussins et s'endormit profondément.

Le lendemain, Dyce avait disparu. A peine revenu de son évanouissement, il s'était levé sans bruit et s'était dirigé vers les écuries du château. Il avait sellé lui-même son cheval et pris la route de Delhi, alors au pouvoir des Mahrattes. Après y avoir reçu quelques jours l'hospitalité de l'officier français qui commandait pour Scindiah, il se dirigea sur Calcutta, où l'on ne dit pas comment il fut accueilli. On sait seulement qu'il ne tarda pas à s'embarquer pour l'Europe, où, pendant une longue suite d'années, on n'entendit plus parler de lui.

Quant à la begom, sans faire une seule question sur la fuite de Dyce, elle rentra le jour même dans son palais, puis elle gouverna quelque temps encore avec la vigueur de la jeunesse, mais en consacrant à des pratiques religieuses de plus en plus sévères tout le temps qu'elle n'était pas obligée de donner aux affaires. Voulant enfin se débarrasser de tout souci mondain, et prévoyant aussi, sans doute, les destinées inévitables de l'Inde, elle se décida à accepter le traité que Dyce avait autrefois soumis à sa signature, et qu'on ne manqua pas d'intermédiaires pour lui proposer. Elle légua, à sa mort, l'état de Sardannah à la compagnie anglaise, à la condition que cette société assurerait à son enfant une somme considérable outre les trésors et les propriétés mobilières qu'elle pourrait lui laisser. A partir de ce moment, le reste de sa vie n'offre plus rien de remarquable, et l'histoire n'en a recueilli que la date de sa mort, arrivée en janvier 1836. La begom repose à côté de son époux, à la place qu'elle s'était préparée dans la chapelle catholique dont nous avons déjà parlé, et à laquelle elle a rattaché un couvent qui est aujourd'hui l'un des plus richement dotés de l'Inde. Depuis ce temps, ses états ont été enclavés sans secousse dans le domaine hindo-britannique.

La fin de Dyce devait être digne de sa vie. Apprenant en Angleterre la mort de sa royale maîtresse, il accourut à Calcutta pour disputer à son propre fils une partie de l'héritage de la begom. Devant un tribunal gouverné par les préjugés coloniaux, l'Européen ne doutait pas de l'emporter sur le mulâtre; mais, comme on informait déjà le procès, dix-huit jours après son arrivée, il fut pris du choléra qui désolait alors la capitale de l'Inde anglaise, et il mourut victime de son avarice et d'une dernière infamie.

Plus d'une fois sans doute il vous est arrivé de rencontrer à Paris, aux Champs-Élysées, dans un magnifique équipage, un homme jeune encore, aisément reconnaissable à sa peau couleur de bistre, à ses grands yeux orientaux souvent battus par la fièvre, à sa physionomie tour à tour sévère et mélancolique : c'est Dyce Sombre, le fils de la begom. A lui aussi ce nom de Sombre a porté malheur. Allié à une des premières familles de l'aristocratie britannique, la conduite plus que légère de sa femme a poussé plusieurs fois jusqu'aux limites de la folie le malheureux Indien, dont on excitait les passions jalouses. Tout récemment (et on assure que c'est pour jouir plus tôt de ses dépouilles), elle a cherché à le faire enfermer comme fou. Nous devons ajouter, à la honte de la législation de son pays, qu'elle y était d'abord parvenue. Lui aussi cependant a su s'échapper de son *château d'If*, et, recueilli sur un sol hospitalier, défendu par les témoignages les plus illustres de la science, il est parvenu à faire réviser son procès et à déjouer une odieuse trame. Il a reconquis ses millions; mais que lui importe sa fortune? Il n'a plus une affection, et son cœur est brisé. Puisse-t-il trouver, à défaut de bonheur, sur la terre où il s'est exilé, des sympathies, du repos et une patrie!

****

DE L'ÉTUDE

ET DE

LA CONTEMPLATION

DE LA NATURE.[1]

En essayant de développer l'ensemble des phénomènes physiques du globe et l'action simultanée des forces qui animent les espaces célestes, j'éprouve deux appréhensions différentes. D'un côté, la matière que je traite est si vaste et si variée, que je crains d'aborder le sujet d'une manière encyclopédique et superficielle; de l'autre, je dois éviter de fatiguer l'esprit par des aphorismes qui n'offriraient que des généralités sous des formes arides et dogmatiques. L'aridité naît souvent de la concision, tandis qu'une trop grande multiplicité d'objets

(1) Ces pages, dont nous devons la communication à M. de Humboldt, forment l'introduction de l'ouvrage où, en exposant ses idées sur le système du monde, l'illustre savant semble avoir voulu résumer les doctrines et les travaux de sa longue carrière. *Cosmos* s'adresse à toute l'Europe savante : oserons-nous dire que cette introduction s'adresse plus spécialement à la France? Après l'avoir écrite en allemand, M. de Humboldt n'a voulu confier à personne le soin de traduire dans notre langue ces pages d'une philosophie si libérale et si ingénieuse, qui renferment ses idées les plus chères sur l'*étude* et la *contemplation* de la nature. Il a été son propre traducteur, ou plutôt il a pensé de nouveau en français ce qu'il avait pensé en allemand, car il s'agit ici non d'une traduction proprement dite, mais bien

qu'on veut embrasser à la fois conduit à un manque de clarté et de précision dans l'enchaînement des idées. La nature est le règne de la liberté, et, pour peindre vivement les conceptions et les jouissances que fait naître la contemplation de son ensemble, il faudrait que la pensée pût revêtir librement aussi ces formes et cette élévation du langage qui sont dignes de la grandeur et de la majesté de la création.

Si l'on ne considère pas l'étude des phénomènes physiques dans ses rapports avec les besoins matériels de la vie, mais dans son influence générale sur les progrès intellectuels de l'humanité, on trouve, comme résultat le plus élevé et le plus important de cette investigation, la connaissance de la connexité des forces de la nature, le sentiment intime de leur dépendance mutuelle. C'est l'intuition de ces rapports qui agrandit les vues et ennoblit nos jouissances. Cet agrandissement des vues est l'œuvre de l'observation, de la méditation et de l'esprit du temps, dans lequel se concentrent toutes les directions de la pensée. L'histoire révèle à quiconque sait pénétrer à travers les couches des siècles antérieurs aux racines profondes de nos connaissances, comment, depuis des milliers d'années, le genre humain a travaillé à saisir, dans des mutations sans cesse renaissantes, l'invariabilité des lois de la nature, et à conquérir progressivement une grande partie du monde physique par la force de l'intelligence. Interroger les annales de l'histoire, c'est poursuivre cette trace mystérieuse par laquelle la même image du *Cosmos*, qui s'est révélée primitivement au sens intérieur comme un vague pressentiment de l'harmonie et de l'ordre dans l'univers, s'offre aujourd'hui à l'esprit comme le fruit de longues et sérieuses observations.

Aux deux époques de la contemplation du monde extérieur, au premier réveil de la réflexion et à l'époque d'une civilisation avancée, correspondent deux genres de jouissances. L'une, propre à la naïveté primitive des vieux âges, naît de la divination de l'ordre qu'annoncent la succession paisible des corps célestes et le développement progressif

d'une seconde création. La France ne désavouera ni les idées ni le style; elle reconnaîtra son génie dans ces vues si nettes et si larges, aussi bien que son goût sévère dans cette forme, où l'ampleur de la phrase allemande ne s'unit que comme un charme de plus à la précision du style français. Nous n'ajouterons rien : il ne nous appartient pas de devancer l'opinion de nos lecteurs, et ce n'est point d'ailleurs le moment d'entrer dans l'analyse d'un livre qui, grace aux soins d'un traducteur éclairé, sera bientôt connu de la France, comme il l'est de l'Allemagne. Plus tard, nous essaierons d'apprécier le *Cosmos :* aujourd'hui, nous laissons parler M. de Humboldt.

de l'organisation. Une autre jouissance résulte de la connaissance précise des phénomènes. Dès que l'homme, en interrogeant la nature, ne se contente pas d'observer, mais qu'il fait naître des phénomènes sous des conditions déterminées; dès qu'il recueille et enregistre les faits pour étendre l'investigation au-delà de la courte durée de son existence, la *philosophie de la nature* se dépouille des formes vagues et poétiques qui lui ont appartenu dès son origine; elle adopte un caractère plus sévère, elle pèse la valeur des observations; elle ne devine plus, elle combine et raisonne. Alors les aperçus dogmatiques des siècles antérieurs ne se conservent que dans les préjugés du peuple et des classes qui lui ressemblent par leur manque de lumières; ils se perpétuent surtout dans quelques doctrines qui, pour cacher leur faiblesse, aiment à se couvrir d'un voile mystique. Les langues, surchargées d'expressions figurées, portent long-temps les traces de ces premières intuitions. Un petit nombre de symboles, produits d'une heureuse inspiration des temps primitifs, prennent peu à peu des formes moins vagues; mieux interprétés, ils se conservent même dans le langage scientifique.

La nature, considérée rationnellement, c'est-à-dire soumise dans son ensemble au travail de la pensée, est l'unité dans la diversité des phénomènes, l'harmonie entre les choses créées dissemblables par leur forme, par leur constitution propre, par les forces qui les animent; c'est le *tout* (τὸ πᾶν) pénétré d'un souffle de vie. Le résultat le plus important d'une étude rationnelle de la nature est de saisir l'unité et l'harmonie dans cet immense assemblage de choses et de forces, d'embrasser avec une même ardeur ce qui est dû aux découvertes des siècles écoulés et à celles du temps où nous vivons, d'analyser le détail des phénomènes sans succomber sous leur masse. Dans cette voie, il est donné à l'homme, en se montrant digne de sa haute destinée, de comprendre la nature, de dévoiler quelques-uns de ses secrets, de soumettre aux efforts de la pensée, aux conquêtes de l'intelligence, ce qui a été recueilli par l'observation.

En réfléchissant sur les différens degrés de jouissances que fait naître la contemplation de la nature, nous trouvons qu'au premier degré doit être placée une impression entièrement indépendante de la connaissance intime des phénomènes physiques, indépendante aussi du caractère individuel du paysage, de la physionomie de la contrée qui nous environne. Partout où, dans une plaine monotone et formant horizon, des plantes d'une même espèce (des bruyères, des cistes ou des graminées) couvrent le sol, partout où les vagues de la

mer baignent le rivage et font reconnaître leurs traces par des stries verdoyantes d'ulva et de varech flottant, le sentiment de la nature grande et libre saisit notre ame et nous révèle, comme par une mystérieuse inspiration, qu'il existe des lois qui règlent les forces de l'univers. Le simple contact de l'homme avec la nature, cette influence du *grand air* (ou, comme disent d'autres langues par une expression plus belle, de l'*air libre*), exercent un pouvoir calmant : ils adoucissent la douleur et apaisent les passions quand l'ame est agitée dans ses profondeurs. Ces bienfaits, l'homme les reçoit partout, quelle que soit la zone qu'il habite, quel que soit le degré de culture intellectuelle auquel il s'est élevé. Ce que les impressions que nous signalons ici ont de grave et de solennel, elles le tiennent du pressentiment de l'ordre et des lois, qui naît à notre insu du simple contact avec la nature; elles le tiennent du contraste qu'offrent les limites étroites de notre être avec cette image de l'infini qui se révèle partout, dans la voûte étoilée du ciel, dans une plaine qui s'étend à perte de vue, dans l'horizon brumeux de l'océan.

Une autre jouissance est celle que produit le caractère individuel du paysage, la configuration de la surface du globe dans une région déterminée. Des impressions de ce genre sont plus vives, mieux définies, plus conformes à certaines situations de l'ame. Tantôt c'est la grandeur des masses, la lutte des élémens déchaînés ou la triste nudité des steppes qui excitent nos émotions; tantôt, sous l'inspiration de sentimens plus doux, c'est l'aspect des champs qui portent de riches moissons, c'est l'habitation de l'homme au bord du torrent, la sauvage fécondité du sol vaincu par la charrue. Nous insistons moins ici sur les degrés de force qui distinguent les émotions que sur les différences de sensations qu'excite le caractère du paysage, et auxquelles ce caractère donne du charme et de la durée.

S'il m'était permis de m'abandonner aux souvenirs de courses lointaines, je signalerais, parmi les jouissances que présentent les grandes scènes de la nature, le calme et la majesté de ces nuits tropicales, lorsque les étoiles, dépourvues de scintillation, versent une douce lumière planétaire sur la surface mollement agitée de l'océan; je rappellerais ces vallées profondes des Cordilières, où les troncs élancés des palmiers, agitant leurs flèches panachées, percent les voûtes végétales, et forment, en longues colonnades, *une forêt sur la forêt;* je décrirais le sommet du pic de Ténériffe, lorsqu'une couche horizontale de nuages, éblouissante de blancheur, sépare le cône des cendres de la plaine inférieure, et que subitement, par l'effet d'un courant ascen-

dant, du bord même du cratère, l'œil peut plonger sur les vignes de l'Orotava, les jardins d'orangers et les groupes touffus des bananiers du littoral. Dans ces scènes, je le répète, ce n'est plus le charme paisible uniformément répandu dans la nature qui nous émeut, c'est la physionomie du sol, sa configuration propre, le mélange incertain du contour des nuages, de la forme des îles voisines, de l'horizon, de la mer étendue comme une glace ou enveloppée d'une vapeur matinale. Tout ce que les sens ne saisissent qu'à peine, ce que les sites romantiques présentent de plus effrayant, peut devenir une source de jouissances pour l'homme; son imagination y trouve de quoi exercer librement un pouvoir créateur. Dans le vague des sensations, les impressions changent avec les mouvemens de l'ame, et, par une douce et facile déception, nous croyons recevoir du monde extérieur ce qu'idéalement nous y avons déposé à notre insu.

Lorsqu'après une longue navigation, éloignés de la patrie, nous débarquons pour la première fois sur une terre des tropiques, nous sommes agréablement surpris de reconnaître dans les rochers qui nous environnent ces mêmes schistes inclinés, ces mêmes basaltes en colonnes, recouverts d'amygdaloïdes cellulaires, que nous venons de quitter sur le sol européen, et dont l'identité, dans des zones si diverses, nous rappelle que la croûte de la terre, en se solidifiant, est restée indépendante de l'influence des climats. Mais ces masses rocheuses de schiste et de basalte se trouvent couvertes de végétaux d'un port qui nous surprend, d'une physionomie inconnue. C'est là qu'entourés de formes colossales et de la majesté d'une flore exotique, nous éprouvons comment, par la merveilleuse flexibilité de notre nature, l'ame s'ouvre facilement aux impressions qui ont entre elles une analogie secrète. Nous nous représentons si étroitement uni tout ce qui tient à la vie organique, que, si l'aspect d'une végétation semblable à celle du pays natal paraît devoir charmer nos yeux de préférence, comme le fait pour notre oreille, dans sa douce familiarité, l'idiome de la patrie, nous nous sentons néanmoins naturalisés peu à peu dans ces climats nouveaux. Citoyen du monde, l'homme en tout lieu se fait à ce qui l'environne. A quelques plantes des régions lointaines, le colon applique des noms qu'il importe de la mère-patrie comme un souvenir dont il redouterait la perte. Par les mystérieux rapports qui existent entre les différens types de l'organisation, les formes végétales exotiques se présentent à sa pensée comme embellies par l'image de celles qui ont entouré son berceau. C'est ainsi que l'affinité des sensations conduit au même but qu'atteint

plus tard la comparaison laborieuse des faits, à la persuasion intime qu'un seul et indestructible nœud enchaîne la nature entière.

La tentative de décomposer en ses élémens divers la magie du monde physique est pleine de témérité, car le grand caractère d'un paysage et de toute scène imposante de la nature dépend de la simultanéité des idées et des sentimens qui se trouvent excités dans l'observateur. La puissance de la nature se révèle, pour ainsi dire, dans la connexité des impressions, dans cette unité d'émotions et d'effets se produisant en quelque sorte d'un seul coup. Si l'on veut indiquer leurs sources partielles, il faut descendre par l'analyse à l'individualité des formes et à la diversité des forces. Les élémens les plus variés et les plus riches de ce genre de travail s'offrent aux yeux des voyageurs dans le paysage de l'Asie australe, dans le grand archipel de l'Inde, et surtout dans le nouveau continent, là où les sommets des hautes Cordilières forment les bas-fonds de l'océan aérien, et où les mêmes forces souterraines qui jadis ont soulevé la chaîne de ces montagnes les ébranlent encore de nos jours et menacent de les engloutir.

Les tableaux de la nature ne sont pas uniquement faits pour plaire à l'imagination; ils peuvent aussi, lorsqu'on les rapproche les uns des autres, signaler ces gradations d'impressions que nous venons d'indiquer, depuis l'uniformité du littoral ou des steppes nues de la Sibérie jusqu'à l'inépuisable fécondité de la zone torride.

Si dans notre imagination nous plaçons le mont Pilate sur le Schrekhorn, ou la Schneekoppe de Silésie sur le mont Blanc, nous n'aurons pas encore atteint un des grands colosses des Andes, le Chimborazo, qui a deux fois la hauteur de l'Etna. Si l'on place le Righi ou le mont Athos sur le Chimborazo, on se forme l'image du plus haut sommet de l'Himalaya, le Dhawalagiri. Quoique les montagnes de l'Inde, par leur surprenante élévation, surpassent de beaucoup les Cordilières de l'Amérique méridionale, elles ne peuvent pas, à cause de leur position géographique, offrir l'inépuisable variété de phénomènes qui caractérise celles-ci. La chaîne de l'Himalaya est placée bien en-deçà de la zone torride. A peine un palmier s'égare-t-il dans les belles vallées du Kumaoun et du Garhwal. Par les 28e et 34e degrés de latitude, sur la pente méridionale de l'ancien Paropamisus, la nature ne déploie plus cette abondance de fougères en arbre et de graminées arborescentes, d'héliconia et d'orchidées, qui, dans la région tropicale, montent vers les plateaux les plus élevés. Sur la crête de l'Himalaya, à l'ombre du pin *deodvara* et des chênes à larges feuilles propres à ces alpes de l'Inde, la roche granitique et le mica-

schiste se couvrent de formes presque semblables à celles qui caractérisent l'Europe et l'Asie boréale. Les espèces ne sont pas identiques, mais analogues de port et de physionomie : ce sont des genévriers, des bouleaux alpestres, des gentianes, le parnassia des marais et le ribes épineux. Il manque aussi à la chaîne de l'Himalaya le phénomène imposant des volcans, qui, dans les Andes et dans l'archipel indien, révèlent souvent aux indigènes, d'une manière formidable, l'existence des forces qui résident dans l'intérieur de notre planète. Aussi la région des neiges perpétuelles, à la pente méridionale de l'Himalaya, là où montent les courans d'air humide, et avec ces courans la vigoureuse végétation de l'Indoustan, commence déjà par 3,600 et 3,900 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'océan : elle fixe par conséquent au développement de l'organisation une limite qui, dans la région équinoxiale des Cordilières, se trouve à 850 mètres plus haut.

Les pays qui avoisinent l'équateur ont un autre avantage sur lequel on n'a pas suffisamment appelé l'attention jusqu'ici : c'est la partie de la surface de notre planète où, dans la moindre étendue, la variété des impressions que la nature fait naître est la plus grande possible. Dans les montagnes colossales de Cundinamarca, de Quito et du Pérou, sillonnées par de profondes vallées, il est donné à l'homme de contempler à la fois toutes les familles des plantes et tous les astres du firmament. C'est là qu'un même coup d'œil rencontre de majestueux palmiers, des forêts humides de *bambusa*, la famille des musacées, et, au-dessus de ces formes du monde tropical, des chênes, des néfliers, des églantiers et des ombellifères, comme dans notre patrie européenne. Le regard y embrasse à la fois la constellation de la croix du sud, les nuées de Magellan et les étoiles conductrices de l'ourse, qui circulent autour du pôle arctique. C'est là que le sein de la terre et les deux hémisphères du ciel étalent toute la richesse de leurs formes et la variété de leurs phénomènes; c'est là que les climats, comme les zones végétales dont ils déterminent la succession, se trouvent superposés comme par étages, et que les lois du décroissement de la chaleur, facilement saisies par l'observateur intelligent, sont inscrites en caractères indélébiles sur les murs des rochers ou les pentes rapides des Cordilières.

Pour ne pas fatiguer le lecteur par le détail de phénomènes que j'ai essayé, il y a long-temps, de représenter graphiquement, je ne reproduirai ici que quelques-uns de ces résultats généraux dont l'ensemble compose le *tableau physique de la zone torride*. Ce qui, dans

le vague des sensations, se confond comme dépourvu de contours, ce qui reste enveloppé de cette vapeur brumeuse qui, dans le paysage, dérobe à la vue les hautes cimes, la pensée, en scrutant les causes des phénomènes, le dévoile et le résout dans ses élémens divers : elle assigne à chacun de ces élémens de l'impression totale un caractère individuel. Il en résulte que, dans la sphère des études de la nature, comme dans celle de la poésie et de la peinture de paysage, la description des sites et les tableaux qui parlent à l'imagination ont d'autant plus de vérité et de vie que les traits y sont plus arrêtés.

Si les régions de la zone torride, par leur richesse organique et leur abondante fécondité, font naître les émotions les plus profondes, elles offrent aussi l'avantage inappréciable de montrer à l'homme, dans l'uniformité des variations de l'atmosphère et du développement des forces vitales, dans les contrastes de climats et de végétation qui naissent de la différence des hauteurs, l'invariabilité des lois qui gouvernent les mouvemens célestes comme se réfléchissant dans les phénomènes terrestres. Qu'il me soit permis de m'arrêter quelques instans aux preuves de cette régularité, qu'on peut même assujettir à des échelles et à des évaluations numériques.

Dans les plaines ardentes qui s'élèvent peu au-dessus du niveau des mers règne la famille des bananiers, des cycas et des palmiers. A ces groupes succèdent, sur la pente des Cordilières, dans de hautes vallées ou dans des crevasses humides et ombragées, les fougères en arbre et le cinchona qui produit l'écorce fébrifuge. Les gros troncs cylindriques des fougères projettent sur l'azur foncé du ciel la jeune verdure d'un feuillage délicatement dentelé. Dans le cinchona, l'écorce est d'autant plus salutaire que la cime de l'arbre est plus souvent baignée et rafraîchie par de légers brouillards qui forment la couche supérieure des nuages reposant sur les plaines. Partout où finit la région des forêts fleurissent par larges bandes des plantes qui vivent par groupes, de petits aralia, les thibaudes et les andromèdes à feuilles de myrte. La rose alpine des Andes, le magnifique befaria, forment une ceinture pourpre autour des pics élancés. Peu à peu, dans la région froide des *Paramos*, exposée à la perpétuelle tourmente des orages et des vents, disparaissent les arbustes rameux et les herbes velues, constamment chargées de grandes corolles à couleurs variées; les plantes monocotylédones à maigres épis couvrent uniformément le sol. C'est la zone des graminées, une savane qui s'étend sur d'immenses plateaux; elle reflète à la pente des Cordilières une lumière jaunâtre, presque dorée dans le lointain, et sert

de pâturage aux lamas et au bétail introduit par les colons européens. Là où le rocher nu de trachyte perce le gazon et s'élève dans des couches d'air qu'on croit moins chargées d'acide carbonique, les plantes seules d'une organisation inférieure, des lichens, des lécidées et la poussière colorée du lepraria se développent par taches orbiculaires. Des îlots de neige fraîchement tombée, variables de forme et d'étendue, arrêtent les derniers et faibles développemens de la vie végétale. A ces îlots sporadiqnes succèdent les neiges éternelles. Elles ont une hauteur constante et facile à déterminer, à cause de la très petite oscillation qu'éprouve leur limite inférieure. Les forces élastiques qui résident dans l'intérieur de notre globe travaillent, et le plus souvent en vain, à briser ces cloches ou dômes arrondis, qui, resplendissant de la blancheur des neiges éternelles, surmontent l'épine des Cordilières. Là où les forces souterraines ont réussi, soit par des cratères circulaires, soit par de longues crevasses, à ouvrir des communications permanentes avec l'atmosphère, elles produisent rarement des courans de laves, le plus souvent des scories enflammées, des vapeurs d'eau et de soufre hydraté, des moffètes d'acide carbonique.

Un spectacle si grandiose et si imposant n'a pu faire naître chez les habitans des tropiques, dans le premier état d'une civilisation naissante, qu'un sentiment vague d'étonnement et de frayeur. On aurait dû supposer peut-être que le retour périodique des mêmes phénomènes et le mode uniforme d'après lequel ils se groupent par zones superposées auraient facilité à l'homme la connaissance des lois de la nature; mais, aussi loin que remontent la tradition et l'histoire, nous ne trouvons pas que ces avantages aient été mis à profit dans ces heureux climats. Des recherches récentes ont rendu très douteux que le siége primitif de la civilisation des Hindous, une des phases les plus merveilleuses des progrès de l'humanité, ait été entre les tropiques même. Airyana Vaedjo, l'antique berceau du Zend, était placé au nord-ouest du Haut-Indus, et après le grand schisme religieux, c'est-à-dire après la séparation des Iraniens d'avec l'institut brahmanique, la langue jadis commune aux Iraniens et aux Hindous a pris, chez ces derniers (en même temps que la littérature, les mœurs et l'état de la société), une forme individuelle dans le Magadha ou Madhya Dêça, contrée limitée par la grande cordilière de l'Himalaya et la petite chaîne Vindhya. En des temps bien postérieurs, la langue et la civilisation sanscrites se sont même avancées vers le sud-est, et ont pénétré beaucoup plus avant dans la zone torride, comme mon frère

Guillaume de Humboldt l'a exposé dans son grand ouvrage sur la langue kavi et les langues qui ont des rapports de structure avec elle.

Malgré toutes les entraves que, sous des latitudes boréales, l'excessive complication des phénomènes opposait à la découverte des lois de la nature, c'est précisément à un petit nombre de peuples habitant la zone tempérée que s'est révélée d'abord une connaissance intime et rationnelle des forces qui agissent dans le monde physique. C'est de cette zone boréale, plus favorable apparemment aux progrès de la raison, à l'adoucissement des mœurs et aux libertés publiques, que les germes de la civilisation ont été importés dans la zone tropicale, tant par ces grands mouvemens des races qu'on appelle migrations des peuples, que par l'établissement de colonies, fort différentes d'ailleurs par leurs institutions, dans les temps phéniciens ou helléniques et dans nos temps modernes.

En rappelant les lumières que la succession des phénomènes nous offre sur la cause qui les produit, j'ai touché à ce point important où, dans le contact avec le monde extérieur, à côté du charme que répand la simple contemplation de la nature, se place la jouissance qui naît de la connaissance des lois et de l'enchaînement mutuel de ces phénomènes. Ce qui long-temps n'a été que l'objet d'une vague inspiration est parvenu peu à peu à l'évidence d'une vérité positive. L'homme s'est efforcé de trouver, comme l'a dit un poète immortel, « le pôle immuable dans l'éternelle fluctuation des choses créées. »

Pour remonter à la source de cette jouissance qui se fonde sur l'exercice de la pensée, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur les premiers aperçus de la philosophie de la nature ou de l'antique doctrine du Cosmos. Nous trouvons chez les peuples les plus sauvages (et mes propres courses ont confirmé cette assertion) un sentiment secret et mêlé de terreur de la puissante unité des forces de la nature, d'une essence invisible, spirituelle, qui se manifeste dans ces forces, soit qu'elles développent la fleur et le fruit sur l'arbre nourricier, soit qu'elles ébranlent le sol de la forêt ou qu'elles tonnent dans les nuages. Il se révèle ainsi un lien entre le monde visible et un monde supérieur qui échappe aux sens; l'un et l'autre se confondent involontairement, et, dépourvu de l'appui de l'observation, simple produit d'une conception idéale, le germe d'une *philosophie de la nature* ne s'en développe pas moins dans le sein de l'homme.

Chez les peuples les plus arriérés en civilisation, l'imagination se plaît au jeu de créations bizarres et fantastiques. La prédilection pour le symbole influe simultanément sur les idées et sur les langues. Au

lieu d'examiner, on devine, on dogmatise, on interprète ce qui n'a jamais été observé. Le monde des idées et des sentimens ne reflète pas dans sa pureté primitive le monde extérieur. Ce qui, dans quelques régions de la terre, ne s'est manifesté comme rudiment de la philosophie naturelle que chez un petit nombre d'individus doués d'une haute intelligence, se présente en d'autres régions, chez des familles entières de peuples, comme le résultat de tendances mystiques et d'intuitions instinctives. C'est dans le commerce intime avec la nature, c'est dans la vivacité et la profondeur des émotions qu'elle fait naître, qu'on rencontre aussi les premières impulsions vers le culte, vers une sanctification des forces destructives ou conservatrices de l'univers. Cependant, à mesure que l'homme, en parcourant les différens degrés de son développement intellectuel, parvient à jouir en toute liberté du pouvoir régulateur de la réflexion, à séparer, par un acte d'affranchissement progressif, le monde des idées de celui des sensations, un vague pressentiment de l'unité des forces de la nature ne lui suffit plus. La pensée commence à accomplir sa haute mission; l'observation, fécondée par le raisonnement, remonte avec ardeur aux causes des phénomènes.

L'histoire des sciences nous apprend qu'il n'a pas été facile de satisfaire aux besoins d'une si active curiosité. Des observations peu exactes et incomplètes ont conduit par de fausses inductions à ce grand nombre d'aperçus physiques que les préjugés populaires ont perpétués dans toutes les classes de la société. C'est ainsi qu'à côté d'une connaissance solide et scientifique des phénomènes, il s'est conservé un système de prétendus résultats d'observation d'autant plus difficile à ébranler, qu'il ne tient compte d'aucun des faits qui le renversent. Cet empirisme, triste héritage des siècles antérieurs, maintient invariablement ses axiomes. Il est arrogant comme tout ce qui est borné, tandis que la physique, fondée sur la science, doute parce qu'elle cherche à approfondir, sépare ce qui est certain de ce qui est simplement probable, et perfectionne sans cesse les théories en étendant le cercle des observations.

Cet assemblage de dogmes incomplets qu'un siècle lègue à l'autre, cette physique qui se compose de préjugés populaires, n'est pas seulement nuisible parce qu'elle perpétue l'erreur avec l'obstination qu'entraîne toujours le témoignage de faits mal observés : elle empêche aussi l'esprit de s'élever aux grandes vues de la nature. Au lieu de chercher l'état moyen autour duquel oscillent, dans l'apparente indépendance des forces, tous les phénomènes du monde extérieur,

elle se plaît à multiplier les exceptions de la loi; elle cherche dans les phénomènes et dans les formes organiques d'autres merveilles que celles d'une succession régulière, d'un développement interne et progressif. Sans cesse elle incline à croire interrompu l'ordre de la nature, à méconnaître dans le présent l'analogie avec le passé, à poursuivre, au hasard de ses rêveries, la cause de prétendues perturbations, tantôt dans l'intérieur de notre globe, tantôt dans les espaces célestes. Il importe de combattre des erreurs qui prennent leur source dans un empirisme vicieux et dans des inductions imparfaites. Les plus nobles jouissances dépendent de la justesse et de la profondeur des aperçus, de l'étendue de l'horizon qu'on peut embrasser à la fois. Avec la culture de l'intelligence s'est accru, dans toutes les classes de la société, le besoin d'embellir la vie en augmentant la masse des idées et les moyens de les généraliser. Le sentiment de ce besoin prouve aussi, en réfutant de vagues accusations portées contre le siècle où nous vivons, que ce ne sont pas les seuls intérêts matériels qui occupent les esprits.

Je touche presque à regret à une crainte qui semble naître d'une vue bornée ou d'une certaine sentimentalité molle et faible de l'ame, je veux dire la crainte que la nature ne perde de son charme et du prestige de son pouvoir magique à mesure que nous commençons à pénétrer dans ses secrets, à comprendre le mécanisme des mouvemens célestes, à évaluer numériquement l'intensité des forces. Il est vrai que les forces n'exercent, à proprement parler, un pouvoir magique sur nous qu'autant que leur action, enveloppée de mystères et de ténèbres, se trouve placée hors de toutes les conditions que l'expérience a pu atteindre. L'effet d'un tel pouvoir est par conséquent d'émouvoir l'imagination; mais certes ce n'est pas cette faculté de l'ame que nous évoquerions de préférence pour présider aux laborieuses, aux minutieuses observations, dont le but est la connaissance des plus grandes et des plus admirables lois de l'univers. L'astronome qui, au moyen d'un héliomètre ou d'un prisme à double réfraction, détermine le diamètre des corps planétaires, qui mesure patiemment, pendant des années entières, la hauteur méridienne ou les rapports de distance des étoiles, qui cherche une comète télescopique au milieu d'un groupe de petites nébuleuses, ne se sent (et c'est la garantie même de la précision de son travail) l'imagination non plus émue que le botaniste qui compte les divisions du calice, le nombre des étamines, les dents tantôt libres, tantôt soudées de l'anneau qui en-

toure la capsule d'une mousse. Cependant, d'une part, les mesures multipliées des angles, de l'autre, les rapports du détail de l'organisation, préparent la voie à d'importans aperçus sur la physique générale.

Il faut distinguer la disposition de l'ame, l'état de l'esprit chez l'observateur, pendant qu'il observe, et l'agrandissement ultérieur des vues qui est le fruit de l'investigation et du travail de la pensée. Les physiciens mesurent avec une admirable sagacité les ondes lumineuses inégalement longues, qui se renforcent ou se détruisent par *interférence*, même dans leurs actions chimiques. L'astronome, armé de puissans télescopes, pénètre dans les espaces célestes, contemple, aux dernières limites de notre système solaire, les lunes d'Uranus, et décompose de faibles points étincelans en étoiles doubles inégalement colorées. Les botanistes retrouvent la constance du mouvement giratoire du chara dans la plupart des cellules végétales, et reconnaissent l'enchaînement intime des formes organiques par genres et par familles naturelles. Or, la voûte céleste, parsemée de nébuleuses et d'étoiles, et le riche tapis de végétaux qui couvre le sol dans le climat des palmiers, ne peuvent manquer de laisser une impression plus imposante et plus digne de la majesté de la création à ces observateurs laborieux qu'à ceux dont l'ame n'est point habituée à saisir les grands rapports qui lient les phénomènes. Je ne puis par conséquent tomber d'accord avec Burke, lorsque, dans un de ses spirituels ouvrages, il prétend « que notre ignorance des choses de la nature est la cause principale de l'admiration qu'elles nous inspirent, que c'est elle qui produit le sentiment du sublime. »

Tandis que l'illusion des sens fixe les astres à la voûte des cieux, l'astronomie, par ses travaux hardis, agrandit indéfiniment l'espace. Si elle circonscrit la grande nébuleuse à laquelle appartient le système solaire, ce n'est que pour nous montrer au-delà, vers des régions qui fuient à mesure que les pouvoirs optiques augmentent, d'autres îlots de nébuleuses sporadiques. Le sentiment du sublime, en tant qu'il naît de la contemplation de la distance des astres, de leur grandeur, de l'étendue physique, se réfléchit dans le sentiment de l'infini, qui appartient à une autre sphère d'idées, au monde intellectuel. Ce que le premier offre de solennel et d'imposant, il le doit à la liaison que nous venons de signaler, à cette analogie de jouissances et d'émotions qui sont excitées en nous, soit au milieu des mers, soit dans l'océan aérien, lorsque des couches vaporeuses et à demi diaphanes nous en-

veloppent sur le sommet d'un pic isolé, soit enfin devant un de ces puissans instrumens qui dissolvent en étoiles des nébuleuses lointaines.

La simple accumulation d'observations de détail sans rapport entre elles, sans généralisation d'idées, a pu conduire sans doute à un préjugé profondément invétéré, à la persuasion que l'étude des sciences exactes doit nécessairement refroidir le sentiment et diminuer les nobles plaisirs de la contemplation de la nature. Ceux qui, dans le temps où nous vivons, au milieu des progrès de toutes les branches de nos connaissances et de la raison publique elle-même, nourrissen encore une telle erreur, méconnaissent le prix de toute extension de la sphère intellectuelle, le prix de cet art de voiler, pour ainsi dire, le détail des faits isolés, pour s'élever à des résultats généraux.

Souvent, au regret de sacrifier, sous l'influence du raisonnement scientifique, la libre jouissance de la nature, s'ajoute une autre crainte : on se demande s'il est donné à toutes les intelligences de saisir les vérités de la physique du monde. Il est vrai qu'au milieu de cette fluctuation universelle de forces et de vie, dans ce réseau inextricable d'organismes qui se développent et se détruisent tour à tour, chaque pas que l'on fait dans la connaissance plus intime de la nature conduit à l'entrée de nouveaux labyrinthes; mais c'est l'excitation d'un sentiment divinatoire, c'est la vague intuition de tant de mystères à dévoiler, la multiplicité des routes à parcourir, qui, à tous les degrés du savoir, stimulent en nous l'exercice de la pensée. La découverte de chaque loi de la nature conduit à une autre loi plus générale, en fait pressentir au moins l'existence à l'observateur intelligent. La nature, comme l'a définie un célèbre physiologiste, et comme le mot même l'indique chez les Grecs et chez les Romains, est « ce qui croît et se développe perpétuellement, ce qui n'a de vie que par un changement continu de forme et de mouvement intérieur. »

La série des types organiques s'étend ou se complète pour nous à mesure que, par des voyages de terre ou de mer, on pénètre dans des régions inconnues, que l'on compare les organismes vivans avec ceux qui ont disparu dans les grandes révolutions de notre planète, à mesure aussi que les microscopes se perfectionnent, et que l'usage s'en répand parmi ceux qui savent s'en servir avec discernement. Au sein de cette immense variété de productions animales et végétales, dans le jeu de leurs périodiques transformations, se renouvelle sans cesse le mystère primordial de tout développement organique, ce problème de la *métamorphose*, que Goethe a traité avec une sagacité supérieure,

et qui naît du besoin que nous éprouvons de réduire les formes vitales à un petit nombre de types fondamentaux. Au milieu des richesses de la nature et de cette accumulation croissante des observations, l'homme se pénètre de la conviction intime qu'à la surface et dans les entrailles de la terre, dans les profondeurs de la mer et dans celles des cieux, même après des milliers d'années, « l'espace ne manquera pas aux conquérans scientifiques. » Le regret d'Alexandre ne saurait s'adresser aux progrès de l'observation et de l'intelligence.

De même que l'histoire des peuples, si elle pouvait toujours remonter avec succès aux véritables causes des évènemens, parviendrait à résoudre l'éternelle énigme des oscillations qu'éprouve le mouvement tour à tour progressif ou rétrograde de la société humaine, de même aussi la description physique du monde, la science du Cosmos, si elle était conçue par une forte intelligence et fondée sur la connaissance de tout ce que l'on a découvert jusqu'à une époque donnée, ferait disparaître une partie des contradictions que semble offrir au premier abord la complication des phénomènes, effet d'une multitude de perturbations simultanées. La connaissance des lois, qu'elles se révèlent dans les mouvemens de l'océan, dans la marche calculée des comètes, ou dans les attractions mutuelles des étoiles multiples, augmente le sentiment du calme de la nature. On dirait que « la discorde des élémens, » ce long épouvantail de l'esprit humain dans ses premières intuitions, s'apaise à mesure que les sciences étendent leur empire. Les vues générales nous habituent à considérer chaque organisme comme une partie de la création entière, à reconnaître dans la plante et dans l'animal, non l'espèce isolée, mais une forme liée, dans la chaîne des êtres, à d'autres formes vivantes ou éteintes. Elles nous aident à saisir les rapports qui existent entre les découvertes les plus récentes et celles qui les ont préparées. Relégués sur un point de l'espace, nous n'en recueillons qu'avec plus d'avidité ce qui a été observé sous différens climats. Nous aimons à suivre d'audacieux navigateurs au milieu des glaces polaires, jusqu'au pic de ce volcan du pôle antarctique, dont les feux sont visibles pendant le jour à de grandes distances; nous parvenons même à comprendre quelques-unes des merveilles du magnétisme terrestre, et l'importance des nombreuses stations disséminées aujourd'hui dans les deux hémisphères pour épier la simultanéité des perturbations, la fréquence et la durée des *orages magnétiques*.

Qu'il me soit permis de faire quelques pas de plus dans le champ des découvertes dont l'importance ne peut être appréciée que par

ceux qui se sont livrés à des études de physique générale. Des exemples choisis parmi les phénomènes qui ont surtout fixé l'attention dans ces derniers temps répandront un jour nouveau sur les considérations précédentes.

Sans une connaissance préliminaire de l'orbite des comètes, on ne saisirait pas l'importance de la découverte de l'une d'elles, dont l'orbite elliptique est incluse dans les étroites limites de notre système planétaire, et qui a révélé l'existence d'un fluide éthéré tendant à diminuer la force centrifuge et la durée des révolutions. A une époque où, avide d'un demi-savoir, on se plaît à mêler aux conversations du jour de vagues aperçus scientifiques, les craintes d'un choc périlleux avec tel ou tel corps céleste, ou d'un prétendu dérangement des climats, se renouvellent sous mille formes. Ces rêves de l'imagination deviennent d'autant plus nuisibles, qu'ils ont leur source dans des prétentions dogmatiques. La comète d'Encke, une des trois *comètes intérieures*, achève sa course en douze cents jours, et n'est, par la forme et la position de son orbite, pas plus dangereuse pour la terre que la grande comète de Halley, de soixante-seize ans, moins belle en 1835 qu'en 1759, que la comète intérieure de Biela, qui coupe, il est vrai, l'orbite de la terre, mais ne peut se rapprocher beaucoup de nous que lorsque sa proximité du soleil coïncide avec le solstice d'hiver.

La quantité de chaleur que reçoit une planète, et dont la distribution inégale détermine les variations météorologiques de l'atmosphère, dépend à la fois de la force photogénique du soleil, c'est-à-dire de l'état de ses enveloppes gazeuses, et de la position relative de la planète et du corps central. Il existe des changemens qu'éprouvent, selon les lois de la gravitation universelle, la forme de l'orbite terrestre ou l'inclinaison de l'écliptique (l'angle que fait l'axe de la terre avec le plan de son orbite); mais ces changemens périodiques sont si lents et enfermés dans des limites si étroites, que les effets thermiques ne sauraient devenir appréciables pour nos instrumens actuels qu'après des milliers d'années. Les causes astronomiques d'un refroidissement de notre globe, de la diminution de l'humidité à sa surface, de la nature et de la fréquence de certaines épidémies (phénomènes souvent discutés de nos jours selon de ténébreux aperçus du moyen-âge), doivent être considérées comme placées hors de la portée des procédés actuels de la physique et de la chimie.

L'astronomie physique nous offre d'autres phénomènes qu'on ne saurait saisir dans toute leur grandeur sans y être préparé par des

vues générales sur les forces qui animent l'univers. Tels sont le nombre immense d'étoiles ou plutôt de soleils doubles, tournant autour d'un centre de gravité commun, et révélant l'existence de l'attraction newtonienne dans les mondes les plus éloignés; l'abondance ou la rareté des taches du soleil, c'est-à-dire de ces ouvertures qui se forment dans les atmosphères lumineuse et opaque dont le noyau solide est enveloppé; les chutes régulières des étoiles filantes du 13 novembre et de la fête de saint Laurent, anneau d'astéroïdes qui coupent probablement l'orbite de la terre, et se meuvent avec une vitesse planétaire.

Si des régions célestes nous descendons vers la terre, nous désirons concevoir les rapports qui existent entre les oscillations du pendule dans un espace rempli d'air, oscillations dont la théorie a été perfectionnée par Bessel, et la densité de notre planète; nous demandons comment le pendule, faisant les fonctions d'une sonde, nous éclaire jusqu'à un certain point sur la constitution géologique des couches à de grandes profondeurs. On aperçoit une analogie frappante entre la formation des roches grenues qui composent des courans de laves à la pente des volcans actifs, et ces masses endogènes de granite, de porphyre et de serpentine, qui, sorties du sein de la terre, brisent, comme roches d'éruption, les bancs secondaires, et les modifient par contact, soit en les rendant plus durs au moyen de la silice qui s'introduit, soit en les réduisant à l'état de dolomie, soit enfin en y faisant naître des cristaux de composition très variée. Le soulèvement d'îlots sporadiques, de dômes de trachyte et de cônes de basalte par les forces élastiques qui émanent de l'intérieur fluide du globe, ont conduit le premier géologue de notre siècle, M. Léopold de Buch, à la théorie du soulèvement des continens et des chaînes de montagnes en général. Une telle action des forces souterraines, la rupture des bancs de roches de sédiment (dont le littoral du Chili, à la suite d'un grand tremblement de terre, a offert un exemple récent), permettrait de regarder comme possible que des coquilles pélagiques trouvées par M. Bonpland et moi, sur la crête des Andes, à plus de quatre mille six cents mètres d'élévation, soient parvenues à cette position extraordinaire, non par l'intumescence de l'océan, mais par des agens volcaniques capables de rider la croûte ramollie de la terre.

J'appelle *vulcanisme*, dans le sens le plus général du mot, toute action qu'une planète exerce sur sa croûte extérieure. La surface de notre globe et celle de la lune manifestent les traces de cette action qui, dans notre planète du moins, a varié dans la série des siècles.

Ceux qui ignorent que la chaleur intérieure de la terre augmente rapidement avec la profondeur, et qu'à huit ou neuf lieues de distance le granite est en fusion, ne peuvent se former une idée précise des causes et de la simultanéité d'éruptions volcaniques très éloignées les unes des autres, de l'étendue et du croisement des *cercles de commotions* qu'offrent les tremblemens de terre, de la constance de température et de l'égalité de composition chimique observées dans les eaux thermales pendant une longue suite d'années. Telle est cependant l'importance de la quantité de chaleur propre à une planète, résultat de sa condensation primitive, variable selon la nature et la durée du rayonnement, que l'étude de cette quantité jette à la fois quelque lueur sur l'histoire de l'atmosphère et la distribution des corps organisés enfouis dans la croûte solide de la terre. Cette étude nous fait concevoir comment une température tropicale, indépendante de la latitude, a pu être l'effet de profondes crevasses restées long-temps ouvertes lors du ridement et du fendillement de la croûte à peine consolidée et exhalant la chaleur de l'intérieur. Elle nous retrace un ancien état de choses dans lequel la température de l'atmosphère et les climats en général étaient dus bien plutôt au dégagement du calorique et de différentes émanations gazeuses, c'est-à-dire à l'énergique réaction de l'intérieur sur l'extérieur, qu'au rapport de la position de la terre vis-à-vis du corps central, le soleil.

Les régions froides recèlent, déposés dans des couches sédimentaires, les produits des tropiques : dans le *terrain houiller*, des troncs de palmiers, restés sur pied et mêlés à des conifères, des fougères arborescentes, des goniatites et des poissons à écailles rhomboïdales osseuses; dans le *calcaire du Jura*, d'énormes squelettes de crocodiles et de plésiosaures, des planulites et des troncs de cycadées; dans la *craie*, de petits polythalames et des bryozoaires dont les mêmes espèces vivent encore au sein des mers actuelles; dans le *tripoli* ou schiste à polir, la demi-opale et l'opale farineuse, de puissantes agglomérations d'infusoires siliceux qu'Ehrenberg, sous son microscope vivifiant, nous a révélées; enfin, dans les *terrains de transport* et certaines cavernes, des ossemens d'éléphans, de hyènes et de lions. Familiarisés que nous sommes avec les grandes vues de la physique du globe, ces productions des climats chauds, qui se trouvent à l'état fossile dans les régions septentrionales, n'excitent plus parmi nous une stérile curiosité; elles deviennent les plus dignes objets de méditations et de combinaisons nouvelles.

La multitude et la variété des problèmes que je viens d'aborder

font naître la question de savoir si des considérations générales peuvent avoir un degré suffisant de clarté là où manque l'étude détaillée et spéciale de l'histoire naturelle descriptive, de la géologie ou de l'astronomie mathématique. Je pense qu'il faut distinguer d'abord entre celui qui doit recueillir les observations éparses et les approfondir pour en exposer l'enchaînement, et celui à qui cet enchaînement doit être transmis sous la forme de résultats généraux. Le premier s'impose l'obligation de connaître la spécialité des phénomènes; il faut qu'avant d'atteindre à la généralisation des idées, il ait parcouru, du moins en partie, le domaine des sciences, qu'il ait observé, expérimenté, mesuré lui-même. Je ne saurais nier que là où manquent les connaissances positives, les résultats généraux ne peuvent pas tous être développés avec le même degré de lumière; mais j'aime à croire cependant que, dans l'ouvrage que je prépare sur la physique du monde, la partie la plus considérable des vérités sera mise en évidence sans qu'il soit nécessaire de remonter toujours aux principes et aux notions fondamentales. Ce tableau de la nature, dût-il même présenter, dans plusieurs de ses parties, des contours peu arrêtés, n'en sera pas moins propre à féconder l'intelligence, à agrandir la sphère des idées, à nourrir et à vivifier l'imagination.

Ce n'est peut-être pas à tort que l'on a reproché à plusieurs ouvrages scientifiques de l'Allemagne d'avoir diminué, par l'accumulation des détails, l'impression et la valeur des aperçus généraux, de ne pas séparer suffisamment ces grands résultats qui forment, pour ainsi dire, les sommités des sciences, de la longue énumération des moyens qui ont servi à les obtenir. Ce reproche a fait dire avec humeur au plus illustre de nos poètes : « Les Allemands ont le don de rendre les sciences inaccessibles. » L'édifice terminé ne peut produire de l'effet que si on le débarrasse de l'échafaudage qui a été nécessaire pour le construire. Ainsi, l'uniformité de figure que l'on observe dans la distribution des masses continentales, qui toutes se terminent vers le sud en forme de pyramide et s'élargissent vers le nord, peut être saisie avec clarté sans que l'on connaisse les opérations géodésiques et astronomiques par lesquelles ces formes pyramidales des continens ont été déterminées. De même, la géographie physique nous apprend de combien de lieues l'axe équatorial est plus grand que l'axe polaire du globe; elle nous apprend l'égalité moyenne de l'aplatissement des deux hémisphères, sans qu'il soit nécessaire d'exposer comment, par la mesure des degrés du méridien ou par des observations du pendule, on est parvenu à reconnaître que la véritable figure de la terre

n'est pas exactement celle d'un ellipsoïde de révolution régulier, et que cette figure se reflète dans les inégalités des mouvemens lunaires. Les grandes vues de la géographie comparée n'ont commencé à prendre de la solidité et de l'éclat tout ensemble qu'à l'apparition de cet admirable ouvrage (*Études de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme*) où Charles Ritter a si fortement caractérisé la physionomie de notre globe, et montré l'influence de sa configuration extérieure, tant sur les phénomènes physiques qui s'opèrent à sa surface, que sur les migrations des peuples, leurs lois, leurs mœurs et tous les principaux phénomènes historiques dont elle est le théâtre.

La France possède un ouvrage immortel, l'*Exposition du système du monde*, dans lequel l'auteur a réuni les résultats des travaux mathématiques et astronomiques les plus sublimes, en les dégageant de l'appareil des démonstrations. La structure des cieux est réduite, dans ce livre, à la simple solution d'un grand problème de mécanique. Cependant l'*Exposition du système du monde* de Laplace n'a jamais été taxée jusqu'ici d'être incomplète et de manquer de profondeur. Distinguer les matériaux dissemblables, les travaux qui ne tendent pas au même but, séparer les aperçus généraux des observations isolées, c'est le seul moyen de donner l'unité de composition à la physique du monde, de répandre de la clarté sur les objets, d'imprimer un caractère de grandeur à l'étude de la nature. En supprimant tous les détails qui peuvent nous distraire, on n'envisage que les grandes masses, et l'on saisit rationnellement, par la pensée, ce qui reste insaisissable à la faiblesse de nos sens.

Il faut ajouter à ces considérations que l'exposition des résultats est singulièrement favorisée de nos jours par l'heureuse révolution qu'ont subie, depuis la fin du dernier siècle, les études spéciales, surtout celles de la géologie, de la chimie et de l'histoire naturelle descriptive. A mesure que les lois se généralisent, que les sciences se fécondent mutuellement, qu'en s'étendant elles s'unissent entre elles par des liens plus nombreux et plus intimes, le développement des vérités générales peut être concis sans devenir superficiel. Au début de la civilisation humaine, tous les phénomènes paraissent isolés; la multiplicité des observations et la réflexion les rapprochent et font connaître leur dépendance mutuelle. S'il arrive pourtant que, dans un siècle caractérisé, comme le nôtre, par les progrès les plus éclatans, un manque de liaison des phénomènes se fasse sentir pour certaines sciences, on doit s'attendre à des découvertes d'autant plus

importantes, que ces mêmes sciences ont été cultivées avec une sagacité d'observation et une prédilection toutes particulières. C'est ce genre d'attente qu'excitent la météorologie, plusieurs parties de l'optique, et, depuis les beaux travaux de Melloni et de Faraday, l'étude du calorique rayonnant et de l'électro-magnétisme. Il reste là à recueillir une riche moisson, bien que la pile de Volta nous montre déjà une liaison intime entre les phénomènes électriques, magnétiques et chimiques. Qui oserait affirmer aujourd'hui que nous connaissons avec précision la partie de l'atmosphère qui n'est pas de l'oxygène, que des millièmes de substances gazeuses agissant sur nos organes ne sont pas mêlés à l'azote, qu'on ait même découvert le nombre entier des forces qui existent dans l'univers?

La physique du monde, telle que j'entreprends de l'exposer, n'a pas la prétention de s'élever aux périlleuses abstractions d'une science purement rationnelle de la nature. C'est une *géographie physique* réunie à la *description des espaces célestes* et des *corps* qui remplissent ces espaces. Étranger aux profondeurs de la philosophie purement spéculative, mon essai sur le Cosmos est la contemplation de l'univers, fondée sur un empirisme raisonné, c'est-à-dire sur l'ensemble des faits enregistrés par la science, et soumis aux opérations de l'entendement qui compare et combine. C'est dans ces limites seules que l'ouvrage que j'ai osé entreprendre rentre dans la sphère des travaux auxquels a été vouée la longue carrière de ma vie scientifique. Je ne me hasarde pas dans une sphère où je ne saurais me mouvoir avec liberté, quoique d'autres puissent à leur tour s'y essayer avec succès. L'unité que je tâche d'atteindre dans le développement des grands phénomènes de l'univers est celle qu'offrent les compositions historiques. Tout ce qui tient à des individualités accidentelles, à l'essence variable de la réalité, que ce soit dans la forme des êtres et dans le groupement des corps, ou dans la lutte de l'homme contre les élémens et des peuples contre les peuples, ne peut être *rationnellement construit*, déduit des idées seules.

J'ose croire que la description de l'univers et l'histoire civile se trouvent placées au même degré d'empirisme; mais en soumettant les phénomènes physiques et les évènemens au travail de la pensée, et en remontant par le raisonnement aux causes, on se pénètre de plus en plus de cette antique croyance, que les forces inhérentes à la matière et celles qui régissent le monde moral exercent leur action sous l'empire d'une nécessité primordiale, et selon des mouvemens qui se renouvellent par retours périodiques plus ou moins longs. C'est cette

nécessité des choses, cet enchaînement occulte, mais permanent, ce retour périodique dans le développement progressif des formes, des phénomènes et des évènemens, qui constituent la *nature* obéissante à une première impulsion donnée. La physique, comme l'indique son nom même, se borne à expliquer les phénomènes du monde matériel par les propriétés de la matière. Le dernier but des sciences expérimentales est donc de remonter à l'existence des lois, et de les généraliser progressivement. Tout ce qui porte au-delà n'est pas du domaine de la physique du monde, et appartient à un autre genre de spéculations plus élevées. Emmanuel Kant, du très petit nombre des philosophes qu'on n'a pas accusés d'impiété jusqu'ici, a marqué les limites des explications physiques avec une rare sagacité, dans son célèbre *Essai sur la théorie et la construction des cieux*, publié à Kœnigsberg en 1755.

L'étude d'une science qui promet de nous conduire à travers les vastes espaces de la création ressemble à un voyage dans un pays lointain. Avant de l'entreprendre, on mesure, et souvent avec méfiance, ses propres forces comme celles du guide qu'on a choisi. Cette crainte, qui a sa source dans l'abondance et la difficulté des matières, diminue, si l'on se rappelle qu'avec la richesse des observations a augmenté aussi, de nos jours, la connaissance de plus en plus intime de la connexité des phénomènes. Ce qui, dans le cercle plus étroit de notre horizon, a paru long-temps inexplicable, a été éclairci souvent et inopinément par des recherches faites à de grandes distances. Dans le règne animal comme dans le règne végétal, des formes organiques restées isolées ont été liées par des chaînons intermédiaires, par des formes ou types de transition. La géographie des êtres doués de vie se complète, en nous montrant des espèces, des genres, des familles entières propres à un continent, comme reflétés dans des formes analogues d'animaux et de plantes du continent opposé. Ce sont, pour ainsi dire, des *équivalens* qui se suppléent et se remplacent dans la grande série des organismes. La transition et l'enchaînement se fondent tour à tour sur un amoindrissement ou un développement excessif de certaines parties, sur des soudures d'organes distincts, sur la prépondérance qui résulte d'un manque d'équilibre dans le balancement des forces, sur des rapports avec les formes intermédiaires, qui, loin d'être permanentes, caractérisent seulement certaines phases d'un développement normal.

Si des corps doués de la vie nous passons aux êtres du monde inorganique, nous y trouverons des exemples qui caractérisent à un

haut degré les progrès de la géologie moderne. Nous reconnaîtrons comment, d'après les grandes vues d'Élie de Beaumont, les chaînes de montagnes qui divisent les climats, les zones végétales et les races de peuples, nous révèlent leur *âge relatif*, et par la nature des bancs sédimentaires qu'elles ont soulevés, et par les directions qu'elles suivent au-dessus des longues crevasses sur lesquelles s'est fait le ridement de la surface du globe. Des rapports de gisement dans des formations de trachyte et de porphyre syénitique, de diorite et de serpentine, qui sont restés douteux dans les terrains aurifères de la Hongrie, dans l'Oural, riche en platine, et à la pente sud-ouest de l'Altaï sibérien, se trouvent éclaircis par des observations recueillies sur les plateaux de Mexico et d'Antioquia, dans les ravins insalubres du Choco. Les matériaux les plus importans sur lesquels, dans les temps modernes, la physique du monde a posé ses bases, n'ont pas été accumulés au hasard. On a reconnu enfin, et cette conviction donne un caractère particulier aux investigations de notre époque, que des courses lointaines ne peuvent être instructives qu'autant que le voyageur connaît l'état de la science dont il doit étendre le domaine, qu'autant que ses idées guident ses recherches et l'initient à l'étude de la nature.

C'est par cette tendance vers les conceptions générales, périlleuse seulement dans ses abus, qu'une partie considérable des connaissances physiques déjà acquises peut devenir la propriété commune de toutes les classes de la société; mais cette propriété n'a de la valeur qu'autant que l'instruction répandue contraste, par l'importance des objets qu'elle traite et par la dignité de ses formes, avec ces compilations peu substantielles que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on a désignées sous le nom impropre de *savoir populaire*. J'aime à me persuader que les sciences exposées dans un langage qui s'élève à leur hauteur, grave et animé à la fois, doivent offrir à ceux qui, renfermés dans le cercle étroit des devoirs de la vie, rougissent d'être restés long-temps étrangers au commerce intime avec la nature, une des plus vives jouissances, celle d'enrichir l'esprit d'idées nouvelles. Ce commerce, par les émotions qu'il fait naître, réveille, pour ainsi dire, en nous des organes qui long-temps ont sommeillé. Nous parvenons à saisir d'un coup d'œil étendu ce qui, dans les découvertes physiques, agrandit la sphère de l'intelligence, et ce qui, par d'heureuses applications aux arts mécaniques et chimiques, accroît la richesse nationale.

Une connaissance plus exacte de la liaison des phénomènes nous délivre aussi d'une erreur trop répandue encore : c'est que, sous le rap-

port du progrès des sociétés humaines et de leur prospérité industrielle, toutes les branches de la connaissance de la nature n'ont pas la même valeur intrinsèque. On établit très arbitrairement des degrés d'importance entre les sciences mathématiques, l'étude des corps organisés, la connaissance de l'électro-magnétisme, l'investigation des propriétés générales de la matière dans ses divers états d'agrégation moléculaire. On déprécie présomptueusement ce que l'on croit flétrir par le nom de « recherches purement théoriques. » On oublie, et cette remarque est pourtant bien ancienne, que l'observation d'un phénomène qui paraît d'abord entièrement isolé renferme souvent le germe d'une grande découverte. Lorsque Aloysio Galvani excita pour la première fois la fibre nerveuse par le contact accidentel de deux métaux hétérogènes, ses contemporains étaient loin d'espérer que l'action de la pile de Volta nous ferait voir dans les alcalis des métaux à lustre d'argent, nageant sur l'eau et éminemment inflammables; que la pile elle-même deviendrait un instrument puissant d'analyse chimique, un thermoscope et un aimant. Lorsque Huyghens observa le premier, en 1678, un phénomène de polarisation, la différence qui existe entre les deux rayons dans lesquels un faisceau de lumière se partage en traversant un cristal à double réfraction, on ne prévoyait pas que, presque un siècle et demi plus tard, la grande découverte de la *polarisation chromatique* par M. Arago conduirait cet astronome-physicien à résoudre, au moyen d'un petit fragment de spath d'Islande, les importantes questions de savoir si la lumière solaire émane d'un corps solide ou d'une enveloppe gazeuse, si les comètes nous envoient de la lumière propre ou réfléchie.

L'appréciation égale de toutes les branches des sciences mathématiques, physiques et naturelles, est le besoin d'une époque où la richesse matérielle des états et leur prospérité croissante sont principalement fondées sur un emploi plus ingénieux et plus rationnel des productions et des forces de la nature. Un rapide coup d'œil jeté sur l'état actuel de l'Europe rappelle qu'au milieu de cette lutte inégale des peuples qui rivalisent dans la carrière des arts industriels, l'isolement et une lenteur indolente ont indubitablement pour effet la diminution ou l'anéantissement total de la richesse nationale. Il en est de la vie des peuples comme de la nature, qui, selon une heureuse expression de Goethe, « dans son impulsion éternellement reçue et transmise, dans le développement organique des êtres, ne connaît ni repos, ni arrêt, qui a attaché sa malédiction à tout ce qui retarde et suspend le mouvement. » C'est la propagation des études fortes et

sérieuses des sciences qui contribuera à éloigner les dangers que je signale ici. L'homme n'a de l'action sur la nature, il ne peut s'approprier aucune de ses forces qu'autant qu'il apprend à les mesurer avec précision, à connaître les lois du monde physique. Le pouvoir des sociétés humaines, Bacon l'a dit, c'est l'intelligence; ce pouvoir s'élève et s'abaisse avec elle. — Mais le savoir qui résulte du libre travail de la pensée n'est pas seulement une joie de l'homme, il est aussi l'antique et indestructible droit de l'humanité. Tout en faisant partie de ses richesses, souvent il est la compensation des biens que la nature a répartis avec parcimonie sur la terre. Les peuples qui ne prennent pas une part active au mouvement industriel, au choix et à la préparation des matières premières, aux applications heureuses de la mécanique et de la chimie, chez lesquels cette activité ne pénètre pas toutes les classes de la société, doivent infailliblement déchoir de la prospérité qu'ils avaient acquise. L'appauvrissement est d'autant plus rapide que des états limitrophes rajeunissent davantage leurs forces par l'heureuse influence des sciences sur les arts.

De même que, dans les sphères élevées de la pensée et du sentiment, dans la philosophie, la poésie et les beaux-arts, le premier but de toute étude est un but intérieur, celui d'agrandir et de féconder l'intelligence, de même aussi le terme vers lequel les sciences doivent tendre directement, c'est la découverte des lois, du principe d'unité qui se révèle dans la vie universelle de la nature. En suivant la route que nous venons de tracer, les études physiques n'en seront pas moins utiles aux progrès de l'industrie, qui est une conquête de l'intelligence de l'homme sur la matière. Par une heureuse connexité de causes et d'effets, souvent même sans que l'homme ait pu le prévoir, le vrai, le beau, le bon, se trouvent liés à l'utile. L'amélioration des cultures livrées à des mains libres et dans des propriétés d'une moindre étendue; l'état florissant des arts mécaniques, délivrés des entraves que leur opposait l'esprit de corporation; le commerce agrandi et vivifié par la multiplicité des moyens de contact entre les peuples, voilà les résultats glorieux des progrès intellectuels et du perfectionnement des institutions politiques dans lesquels ces progrès se reflètent. Le tableau de l'histoire moderne devrait convaincre ceux dont le réveil paraît tardif.

Ne craignons pas non plus que la direction qui caractérise notre siècle, que la prédilection si marquée pour l'étude de la nature et pour les progrès de l'industrie, aient pour effet nécessaire de ralentir les nobles efforts qui se produisent dans le domaine de la philosophie, de

l'histoire et de la connaissance de l'antiquité; qu'elles tendent à priver les productions des arts, charme de notre existence, du souffle vivifiant de l'imagination. Partout où, sous l'égide d'institutions libres et d'une sage législation, les germes de la civilisation peuvent se développer pleinement, il n'est pas à craindre qu'une rivalité pacifique nuise à aucune des créations de l'esprit. Chacun de ces développemens offre des fruits précieux à l'état, ceux qui donnent la nourriture à l'homme et fondent sa richesse physique, aussi bien que ceux qui, plus durables, transmettent la gloire des peuples à la postérité la plus reculée. Les Spartiates, malgré leur austérité dorienne, priaient les dieux « de leur accorder le beau avec le bon. »

Je ne développerai pas davantage ces considérations si souvent exposées sur l'influence qu'exercent les sciences mathématiques et physiques en tout ce qui tient aux besoins matériels de la société. La carrière que je dois parcourir est trop vaste pour me permettre d'insister ici sur l'utilité des applications. Accoutumé à des courses lointaines, peut-être ai-je le tort de dépeindre la route comme plus frayée et plus agréable qu'elle ne l'est réellement : c'est l'habitude de ceux qui aiment à guider les autres jusqu'aux sommets de hautes montagnes. Ils vantent la vue, lors même qu'une grande étendue de plaines reste cachée dans les nuages; ils savent qu'un voile vaporeux et à demi diaphane a un charme secret, que l'image de l'infini lie le monde des sens au monde des idées et des émotions. Pareillement aussi, de la hauteur à laquelle s'élève la physique du monde, l'horizon ne se montre pas également éclairé et bien arrêté dans toutes ses parties; mais ce qui pourra rester vague et voilé ne le sera pas seulement par suite du défaut de netteté qui résulte de l'état d'imperfection de quelques sciences : il le sera plus encore par la faute du guide qui, imprudemment, a entrepris de s'élever jusqu'à ces sommités.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

LA TURQUIE

SOUS

ABDUL-MEDJID.

III.[1]

LE DANUBE.

LES LAZARETS ET LA QUESTION DES QUARANTAINES.

Pour revenir de Constantinople en France, on peut choisir entre trois itinéraires : la ligne de Malte par Smyrne, celle de Trieste par la Grèce, et enfin la voie du Danube. La navigation du Danube, quoique excessivement lente (et ce n'est pas, comme on le verra, son seul inconvénient), offre cependant de réels avantages. La rigueur de nos lois sanitaires en compense d'abord largement la lenteur; au lieu d'une quarantaine de quatorze et quelquefois de dix-sept jours à Malte, le voyageur ne subit à la frontière autrichienne que quatorze ou quinze heures de réclusion, et mieux vaut encore, on en conviendra, naviguer librement sur un bateau, à la vérité peu confortable, que de faire essai, dans un lazaret brûlant, du système cellulaire. En outre, revenir sur ses pas est une assez triste chose, surtout à la fin d'un voyage, quand l'ardeur première s'est épuisée; il

(1) Voyez les livraisons du 1er mai 1844 et du 15 octobre 1845.

faut alors au contraire ranimer autant que possible la curiosité qui s'éteint en lui promettant de nouvelles surprises; et comment la mieux réveiller que par une traversée au milieu des villes principales de la Turquie d'Europe, une halte en Hongrie, à Pest, la plus voluptueuse des villes, un séjour à Vienne, la plus joyeuse des capitales, et un coup d'œil sur la verte Allemagne? Cet itinéraire, que venait d'ouvrir l'organisation récente encore des bateaux à vapeur du Danube, complétait à merveille, ce me semblait, mon voyage en Orient. Je m'embarquai donc un jour sur la *Maria-Dorotia*, paquebot autrichien de 70 chevaux qui partait pour Kustendjé, petit port de la mer Noire. La voie de Kustendjé a, sur celle de Galacz, situé, comme on sait, auprès de l'embouchure du Danube, l'avantage d'être de quatre jours plus rapide.

La *Maria-Dorotia* leva l'ancre vers midi, et nous longeâmes une dernière fois les rives enchantées du Bosphore. A la hauteur du château d'Europe, un spectacle nouveau nous attendait; c'était un de ces incendies si fréquens à Constantinople. Dans le pli d'une vallée entourée d'arbres fleuris, un de ces jolis villages roses qui bordent le Bosphore était la proie des flammes. Ses petites maisons à grands toits nous apparaissaient par momens s'effondrant au milieu des jets de flammes et d'un tourbillon de fumée noire. Une population nombreuse s'agitait en vociférant, et j'eus occasion de remarquer que les Turcs avaient beaucoup perdu de leur antique résignation. Il y a peu d'années encore, quand le feu dévorait leurs demeures, il les regardaient brûler paisiblement, en répétant, pour toute consolation, leur grand mot : C'est écrit! et ils ne cherchaient pas à prévenir un malheur que leur infligeait la Providence; maintenant, au contraire, les jours d'incendie, une grande agitation règne à Constantinople; on va se répétant dans les rues la sinistre nouvelle, des Turcs accourent tenant en main des cylindres de cuivre qui ressemblent beaucoup plus aux instrumens des pharmaciens de Molière qu'à des pompes, les Européens donnent l'exemple du courage, et, si les secours ne sont pas toujours efficaces, ils sont du moins fort actifs.

Notre bateau nous éloigna bientôt de cette scène de désolation, et, au bout de quelques minutes, cet incendie, qui ruinait peut-être vingt familles, n'était plus pour nous qu'un nuage épais de fumée qui planait sous le ciel transparent. A la hauteur de Bukuk-deré, un long caïque rempli de femmes turques hermétiquement voilées et de cavas bien armés vint accoster la *Maria-Dorotia*. Ces dames voulaient absolument monter à bord ; le commandant s'y refusa. Elles supplièrent,

et leurs gestes dévoilèrent, c'est le mot propre, des bras admirables de blancheur et de formes. Le capitaine ne voulut jamais s'arrêter, et à Widdin seulement nous apprîmes que ces dames étaient des Circassiennes que Hussein-Pacha venait d'acheter pour les menus-plaisirs de son fils, âgé de douze ans. Ce furent les seuls incidens de notre traversée. Le Bosphore disparut bientôt, et nous entrâmes dans la mer Noire. La mer Noire est, en été, bleue comme le ciel oriental, et elle doit sans doute sa sombre qualification aux ouragans qui rendent si terribles, pendant l'hiver, ses côtes sans abris et sans rades.

Le lendemain matin, en approchant de Varna, nous rangeâmes de très près la terre; le rivage, que je croyais aride, était au contraire bordé de forêts épaisses et de taillis verdoyans. Varna est une ville de seize mille habitans, resserrée, sale, rougeâtre, et, comme toutes les villes turques, triste et silencieuse. Derrière les toits, on entrevoit une vallée large et poudreuse entourée de montagnes bleuâtres qui me firent penser à la plaine d'Athènes. On ne se souvient guère qu'en 1444, Amurat II vainquit, sous les murs de Varna, Ladislas VI, roi de Pologne; mais nul n'a oublié l'héroïque défense de cette ville en 1828. Là, les Ottomans se montrèrent dignes de leurs ancêtres. Le corps d'armée du prince Mentchicoff eut souvent le dessous durant ce long siége, que l'empereur vint activer lui-même à deux reprises différentes; un régiment russe tout entier fut taillé en pièces par un corps d'Albanais, et, sans la trahison d'Youssouf-Pacha, qui commandait en second dans la ville, les Russes auraient dû battre en retraite aux approches de l'hiver. Ce fut en partie, on s'en souvient, la résistance inattendue de la garnison de Varna qui changea l'opinion de l'Europe à l'égard des Ottomans. On oublia les Hellènes pour admirer le courage de leurs ennemis, et, pendant un instant, les Turcs furent de mode à leur tour. En outre, l'opiniâtreté des Russes étonna, fit naître des craintes, et l'on s'avisa de songer, un peu tard, que la destruction de la flotte ottomane à Navarin avait été une grande imprudence. Nous ne restâmes à Varna que le temps de prendre un passager, et nous arrivâmes dans la nuit à Kustendjé.

Kustendjé, où nous débarquâmes le lendemain, n'a pas de port, une mauvaise crique tout au plus. C'est un pauvre hameau composé de huttes assez semblables aux habitations des castors; quelques femmes déguenillées, quelques sales bohémiens, rôdaient seuls sur la plage. La population tout entière est de cent cinquante habitans environ qui mouraient de faim, lorsqu'un ingénieur désigna leur village comme le point de relâche des bateaux du Danube. — Le débarquement s'opéra

avec un ordre remarquable. Un agent de la compagnie était là pour nous recevoir; des charrettes attelées de bœufs attendaient nos bagages; on nous invita à ne nous mêler, à ne nous inquiéter de rien, et nous fûmes conduits dans une baraque dont l'aspect misérable ne présageait guère l'extrême propreté intérieure. Un excellent déjeuner était préparé : dans ce pays stérile, dans ce hameau dénué de tout, on avait poussé le comfort jusqu'à faire glacer l'eau que nous devions boire. Toutes ces recherches étaient dues à l'agent de la compagnie autrichienne, M. Marinowitch, qui est assurément l'homme le plus actif, le plus soigneux, le plus poli qu'une administration puisse employer. Sans que nous eussions eu à nous en occuper, nous trouvâmes à la porte, au sortir de table, cinq ou six chars-à-bancs attelés de quatre chevaux et conduits par des postillons bizarrement accoutrés. Il y en avait de toutes nations : des Bulgares demi-nus, des Russes vêtus de peaux de mouton, des Valaques coiffés de casquettes de fourrure d'aspect sauvage, des Serviens couverts de grands chapeaux, des Polonais, des Moldaves. M. Marinowitch parlait à chacun sa langue, et activait si bien son monde, qu'au bout de cinq minutes tout était en place, et les chars-à-bancs couraient au grand galop au milieu d'un nuage de poussière. La pointe de terre qui sépare Kustendjé du Danube, et s'avance comme un promontoire vers Galacz, est inculte et déserte; c'est une lande plate, une steppe jaune, aride, sans bornes, sans végétation, où rien n'arrête le regard, et qui ne produit qu'un gazon maigre et clair-semé que le soleil a bientôt flétri. On n'aperçoit pas un arbuste, pas une touffe de verdure, pas une hutte, pas un homme, pas un oiseau. On n'entendait que les cris sauvages des postillons et le grincement des roues qui mettait en fuite des légions innombrables de gros rats longs et maigres comme des belettes, qui sans doute avaient quitté leur trou dans l'espérance d'une pluie d'orage que faisait présager la chaleur pesante de l'atmosphère. A peu de distance de Kustendjé, on aperçoit au bord de la route, — laquelle est indiquée seulement par les ornières des voitures, — plusieurs monticules qu'on dit être des *tumuli* romains; l'armée russe, qui, en 1828, fut décimée en cet endroit même par une fièvre épidémique, a bien pu grossir en passant ce triste ossuaire des temps passés. Un peu plus loin, sur la droite, on voit un petit lac d'eau douce qui répand quelque fraîcheur sur ses rives, et permet à une dizaine d'arbres, les seuls du pays, de varier l'aspect désolé de ces solitudes. Au milieu du lac est un îlot rond et boisé, pareil à l'île des Peupliers, à Ermenonville. Sur le bord s'élèvent cinq ou six cahutes;

là, trois ou quatre familles turques, éternellement isolées, vivent du lait de quelques vaches blanches et des légumes d'un petit jardin. Et qu'on ne s'imagine pas que ces musulmans, si pauvres qu'ils soient, cultivent eux-mêmes ce champ qui les nourrit : ils se laisseraient gravement mourir de faim plutôt que de travailler la terre. Ce sont des Bulgares chrétiens qui viennent de cinquante lieues de là pour labourer, ensemencer et moissonner ces maigres jardins. Sans s'inquiéter de sa misère, le Turc qui les paie, accroupi devant sa hutte, sa longue pipe à la bouche, passe sa vie à regarder les cigognes qui, le col plié, une patte sous l'aile, l'œil à demi fermé, rêvent silencieusement comme lui au bord du lac.

Vers trois heures, nos voitures s'arrêtèrent devant une baraque à contrevents verts où la compagnie du Danube a établi pour le bien-être des voyageurs, non pas précisément un café, mais ce que les Espagnols, fort habitués aux auberges mal approvisionnées, appellent naïvement un *parador*, un endroit où l'on s'arrête, où l'on se repose. Cette baraque, entourée de quelques huttes plus petites, forme un hameau perdu au milieu du désert, et qui a pris le nom de Keustelli. En face, à peu de distance, s'étend une vallée étroite, ou plutôt une longue gorge remplie de roseaux et couverte de larges flaques d'eau en maints endroits. Ce marais indique seul aujourd'hui la direction du fameux canal de Trajan, dont on s'est tant occupé dans ces derniers temps. Des myriades d'oiseaux aquatiques de toute espèce voltigeaient dans les grandes herbes et s'ébattaient sur les bords de cette tranchée marécageuse. A cette vue, l'amour de la chasse l'emporta sur le goût de l'observation, et je demandai un fusil! un fusil! du ton de Richard III criant au milieu de la mêlée : Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! Un juif, domestique du *parador*, m'apporta un vieux mousquet rouillé, de la poudre et une balle que je coupai par morceaux. Ainsi armé, je me dirigeai vers les roseaux. Les habitans paisibles de ce marais, auxquels nul barbare comme moi n'avait encore déclaré la guerre, étaient familiers comme aux premiers âges; ils me laissèrent approcher sans crainte. Un premier vol partit devant moi; j'ajustai au hasard, et je vis tomber un superbe siffleur. A peine cette détonation eut-elle retenti qu'une nuée de volatiles s'éleva au-dessus des grandes herbes sur un espace d'une lieue peut-être; le ciel en était obscurci. Je n'entendais que battemens d'ailes et cris de toute espèce; Robinson Crusoë lui-même, en pareille situation, resta moins ébahi que moi. J'ai rencontré souvent des Anglais qui venaient de pêcher le saumon en Norvége ou qui allaient chasser le buffalo en

Amérique; comment un de ces infatigables *sportmen* ne va-t-il point passer une saison à Keustelli? On y pourrait tuer chaque jour des charretées de canards, d'oies, d'outardes, de pélicans et de bécassines. Je revins au café avec ma victime, et l'on disserta gravement sur la manière de l'accommoder pour souper.

Ce marais, qui venait d'être le théâtre de mes exploits, a attiré souvent, ai-je dit, l'attention des hommes sérieux, et il serait de l'intérêt de tous que l'on étudiât activement, en ce moment même, le projet qu'il a fait naître. Trajan avait eu une grande idée en songeant à relier le Danube à la mer Noire par une coupure facile, dans un pays plat, au milieu duquel s'étend le lac Karasou, qui indique la direction du canal et en favorise l'exécution. Cette coupure, qui aurait à peine douze lieues de longueur, évite un détour de plus de quatre cents kilomètres, de dangereux rescifs, et délivrerait la navigation des bas-fonds qui obstruent l'embouchure du Danube. Pour entrer à Soulina, la seule bouche navigable, les bâtimens sont forcés de déposer une partie de leur cargaison. Le tirant d'eau suffit à grand'peine, dans les saisons les plus favorables, à un poids de 150 tonneaux. Les embouchures du Danube appartiennent, comme on le sait, à la Russie. Aux termes des derniers traités, le cabinet de Pétersbourg s'était engagé à faire enlever les sables dont l'amoncellement continu menace d'obstruer bientôt le cours du fleuve et de maintenir navigable la bouche de Soulina. Il n'en fait rien. Depuis quelques années, on dirait que la Russie a pris à tâche de supprimer le Danube : on devine pourquoi. Son inquiète jalousie redoute une ligne commerciale qui pourrait rivaliser bientôt avec celle du Dniester, et qui aurait pour résultat bien autrement important d'enrichir les provinces danubiennes, de faire entrer la civilisation dans ces pays appauvris, et par conséquent d'activer l'insurrection imminente de l'Europe orientale. En outre, en fermant le Danube, la Russie arrive à s'approprier presque exclusivement la mer Noire, et c'est son rêve, on le sait. Il est impossible qu'on laisse se perpétuer un si déplorable état de choses. Depuis quand a-t-on le droit de confisquer l'embouchure d'un fleuve, et surtout d'un fleuve dont la navigation importe tant, non-seulement au commerce, mais à la tranquillité de l'Europe? Le Danube n'appartient pas seulement aux provinces voisines de son embouchure, il traverse toute l'Allemagne, et vient jusqu'à nous, maintenant que, grace au roi Louis de Bavière, le Mein et le Rhin sont réunis (1). Pour déjouer les calculs du cabinet

(1) L'inauguration du canal a eu lieu cette année, pour l'anniversaire de la nais-

de Pétersbourg et le faire se repentir de son manque de foi aux traités, il suffirait de creuser de nouveau le canal de Trajan de Czernavoda à Kustendjé. La Russie, alors dépossédée, se trouverait maîtresse d'une embouchure inutile et d'un marécage rendu, par l'abandon, si insalubre, que cet été encore les matelots russes ont péri par centaines à Galacz. En revanche, le Danube offrirait au commerce la plus belle voie qui soit ouverte aux produits de l'Europe centrale vers la mer Noire et l'Asie. Par là s'écouleraient les blés de la Valachie et de la Moldavie, qui sont de 20 pour 100 meilleur marché que les grains d'Odessa, et ceux de Temesvar, qui, rendus à la mer Noire, seraient encore d'un dixième moins chers que ceux de la Moldavie. Les productions de la Hongrie, qui se perdent et regorgent dans le pays, descendraient le fleuve. Ici s'élève un obstacle. L'Autriche craindrait peut-être, en donnant au commerce ces facilités, d'augmenter le prix des denrées que la Hongrie, privée de débouchés, doit lui fournir. Peut-être aussi ne tient-elle pas à voir tant prospérer un pays que la richesse rendrait plus difficile à gouverner. La Serbie, à défaut de blé, fournirait à la navigation du Danube la graisse de ses porcs et ses chênes magnifiques, qui, sur un sol pierreux, acquièrent une dureté qui manque aux arbres des autres principautés. La Croatie écoulerait par cette voie ses bois de construction au lieu de les transporter, avec des frais énormes, par terre, à Trieste. Enfin les produits de l'industrie allemande iraient par là lutter en Orient avec les produits de l'industrie anglaise; ceux de la France arriveraient par les deux voies. Au reste, cette idée n'est pas nouvelle. Il y a quelques années, les habitans de Pest eurent l'idée de s'affranchir des droits qu'imposait la Russie à l'embouchure du Danube en ouvrant le canal de Czernavoda. L'exécution de ce projet, relativement à ses immenses résultats, ne parut ni difficile ni dispendieuse; mais l'avantage même qu'on s'assurait en enlevant à la Russie les bouches du Danube fut un obstacle politique que l'on ne put surmonter à Constantinople, et que sans doute on ne surmonterait pas davantage aujourd'hui, lors même que le peu de sécurité qu'inspire

sance du roi Louis, le 25 août, ainsi qu'en fait foi le monument colossal élevé à Erlangen. Sur un immense piédestal, le Mein et le Danube (sculptures de Schwanthaler) se donnent la main et mêlent leurs eaux qui jaillissent de leurs urnes *penchantes*, comme dit Boileau. On lit au bas cette inscription : — *Donau und Main fur Schiffahrt verbunden! Ein Werk von Karl dem Grossen versucht, durch Ludwig I, Kœnig von Bayern, neu begonnen und vollendet.* (Le Rhin et le Danube unis pour la navigation, entreprise essayée par Charlemagne, recommencée et achevée par Louis Ier, roi de Bavière.)

le gouvernement turc permettrait à une compagnie quelconque de se confier à lui pour exécuter sur son territoire une pareille entreprise. Il faudrait qu'un gouvernement prît généreusement l'initiative. Le roi Louis de Bavière a mérité la reconnaissance de l'Europe en terminant l'œuvre de Charlemagne. Aucun souverain ne sera-t-il tenté d'exécuter le projet bien plus grand encore de Trajan?

Au reste, par tout ce qui précède, je n'ai pas prétendu dire que les seuls obstacles qui s'opposent à la navigation du Danube soient aux embouchures; ce sont les principaux. En remontant le fleuve, on rencontre, comme on le verra bientôt, des difficultés d'un autre genre.

Après deux heures de repos, nous reprîmes notre route à travers le désert, et nous arrivâmes dans la soirée aux environs de Czernavoda. Le pays, aux approches du Danube, s'accidente et verdit. Des arbres chétifs se montrent au penchant des monticules, et un peu d'herbe croît dans les vallées. Quelques huttes pareilles à des wigwams de sauvages, sur les toits arrondis desquelles nichent en paix les cigognes, composent le hameau de Czernavoda. Les malheureux habitans de ce petit coin du monde végètent misérablement, manquant de pain le plus souvent, sans se douter que dans un avenir peu éloigné la civilisation convertira en vastes entrepôts leurs pauvres chaumières, et que l'ouverture du canal fera de leur village abandonné un des lieux de passage les plus fréquentés de l'Europe. Devant leurs huttes, le Danube, large comme la Seine à Quillebeuf, coule majestueusement entre ses rives désertes. Depuis long-temps nous voyagions dans des contrées méridionales où les vraies rivières sont rares, et je n'oublierai jamais l'impression que me fit la vue grandiose de ce beau fleuve au moment même où je venais de quitter la mer. Le soleil se couchait, tout était silencieux et grave dans ce paysage, des pélicans seuls poussaient des cris plaintifs en rasant les flots; on aurait pu se croire sur les bords déserts de quelque grand fleuve du nouveau monde, et un bateau à vapeur, accessoire singulier d'un pareil tableau, était amarré contre la rive, où deux dames élégantes se promenaient tenant en main leurs ombrelles. Ces dames, qui se rendaient à Constantinople, prirent nos places dans les voitures, et nous les remplaçâmes à bord. Le souper, arrosé de quelques bouteilles de Johannisberg plus ou moins authentiques, fut très gai. A part le capitaine, bon Ragusain d'un diamètre surnaturel, nous étions six passagers dans le salon d'arrière : un jeune Vénitien, que son habit turc m'avait fait prendre pour un véritable musulman, et qui était fermier de toutes les sangsues de la Bulgarie; le supérieur des lazaristes de

Constantinople, Croate d'origine et excellent homme de toute manière; un baron hollandais qui récitait à tout propos des fragmens du *Roi s'amuse*, et enfin un médecin français qui venait de Tunis et allait à Bucharest. Ce médecin, dont je n'ai jamais su le nom, était un homme fort divertissant. Mon compagnon et moi complétions la table. Jusqu'à minuit, tout alla bien; mais, quand vint l'heure de dormir, nous nous aperçûmes d'un inconvénient qui, dans un voyage de plus de quinze jours, ne laissait pas d'avoir son importance : il n'y avait pas de lits à bord. Les banquettes de crins qui entouraient la chambre étaient si étroites, qu'il ne fallait pas songer à s'y coucher. Comment faire? A la vérité, les garçons nous indiquèrent de petites planches qui se tiraient comme des tiroirs, et sur lesquelles il n'était pas impossible de placer un mince coussin; mais ces planchettes avaient à peine trois pieds de long, il fallait ou rester assis sur cette sorte de lit, ou s'y étendre sur le dos les jambes pendantes. Force fut cependant de s'en accommoder. Ce n'était pas tout; à peine chacun se fut-il installé de son mieux, qu'un bourdonnement, sourd d'abord et grossissant toujours, nous apprit, aussitôt la lumière éteinte, que nous avions un autre péril à redouter. Il y avait des milliers de moustiques dans la chambre. Nous nous levâmes tous ensemble en criant comme des possédés. Les garçons survinrent, qui nous présentèrent des fragmens de gaze verte dont on avait jadis composé des moustiquaires; chacun disposa son voile, et l'on se recoucha. Après une minute, le bourdonnement recommença de plus belle; je me sentis dévoré, et, comme de colère je donnais un grand coup de pied dans la cloison, j'entendis un de mes voisins qui s'appliquait un soufflet retentissant. — *Famiglia del diavolo!* cria une voix furieuse : c'était le lazariste. — *Der Teufel!* hurla le Hollandais. Et je laisse à penser si les jurons français manquaient à ce concerto. Dans ce moment, je ne l'oublierai jamais, un enfant se mit à crier sur le pont, et un matelot mélomane essaya sur la clarinette cet air qui se prolongea toute la nuit sans variation : *ut, mi, re, ut, — ut, mi, re, ut.* Il ne fallait pas songer à dormir. Les garçons, appelés de nouveau par nos cris, apportèrent les ingrédiens nécessaires à la confection d'un punch inépuisable. La nuit se passa ainsi. Le lendemain, il pleuvait à verse; pour la première fois depuis bien des mois, le soleil de l'Orient nous faisait défaut. Le ciel avait revêtu le triste manteau de nuages derrière lequel il se voile dans nos sombres climats, sans doute par horreur de la boue. Le bateau, qui avait levé l'ancre au point du jour, remontait lentement le fleuve entre deux rives marécageuses et désertes; quelques bouquets de saules se mon-

traient sur le rivage bulgare. La rive valaque est plus basse, plus plate et plus nue. On y voyait seulement, de distance en distance, un factionnaire, vêtu de toile, coiffé d'un bonnet de fourrure ou d'un grand chapeau pareil à ceux des Bas-Bretons, qui se promenait son fusil sur l'épaule. C'étaient les gardiens du cordon sanitaire. La Valachie met en quarantaine tout ce qui traverse le Danube; même en cas de mauvais temps, les bateaux poussés par le vent ne peuvent se réfugier vers la rive gauche, qui, pourtant, en bien des endroits, offre seule des abris; ils en sont repoussés à coups de fusil, et cette situation des deux rives, dont l'une passe pour infectée, et dont l'autre craint la contagion, a été jusqu'ici un des grands obstacles de la navigation danubienne. Vers midi, la pluie augmenta de telle sorte, qu'il fallut se réfugier dans la salle. Nous mîmes tous habit bas, et fîmes à coups de serviette une si rude guerre aux moustiques, que les boiseries se trouvèrent bientôt teintes en rouge. J'eus occasion ce jour-là d'observer, dans les mœurs des moustiques, une bizarrerie que j'ai depuis retrouvée en Andalousie, et que les naturalistes n'ont jamais expliquée. Nous avions tous le visage horriblement piqué et tuméfié. Le capitaine seul et les gens du bord avaient été épargnés. Les moustiques, en effet, ne s'attaquent qu'aux étrangers, et ils laissent en paix ceux qui habitent leurs climats. A Cadix, à Malaga, où leur famille est très nombreuse, il en est de même; les voyageurs sont dévorés vifs, malgré toutes les précautions, tandis que les indigènes dorment en paix sans moustiquaires. On m'a assuré qu'il fallait au moins trois ans pour s'acclimater. Le docteur ne sut pas me donner l'explication de ce phénomène; mais, en revanche, le marchand de sangsues me raconta un apologue turc qui apprend pourquoi les hirondelles bâtissent leur nid sous le toit des hommes. Le moustique en est un peu la cause. Il y avait autrefois un roi moitié homme et moitié poisson. Ce roi voulut un jour savoir quel était de tous les animaux celui qui avait le sang le plus doux; il envoya tous les insectes à la découverte : le moustique revint le premier, et dit qu'à son goût, le sang de l'homme était sans contredit le plus agréable. Le roi, qui ne pouvait souffrir les hommes, fut enchanté de cette réponse, et il allait ordonner qu'on lui préparât un bain de sang humain, un lac dans lequel il pût nager et vivre sans cesse, lorsqu'une hirondelle, qui avait tout deviné, se jeta sur lui, et le mordit à la langue avec une telle violence, qu'il resta muet pour le reste de ses jours. Il fit cependant un geste de fureur en montrant l'hirondelle, mais l'oiseau avait pris son vol, et, du haut du ciel, il cria : J'irai désor-

mais habiter chez les hommes, que je viens de sauver, et vous n'oserez pas venir m'y chercher. — Les Turcs ont une quantité d'apologues semblables à l'aide desquels ils expliquent à merveille, comme on voit, bien des choses qui arrêtent les savans.

On a maintenant une idée de la façon dont se passe la première journée de navigation sur le Danube. Désormais je ne parlerai plus de moustiques, car au-dessus de Silistria, où nous arrivâmes à six heures, on n'en voit plus un seul, ce qui est encore fort étrange.

Débarrassé de cet inconvénient, le voyageur a un autre danger à redouter, et celui-là est fort grave : c'est la fièvre. La *malaria* ne sévit pas seulement aux embouchures du fleuve; jusqu'à Belgrade et plus haut encore, les rives du Danube, vaseuses, souvent inondées, sont en toutes saisons peu saines, et elles sont pestilentielles à la suite des chaleurs. Durant la première nuit de notre lente navigation, deux passagers furent saisis de cette triste maladie. Le nombre immense de voyageurs que nous recrutâmes bientôt à chaque station, la chaleur extrême qui régnait dans la chambre, les insectes de tout genre qui y restaient encore, même après la disparition des cousins, nous ayant obligés de passer les nuits sur le pont roulés dans nos manteaux, exposés aux fraîcheurs du soir et aux brumes matinales, nous n'étions pas sans inquiétudes. Le sort nous favorisa cependant, et nous arrivâmes au but bien portans. Silistria, où nous attendîmes à l'ancre le lever du soleil, car on ne navigue pas encore la nuit sur le Danube au moins jusqu'à Belgrade, est une ville peu intéressante, et dont je pourrais me dispenser de parler, si elle n'avait eu ses jours de gloire. En 1828, elle tint long-temps en échec tout un corps d'armée russe qui, ne pouvant s'en emparer, dut se contenter d'essayer, sans y trop réussir, de l'affamer en coupant toutes ses communications. Tombée cependant aux mains des Russes, Silistria resta jusqu'en 1835 en leur pouvoir, et là fut payé le dernier terme du tribut imposé à la Turquie.

Le lendemain, rien de curieux ou de nouveau ne s'offrit à nous; les rives étaient toujours tristes et désertes; quelques îlots couverts de saules s'élevaient au milieu de la rivière qui prenait par instans les proportions d'un lac. Pas un être vivant n'animait ce paysage monotone, sinon des cigognes qui, du bord, regardaient paisiblement notre bateau traverser leurs solitudes. Le temps, Dieu merci, s'était rasséréné, et nous pouvions rester sur le pont où, à défaut de moustiques, il y avait des millions de sangsues : il s'en fait en Bulgarie un commerce considérable. Notre Vénitien, négociant en ce genre, avait, me dit-il, à sa solde, sans compter les indigènes qui pêchaient pour lui dans les marais, plus

de cent domestiques, Français la plupart, employés au transport de sa marchandise. Les bateaux à vapeur ont donné à ce négoce une grande facilité; les sangsues, qu'il fallait autrefois transporter à dos de cheval, arrivent maintenant sans grands frais, sans accidens et avec beaucoup de rapidité jusqu'à Semlin; là, des voitures faites exprès les attendent, et on les conduit en poste jusqu'en France. Il y en avait à notre bord, ai-je dit, plusieurs quintaux; elles étaient emballées de plusieurs manières : les unes voyageaient dans de petits cuviers à demi remplis de terre glaise et de mousse; les autres étaient empilées dans des sacs de toile mouillés. Chaque soir, après le coucher du soleil, on leur faisait prendre un bain de la manière suivante : une énorme cuve pleine d'eau était hissée sur le pont; on y versait tout le contenu des barils et des sacs. Que l'on se représente une couche de ces hideuses bêtes, large de trois mètres, profonde de trois pieds, grouillant à l'envi dans cette tonne, et l'on aura l'idée d'un fort dégoûtant spectacle. Pour mettre à vide cette baignoire, les domestiques de notre Vénitien retroussaient leurs manches jusqu'aux épaules, plongeaient leurs bras dans cette horrible bouillie, et retiraient les sangsues par poignées. Les vilaines bêtes, affamées sans doute, se collaient à l'instant sur cette chair fraîche, et les malheureux avaient toutes les peines du monde à les arracher de leurs bras ensanglantés. On a, je crois, long-temps discuté dans le monde savant sur le mode de reproduction des sangsues, et je ne sais si l'on s'est accordé à ce sujet. Pour nos hommes, qui ne se doutaient pas de tant de doctes recherches, cette reproduction n'était point un mystère. La sangsue, m'assurèrent-ils, est ovipare. Vers le mois d'août, elle grossit du double; une raie jaune se dessine sur son ventre, et, peu de temps après, elle produit un petit œuf, ou plutôt une sorte de cocon, qu'elle dépose peu profondément en terre, sur le bord des étangs. Ce cocon renferme dix ou douze sangsues qui atteignent en quatre années seulement leur grosseur définitive. La sangsue, au moment de produire, n'est bonne à rien, on la rejette; la prendre serait d'ailleurs pour le fermier une perte réelle.

Nous arrivâmes dans la journée à Routschouk, en face de Giurgevo. Routschouk, où nous passâmes plusieurs heures, est une ville considérable et assez grande, mais qui n'a, malgré ses minarets à flèches argentées, d'autre caractère que celui d'une profonde misère. Ses bazars, qui pourtant servent d'entrepôt aux marchandises allemandes qui descendent le Danube, sont de pauvres corridors humides et dégradés dans lesquels je n'ai guère vu vendre, pour ma part, que

du tabac et des fourneaux de pipe en terre rouge, assez bien émaillés, et qui ont en Orient une certaine réputation. Les maisons de la ville sont des cahutes, les édifices des hangars, et les rues des cloaques; il n'y a rien à voir en tout cela. Le nom de Routschouk rappelle l'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire turque contemporaine, qui est pourtant si féconde en poétiques figures : je veux parler de Mustapha Baraïctar, pacha de Routschouk, qui joua dans la révolution de 1808 un si grand rôle, et fut cause de la mort de Sélim, auquel il voulait rendre la couronne.

Giurgevo, ville de sept à huit mille habitans, est situé en face de Routschouk; là sont établis les lazarets, et les voyageurs qui se rendent à Bukarest sont condamnés à y séjourner quelque temps. Les lazarets placés par le gouvernement valaque dans tous ses ports forment onze établissemens, et le cordon sanitaire occupe plus de 1,122 hommes à pied et environ 350 cavaliers. Il ne faut pas croire que les lazarets soient peu fréquentés; un grand nombre de voyageurs au contraire y purgent leur quarantaine. Celui de Giurgevo a reçu en une année plus de 3,000 passagers, et celui de Galacz, qui, à la vérité, est le seul établissement de ce genre que la Moldavie possède sur le Danube, en a reçu déjà, en 1833, 4,000. Ce chiffre paraît énorme, si l'on songe que l'année précédente 3,982 voyageurs seulement étaient entrés au lazaret de Marseille.

A trois heures du matin, le bateau se remit en marche, et vers le milieu du jour, après avoir passé sous de hautes falaises dans lesquelles on aperçoit encore des ouvertures, restes d'anciens tombeaux, nous arrivâmes devant Nicopoli, qui a été bâtie sur un monticule dominé par deux montagnes. Nicopoli, ville aujourd'hui sans importance, a été fondée par Trajan, après qu'il eut vaincu Décébale; elle tomba, en 1370, au pouvoir de Bajazet, qui remporta dans les environs deux victoires décisives, l'une sur l'empereur Sigismond, la seconde sur la noblesse française conduite par Philippe d'Artois et Jean-sans-Peur, comte de Nevers.

Je dirai peu de choses de Wadin, où nous nous arrêtâmes vers le soir. Avec ces trois mots : misère, tristesse et abandon, on peut dépeindre très fidèlement la plupart des pauvres bourgades qui bordent la rive droite du Danube, au-dessous de Belgrade. A Wadin, on voit encore deux énormes blocs de pierres, debout au bord du fleuve, et qu'on dit être les restes d'une forteresse romaine. Les maisons de la ville sont presque toutes enfouies sous terre; ce sont des terriers plutôt que des habitations humaines. De l'église, qui est également

souterraine, on n'aperçoit que le toit de chaume. Jamais je n'ai vu tant de misère, si ce n'est en Espagne, dans la Manche, cette triste patrie du grand don Quijote. A Wadin, nous fîmes une intéressante recrue. Le cadi de la ville monta à bord avec deux malfaiteurs qu'il conduisait au pacha de Widdin, attendu que leurs crimes étaient dignes de cette haute juridiction. L'un était un simple incendiaire; l'autre, jeune homme de la plus douce figure, avait étranglé, sans compter sa femme, vingt-huit personnes de sa famille et de ses amis. Peu ému en apparence, il fuma tranquillement sa pipe pendant tout le temps qu'il fut à bord. Le cadi était un beau Turc qui portait avec beaucoup d'élégance l'opulent costume des Osmanlis; une quantité de domestiques s'empressaient autour de lui. Ils étendirent sur le pont de magnifiques tapis sur lesquels le riche cadi, bien différent, ma foi, de nos juges de paix, passait tout le jour à savourer les douceurs du narghilé et à tourner dans ses mains, qui étaient fort belles, une tabatière entourée de diamans et surmontée d'une petite boussole qui, aux heures de prière, lui indiquait la direction de la Mecque. Nous avions amené de Constantinople un colonel turc dont je n'ai point parlé, parce qu'il vivait tout-à-fait à part. C'était un homme fort laid, fort commun, fort gêné dans son habit européen. Il avait refusé de manger à notre table parce qu'il ne savait ni s'asseoir sur une chaise, ni se servir d'une fourchette. Accroupi sur le pont, il passait ses journées à caresser d'une main ses pieds déchaussés, et à manger, à l'aide de l'autre, des concombres verts que lui apportait, de quart d'heure en quart d'heure, un aide-de-camp déguenillé. En voyant le cadi, le militaire trouva convenable d'aller fraterniser avec la justice. Il ceignit un grand sabre, marque de sa dignité, et alla lier conversation avec le cadi, qui lui fit prendre place à ses côtés. Rien ne leur manquait, si ce n'est des femmes, et, comme je m'étonnais qu'ils n'en eussent point amené, ils me firent répondre de ne me point inquiéter, et qu'ils n'en manqueraient pas à Widdin. Nous y arrivâmes le lendemain dans la matinée.

Widdin, vue à distance, a beaucoup de caractère. La ville est bâtie à fleur d'eau, et de loin on voit, se reflétant dans les eaux paisibles du fleuve, des centaines de minarets qui rappellent Constantinople. De près l'illusion disparaît, et l'on retrouve avec désenchantement l'air d'abandon et la dégradation ordinaire des villes turques. Cependant la foule qui couvre le quai, à l'approche du bateau, offre un spectacle original et digne d'observation. Elle était ce jour-là plus nombreuse que de coutume. On se rappelle peut-être qu'à notre sortie du Bos-

phore nous avions été accostés par un caïque rempli de femmes destinées au fils d'Hussein, pacha de Widdin. La nouvelle de l'arrivée des belles odalisques s'était répandue par la ville, et les badauds (où n'y en a-t-il pas?) s'étaient rassemblés en grand nombre. Une foule est aussi curieuse en Turquie qu'elle est ennuyeuse en France, ce qui n'est pas peu dire. On ne se lasse pas de voir les turbans de toutes couleurs, les tuniques de toutes formes, et ces beaux visages olivâtres des Orientaux. J'aperçus pour la première fois, à Widdin, des femmes serviennes. Leur costume est, à mon goût, extrêmement gracieux. Il consiste en une chemise de toile blanche serrée autour des reins par une écharpe rouge qui retient un court jupon de même couleur. Leurs cheveux, divisés en longues tresses, chargés de sequins d'or et d'argent et retenus par un ruban blanc, forment une coiffure un peu moins embarrassante pour la statuaire que les cornets de carton dans lesquels se cachent les visages des Parisiennes. Elles ont les jambes et les pieds nus, et ce costume, sans être tout-à-fait aussi léger que celui de Rébecca qu'il rappelle, laisse deviner de belles formes que n'a pas torturées dès l'enfance un busc impitoyable. La transparence des costumes n'a pas les inconvéniens que l'on pourrait imaginer; on s'y habitue bien vite. Il y avait là, je me le rappelle, cinq ou six garçons de douze à quatorze ans, hâlés comme des nègres et nus comme des sauvages, dont tout le costume consistait en une calotte rouge. Nul n'y prenait garde. Les Serviennes, d'ailleurs, sont plus habillées que nos élégantes en costume de bal; seulement leurs robes sont décolletées par en bas au lieu de l'être, comme à Paris, par en haut.

Pour dernière curiosité, il y avait, sur le quai de Widdin, une voiture, et quelle voiture! Les *chaises* de nos aïeux n'en peuvent donner une idée. Jamais *coucou*, cabriolet-compteur, tricycle ou vespasienne n'eut une forme plus étrange. Cette voiture était attelée de quatre chevaux et escortée d'une troupe de cavaliers en costume militaire. Comme on le devine, elle avait été conduite à l'intention des belles Circassiennes que nous n'amenions pas. Un grand officier, qui était venu les réclamer, dut s'en retourner l'oreille basse, et la foule, trompée dans son attente, s'écoula rapidement.

Widdin est une ville de vingt mille habitans, gouvernée, grace à l'importance de sa position, par un pacha à trois queues, et le voyageur, après avoir visité les bazars, corridors vides et délabrés, se déclare ordinairement satisfait. Moi, je ne me contentai pas de si peu. J'aime assez à voir ce que les autres ne voient pas, et j'étais décidé à aller faire une visite au pacha, au fameux Hussein. Deux choses me

manquaient, un prétexte et un interprète; je trouvai bientôt l'un et l'autre. En flânant dans les rues immondes de Widdin, j'avisai un monsieur, vêtu de noir, que je soupçonnai à bon droit d'habiter la ville depuis un mois au moins, sinon plus, puisqu'il n'appartenait pas à notre bateau. J'allai droit à lui et lui exprimai poliment, en italien, mon intention. — De quel pays êtes vous, monsieur? me répondit cet homme en m'examinant de la tête aux pieds. Je nommai mon pays avec une certaine fierté que j'ai toujours ressentie, en pareille occasion, vis-à-vis des étrangers. — A la bonne heure, me dit le monsieur, je vous avais pris pour un Anglais. Le pacha de Widdin aime beaucoup les Français; allez-le voir, il vous recevra à merveille, et vous trouverez dans le palais un drogman qui parle italien. A ces mots, mon interlocuteur m'indiqua la direction que je devais suivre, puis il me salua gravement et disparut. Je ne l'ai jamais revu. Resté seul, je réfléchis un instant sur le parti que j'avais à prendre. L'embarras et la curiosité luttaient en moi : ce fut ce dernier sentiment qui triompha, et je m'acheminai vers le palais du pacha en songeant à la circonstance bizarre qui allait me mettre en face de cet homme dont l'histoire m'avait intéressé plus d'une fois.

Hussein est un aventurier comme Baraïctar, comme la plupart des grands personnages de l'histoire turque contemporaine. D'abord simple membre de la corporation des portefaix, qui était affiliée au janissariat, il en devint plus tard le chef. Arrivé à ce grade, il se fit aisément remarquer par l'audace de son caractère, et il acquit à Constantinople, en maintes circonstances, une célébrité qui attira l'attention de Mahmoud. Hussein devint le plus turbulent des sujets de l'empire, et le perpétuel instigateur des désordres qui désolaient la capitale. Mahmoud connaissait les hommes; au lieu de punir Hussein, il prétendit se l'attacher en satisfaisant tout d'un coup son ambition, et il le nomma aga (commandant en chef) des janissaires. Le sultan ne s'était pas trompé; fier de sa dignité, Hussein renia sa vie passée, entra dans les vues du sultan, et prit avec zèle le parti du gouvernement contre la corporation dégénérée qu'il commandait. Il ne fut pas traître cependant; aussitôt sa nomination, il fit prévenir ses amis qu'ils n'eussent pas à compter sur leurs anciennes relations, attendu que l'Hussein qu'ils avaient connu n'existait plus, et qu'ils ne trouveraient en lui qu'un aga inflexible. Il tint parole. Les janissaires, ne pouvant croire à un si brusque changement, renouvelèrent leurs émeutes et leurs désordres : Hussein fit étrangler quarante de ses meilleurs amis, et cette exécution ne fut pas la dernière. On sait avec quelle vigueur l'ancien aga, devenu en 1826 le confident des projets de réforme de-

son souverain, fit mitrailler ses anciens compagnons et incendier leur caserne. Le sultan, qui lui conserva une reconnaissance inaltérable, ajouta dès-lors à tous ses emplois le titre de gouverneur de Constantinople et des neuf tours; enfin il le nomma successivement seraskier et feld-maréchal. Hussein commanda en chef, deux ans plus tard, la grande armée du Danube, puis celle de Syrie, à la tête de laquelle il perdit la bataille d'Alexandrette. On cite de lui des traits d'une bravoure héroïque; dans les batailles, il payait de sa personne et sabrait comme le dernier soldat au milieu de ses escadrons; mais il était meilleur cavalier, dit-on, que bon général. Ses revers en Asie le discréditèrent; on donna à Reschid-Pacha le commandement de la nouvelle armée, et Hussein reçut, comme retraite, le pachalik de Widdin.

J'allais donc voir cet homme fameux, cet ami de Mahmoud, ce bourreau célèbre! Quelle figure avait-il? Comment me recevrait-il? Telles étaient les questions qui se pressaient en moi, quand j'arrivai devant le palais du pacha. Ce palais ressemble fort à une ferme abandonnée. Qu'on se figure une assez grande cour, dont le sol inégal était jonché de pierres, de touffes d'orties et de bottes de paille; de tous côtés des murs décrépits et délabrés; au fond enfin une longue baraque flanquée d'une longue galerie de bois peinte en rouge, avec un escalier extérieur pareil à celui de certaines auberges du midi de la France. Dans la cour de ce palais venaient d'arriver, avec la voiture dont j'ai donné la description, un assez grand nombre de cavaliers, officiers du pacha sans doute, qui avaient revêtu leurs fez les plus rouges et leurs redingotes les moins usées. Leur costume me fit songer au mien, et j'eus un nouveau moment d'hésitation. Une vieille veste de velours dont le temps avait rendu la couleur indécise et l'étoffe transparente en plus d'un endroit, une chemise de couleur débraillée, une casquette sans forme, ne composaient pas un habit de cérémonie très convenable pour se présenter chez un des grands dignitaires de l'empire. Connaissant la susceptibilité des Turcs à l'égard des chaussures, j'étais surtout inquiet de mes souliers poudreux, auxquels le cirage faisait depuis long-temps défaut; mais j'étais résolu : je pouvais d'ailleurs laisser mes chaussures à l'entrée du salon de réception, et me présenter devant Hussein marchant sur mes bas, à l'imitation des paysans de ma province. Je montai donc bravement l'escalier de bois. Arrivé sur la galerie du palais, je me trouvai fort embarrassé de ma personne, à laquelle on ne paraissait pas faire la moindre attention. Je me promenai un instant sans que nul m'interrogeât; enfin, avisant par une porte ouverte une assez grande salle démeublée, dans laquelle fumaient assis par terre une douzaine de Turcs vêtus de polonaises

inconcevables, et que je pris avec raison pour des officiers, j'entrai, et, après les avoir salués, je leur dis que j'étais Français, et que je désirais parler au pacha. L'un de ces aides-de-camp, car telle était, je crois, leur dignité, se leva, appela l'interprète italien, se fit expliquer mes paroles, et me dit qu'il allait prendre les ordres de son maître. Il revint un instant après pour m'apprendre que le pacha était occupé, mais qu'il me recevrait dans un quart d'heure. En attendant, il me fit asseoir et m'offrit une pipe. Comme j'en aspirais la dernière bouffée, il me fit signe de le suivre, et m'introduisit dans une vaste salle assez obscure, très nue, dont un méchant tapis recouvrait en partie le plancher disjoint. Quelques banquettes de crin étaient rangées le long des murs; en face de la porte, le long des petites fenêtres, s'étendait un long divan couvert de cotonnade bleue. A l'angle de ce divan, j'entrevis dans l'ombre un gros paquet d'étoffe violette, surmonté d'une tête de Turc et d'un turban blanc : c'était Hussein-Pacha accroupi, les jambes croisées. Aussitôt je mis la main à mon front, et produisis en inclinant la tête un *salamalec* satisfaisant. Le pacha, sans se déranger, m'indiqua une petite banquette fort éloignée, sur laquelle je pris place très modestement. Le drogman resta debout au milieu de la chambre. Je lui dis d'expliquer au pacha qu'ayant entendu parler beaucoup en France du grand Hussein, je n'avais pu, en traversant Widdin, résister au désir de voir un homme aussi célèbre. Hussein écouta la traduction du drogman, fit de la tête, en me regardant, un signe d'approbation, puis il tira de sa poche une paire de besicles bleues, la planta sur son nez, et me regarda fixement en s'éventant avec un petit balai. Je l'examinai à mon tour en silence. — Eh quoi! me disais-je, est-ce bien là le destructeur des janissaires, le brillant seraskier dont la bravoure est si populaire? O grands hommes! que vous perdez à être vus de près, en Orient comme en Occident! — Hussein, revêtu d'une sorte de tunique lilas, ample et sans taille, était accroupi sur son divan, et si affaissé que son corps paraissait avoir à peine quelques pouces de hauteur. Sa tête, surmontée d'un turban, et comme posée sur les plis de cette robe, me rappela sur-le-champ un costume d'Auriol qui se compose d'une grosse tête et d'un petit jupon. Il paraissait très vieux; sa barbe était blanche, son teint fort pâle, Son visage, dont l'expression était grave, ne me parut avoir rien de remarquable; son regard seulement, même à travers ses lunettes, était fixe, dur et embarrassant. Après m'avoir un instant regardé, il me fit en turc une question que l'interprète traduisit ainsi :

— Êtes-vous marchand, et que vendez-vous?

Je fus assez sot pour me sentir mortifié de cette supposition, et assez fat pour l'attribuer à mon costume. J'aurais dû me rappeler qu'Hussein, devenu très riche et très cupide, aimait infiniment les marchands, les marchandises et les spéculations de tout genre. J'allais lui répondre que je n'étais rien, pas même commis-voyageur, lorsqu'un des aides-de-camp entra tout à coup et parla au pacha, qui s'agita sur son divan. Presque au même instant un nouveau personnage parut sur la scène : c'était notre compagnon de voyage, le pauvre colonel, ce grand mangeur de concombres, dont nous nous étions souvent moqués. *Quantum mutatus ab illo!* Ce n'était plus le même homme. En se retrouvant chez lui, au milieu des usages qui lui étaient familiers, il avait perdu sa ridicule contrainte, et, tout en restant fort laid, il avait acquis je ne sais quelle dignité inaccoutumée. Il entra avec assurance, la tête haute, le fez sur la tête, mais les pieds déchaussés. Arrivé au milieu de la salle, il salua à l'orientale; puis, s'avançant vers le vieux pacha, qui faisait tous ses efforts pour se mettre sur son séant, il tenta, sans réussir, de baiser sa main. Hussein l'invita à prendre place auprès de lui. Loin d'accepter, le colonel se mit à marcher à reculons et alla s'asseoir à l'autre extrémité du divan. Sur un ordre du pacha, des domestiques apportèrent deux pipes, et changèrent pour un bel éventail de plumes d'autruche le petit balai avec lequel Hussein s'était jusqu'alors éventé. Le pacha se mit à fumer; le colonel, malgré des invitations réitérées, refusa, par respect, de l'imiter. Quant à moi, on ne m'offrait pas de pipe. Blotti à l'autre bout de la salle, je faisais une assez sotte figure. Hussein m'avait complètement oublié, et le colonel ne faisait aucunement mine de me reconnaître. Cependant, les domestiques ayant apporté des confitures de jasmin dans une coupe de cristal et un verre d'eau, le pacha fit signe qu'on me les présentât. Le colonel, par étiquette, refusait tout rafraîchissement; moi, j'acceptai les conserves, et je crus aussi pouvoir prendre le café qu'on vint m'offrir, sans manquer de respect à l'ancien aga des janissaires. Après quoi, craignant d'être indiscret en prolongeant ma visite, et ne sachant d'ailleurs quelle contenance faire, je me levai, saluai respectueusement le pacha (1), et sortis de son pauvre palais.

Le lendemain, à deux heures, nous arrivâmes à Kladostitza, petit village situé en aval des brisans qu'on nomme les Portes-de-Fer. Là est interrompue une première fois la navigation du fleuve; le paquebot

(1) Hussein est mort peu de temps après mon passage à Widdin, et je suis probablement le dernier Français qui l'ait vu.

du bas Danube ne va pas plus loin. Les passagers, forcés de rester jusqu'au soir à Kladostitza, s'embarquent le lendemain de grand matin dans un petit bateau couvert halé par dix paires de bœufs, conduits par des femmes de la plus élégante tournure. Ces changemens obligés de navires, qui sont pour le commerce une si fâcheuse entrave, seraient pour le voyageur un grand ennui, si les agens de la compagnie n'y remédiaient de leur mieux. Comme à Kustendjé, le transbordement s'opère sans le moindre désordre; on n'a à s'inquiéter de rien, les bagages arrivent à bon port. Les passagers qui ne veulent pas risquer, même dans le bateau plat, la traversée des *rapides*, descendent à terre, et font à pied le trajet. A la suite de cette promenade, ils trouvent dans la barque le déjeuner servi comme à bord, et le gros capitaine ragusain prêt à leur en faire les honneurs avec sa bonhomie ordinaire. Le passage des Portes-de-Fer, outre qu'il interrompt toute navigation, n'est pas sans danger. Il y a peu d'années, cinq voyageurs qui s'y hasardèrent imprudemment y périrent. Avec eux se trouvait un Turc qui refusa d'abord obstinément de les accompagner; cependant, blessé des railleries qu'on lui adressait, il finit par sauter dans le bateau. Comme il faisait ce mouvement, une bague qu'il portait au doigt glissa et tomba dans la rivière. La perte de cet anneau, auquel il tenait extrêmement, lui parut un avertissement du ciel, et, malgré tout ce qu'on put lui dire, il sauta de nouveau à terre. Lui seul fut sauvé. La barque, arrivée au milieu des rapides, fut entraînée avec tant de force par le courant, que les amarres se rompirent; elle tournoya un instant et fut submergée. Si excellent nageur que l'on soit, tout effort est inutile au milieu de ces brisans. Ce périlleux passage n'offre cependant rien d'effrayant au regard. Le fleuve en cet endroit conserve sa largeur ordinaire; on ne voit ni chutes écumantes ni grands rochers. L'eau seulement manque de profondeur et bouillonne en courant avec une grande rapidité sur un lit de roches incliné. Le pays environnant est admirable de pittoresque et de caractère. Les rives, jusqu'alors si plates, si monotones, se redressent tout à coup avec majesté, et l'on se trouve bientôt au fond d'une gorge immense dominée de tous côtés par des montagnes abruptes, d'aspect sauvage, couvertes de bois impénétrables, et couronnées par des masses de rochers imposantes.

Les brisans que j'ai essayé de décrire et la ligne de rochers moins difficile que l'on rencontre à quelques lieues plus loin, en amont d'Orsova, ont de tout temps partagé en deux la navigation du Danube, et rendu jusqu'à présent insignifiante la plus grande voie navi-

gable de l'Europe, la seule qui soit ouverte aux produits de l'Europe centrale vers l'Asie, la seule enfin qui, dans un cours de huit cents lieues, traverse des contrées si riches et si variées. Ces obstacles ont fait, pour ainsi dire, du Danube deux fleuves différens. La Hongrie, la Bosnie, la Serbie, ont dû le considérer comme une rivière sans embouchure; la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie, comme une voie interrompue qui ne les rattachait en aucune façon à l'Europe. Deux commerces indépendans l'un de l'autre s'établissent au-dessus et au-dessous des Portes-de-Fer. Avant de franchir cette limite, nous ajouterons quelques mots à ce que nous avons dit déjà de la navigation du bas Danube. Le courant du Danube est peu rapide, et sa lenteur augmente au fur et à mesure qu'il approche de ses embouchures. Descendu de 1000 mètres à 500, depuis sa source jusqu'au point où il devient navigable, étant encore élevé de 240 mètres à Vienne, de 140 à Bude, il n'a plus, selon les calculs assez récens des officiers russes, que 21 mètres quand il touche la Valachie à Orsova, n'ayant ainsi à descendre, dans la longue course qu'il lui reste à faire, qu'une élévation moindre que celle où se trouve la Seine à Paris. A Brahiloff, le fleuve n'a plus que 3 mètres 19 centimètres au-dessus du niveau de la mer Noire. De cette lenteur du courant résulte un inconvénient grave. Le sable, n'étant pas assez vivement entraîné, s'amoncelle, et le fond mouvant rend la navigation difficile. Les obstacles opposés par la nature ne sont pas ceux qui ont le plus entravé le mouvement commercial de cette grande voie : il en existait d'autres qui tendent à s'effacer, et qui provenaient de l'état social et politique des nations riveraines. La civilisation, qui a tour à tour parcouru les différentes contrées du globe, ne s'est encore jamais arrêtée, à aucune époque, sur les rives du Danube. Jusqu'au temps où nous sommes, les préjugés réciproques des Hongrois, des Allemands et des Turcs, les vexations des pachas, la situation particulière de l'Autriche vis-à-vis la Hongrie, ont été de plus grands obstacles que ceux de la nature. Dans les XIIIe et XIVe siècles, seules époques où il soit fait mention du Danube dans l'histoire du commerce européen, la navigation de ce fleuve se partageait en deux directions qui avaient leur point de rencontre à Galacz. Là s'opérait le transbordement des marchandises qui continuaient leur route vers l'Asie, ou qui, venant d'Asie, étaient dirigées vers l'Europe centrale. Ratisbonne à l'occident, au haut du fleuve, à l'orient Constantinople, et derrière Gênes et Venise, étaient les points d'où partaient ces expéditions. Ce fut par des combinaisons de même nature que l'Autriche, il y a peu d'années, chercha à re-

prendre cette navigation. Différens projets furent formés à Vienne et à Bude. On proposait de creuser un canal qui devait tourner les écueils d'Orsova par un simple détour d'une lieue de France; on parlait aussi de faire sauter les écueils; le troisième projet enfin, et celui-là seul a été mis à exécution, était d'établir un service de bateaux à vapeur de Vienne à la mer Noire, correspondant avec les lignes autrichiennes de Constantinople, de Smyrne, d'Athènes, de Patras, de Corfou et de Trieste. Le premier bateau de la compagnie du Danube arriva, si je ne me trompe, en avril 1834. Ce ne fut pas sans peine. Les Serbes seuls connaissaient la navigation du fleuve, et, pour décider un pilote indigène à conduire le bateau, il fallut lui persuader que le prince Milosch était intéressé dans l'entreprise.

En établissant ce service, l'Autriche espérait donner de l'essor à un commerce nouveau qui venait de naître, pour ainsi dire, du traité d'Andrinople. Avant 1829, les principautés attenantes au Danube ne pouvaient vendre leurs productions naturelles, surtout les blés, qu'à la Turquie; depuis cette époque, des navires anglais et autrichiens purent, avec la permission de la Russie, venir chercher des grains à Galacz et à Brahiloff. Une quarantaine fut établie à Soulina, et les bâtimens, quelle que fût leur patente, purent commercer avec l'intérieur de l'Europe. Enfin, en 1840, l'Autriche et la Russie conclurent pour dix années une convention par laquelle le gouvernement russe s'engageait, comme je l'ai dit, à débarrasser des sables qui l'obstruaient la bouche de Soulina, à la maintenir navigable, et à n'opposer aucune entrave aux mouvemens d'entrée et de sortie. Deux années se passèrent sans que la Russie parût se rappeler ses engagemens; en 1842 pourtant, et dans les premiers mois de 1843, on commença quelques travaux, puis on les abandonna en assurant qu'ils seraient repris dès que l'on aurait reçu d'Angleterre les machines nécessaires. Ces machines se confectionnent, à ce qu'il paraît, fort lentement, car on n'en parle plus, et la presse allemande se plaint sans cesse de l'inexécution du traité de 1840. Pourtant le commerce du bas Danube se développe malgré la Russie; en veut-on la preuve? En 1830, s'il faut en croire le *Messager d'Odessa*, 418 bâtimens entrèrent par la mer Noire dans le fleuve. En 1844, on a compté 2,030 navires allant prendre chargement la plupart à Galacz et à Brahiloff. Si, malgré tous les obstacles dont nous avons parlé, le commerce prospère, quel développement ne pourrait-il pas atteindre si la voie du Danube était abrégée par le canal de Kustendjé, et si les bâtimens trouvaient à l'embouchure un bon port au lieu d'un marais insalubre, où, sous prétexte de peste, on con-

damne à des fièvres mortelles les malheureux matelots! Vers le haut du fleuve, la Hongrie s'occupe en ce moment même d'ajouter une nouvelle et importante artère à cette grande voie de communication. Dans les avant-derniers états, en octobre 1844, on a voté, à une grande majorité, l'exécution immédiate d'un chemin de fer de Vukovar, sur le Danube, à Fiume, sur l'Adriatique. Que serait-ce donc si, en débarrassant, par un moyen ou par un autre, le cours du fleuve des écueils d'Orsova, on réunissait la navigation du Danube allemand et du Mein à celle de la Turquie d'Europe et de la mer Noire! Vienne ne serait plus qu'à cinq jours de Constantinople. La distance qui nous sépare de ces populations chrétiennes qui nous tendent les bras s'effacerait tout à coup; ces malheureuses provinces deviendraient en peu de temps florissantes, puisqu'elles seraient les greniers à blé de trois parties du monde, dès qu'un débouché leur serait ouvert. Et ne rétrécissons pas ainsi cette grande question : ce n'est pas la prospérité de telle ou telle branche de commerce qu'il faut voir dans ce projet, c'est tout l'avenir politique de ces provinces, c'est la liberté de quinze millions de chrétiens. En rapprochant de nous ces contrées, en leur ouvrant une large voie de communication, nous les ferions participer à tous les bienfaits d'une civilisation que je ne crois pas nécessaire au bonheur des peuples qui l'ignorent, mais qui est indispensable aux populations qui la devinent et la recherchent. Et quel essor ne donnerait-on pas par là à cette féconde insurrection morale du monde gréco-slave, que M. Cyprien Robert a racontée, dans cette *Revue* même, avec tant d'ardeur et de savoir! La civilisation! c'est là le grand, le seul obstacle qu'il faut opposer à l'ambition de la Russie, à ses empiétemens et aux secrètes menées de sa diplomatie dont on s'inquiète trop peu en France (1). Le cabinet de Pétersbourg avait beau jeu lorsqu'il ne rencontrait devant lui que des populations ignorantes. Se jeter entre les bras du czar semblait aux Gréco-Slaves le seul ou le plus facile moyen d'échapper au sultan. Déjà leurs yeux se sont ouverts; ils voient que le protectorat russe serait aussi lourd, plus lourd peut-être, que le joug ottoman; ils savent aussi ce que pèse la domination turque, ils ont compté leurs oppresseurs. Que la civilisation rapproche

(1) Cette préoccupation a été, en Angleterre, l'ame d'un important recueil, le *Portfolio*, fondé et en grande partie rédigé par un homme qui connaît bien la Turquie, M. David Urquhart. Sans partager toutes les idées du *Portfolio*, je saisis avec empressement l'occasion de citer le nom d'un écrivain qui, par son talent, sa position diplomatique, a eu une certaine influence en Orient, et qui, par sa conversation, exerce sur tous ceux qui l'approchent (je l'ai souvent éprouvé moi-même) une véritable fascination.

maintenant les unes des autres ces populations, que l'éducation efface leurs petites vanités nationales, leurs mesquines jalousies, qu'elles marchent d'un commun accord vers leur indépendance, et la question d'Orient sera résolue.

Je n'insisterai pas davantage sur les résultats immenses que pourrait avoir l'ouverture de la navigation du Danube. Tout le monde les devine. J'ai dit que, pour les conquérir, le principal travail serait le percement d'un canal de dix à douze lieues à Kustendjé et l'ouverture d'une tranchée de quatre kilomètres à Orsova. Ces deux projets ont été jugés praticables, et même d'une exécution peu difficile, par les hommes de l'art. Maintenant seraient-ils dispendieux, et dans quelle proportion? C'est une question qu'il ne m'appartient pas de résoudre, mais au moins serais-je heureux d'avoir pu la réveiller.

Partis au point du jour de Kladostitza, nous arrivâmes vers dix heures à Orsova, où la civilisation, que je nommais tout à l'heure bienfaisante, nous apparut sous la triple forme d'un douanier, d'un gendarme et d'un officier de santé. Orsova, joli bourg bâti au bord de l'eau et au pied des montagnes, appartient à l'Autriche; en débarquant, nous mîmes le pied sur le territoire impérial. Un piquet de soldats nous attendait, l'arme au bras, sur la rive. Nous fûmes livrés à ces hommes à grandes moustaches, qui, en ayant soin de ne pas nous toucher et se tenant à distance, nous conduisirent, comme des lépreux, tout droit au lazaret, situé à un bon quart de lieue du Danube. Ce lazaret est le plus triste endroit du monde, et l'on y mourrait bien vite du spleen si les quarantaines autrichiennes duraient aussi long-temps que celles de la France. Figurez-vous dans une plaine jaunâtre, marécageuse, malsaine, trois ou quatre bâtimens bas et longs, grillés comme des prisons, avec de grandes poternes et de petits préaux remplis d'herbe, où l'on respire je ne sais quelle atmosphère de cloître abandonné. C'est là que nous fûmes conduits. On nous poussa au nombre de quatre dans une cour étroite, entourée d'une claire-voie, renfermant un puits et un petit bâtiment nu, sans meubles, qui devait nous servir de logis. Nous nous trouvâmes parqués comme les animaux du Jardin des Plantes, et de ce jour-là seulement j'ai compris et plaint convenablement leur sort. Vers le soir, un gardien nous apporta un repas tel que, si aguerris que nous fussions, nous dûmes le renvoyer. Que faire de notre soirée? Le baron hollandais avait depuis long-temps récité le dernier vers du *Roi s'amuse*, le religieux de Sainte-Marie ne disait plus mot; la faim, le malaise, nous irritaient les uns contre les autres. Heureusement nous nous rappelâmes bientôt

un certain baron valaque, ex-ministre des finances, qui était venu de Giurgevo avec nous, et dont on nous avait séparés, je ne sais pourquoi, au lazaret. Ce grand personnage, partisan déclaré de l'homœopathie, avait coutume de détruire, chaque soir, avec d'excellentes choses l'effet des mauvaises petites drogues qu'il s'administrait le matin. Ses provisions nous revinrent en mémoire, et nous résolûmes de profiter de son voisinage. Ce fut bientôt chez nous une idée fixe; mais comment faire? Tout bien réfléchi, nous lui adressâmes l'invitation suivante : « Quatre gentilshommes français, dont un Hollandais et l'autre Croate, prient M. le baron *** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux. — *P. S.* On mangera des confitures, du jambon, et l'on prendra du thé, si M. le baron *** veut bien apporter avec lui une certaine quantité de ces comestibles dont les susdits gentilshommes sont absolument dépourvus. » Cette mauvaise plaisanterie eut un plein succès, le baron valaque trouva la lettre charmante, et, s'excusant de ne pouvoir, à cause d'une indisposition, venir nous voir, il nous envoya tout un panier de provisions à l'aide desquelles nous remplaçâmes avantageusement le dîner du lazaret. La nuit venue, les punaises nous chassèrent de la cabane, et il fallut coucher dans la cour, à la belle étoile; ce qui, dans cette saison, n'était pas sans danger. Durant ces longues heures, je jurai aux quarantaines une haine que l'étude de la question a rendue implacable.

Cette question des quarantaines est tout simplement l'une des plus graves que l'on puisse agiter. L'état sanitaire de l'Europe, le commerce entier de la Méditerranée, nos relations avec toutes les contrées orientales, s'y rattachent directement. Notre but n'est point de traiter ici la question au point de vue administratif, de prouver l'absurdité des lois sanitaires actuellement en vigueur, d'évaluer ce que coûte chaque année à la France une répression qu'on peut appeler à bon droit déraisonnable : nous l'avons déjà fait en partie (1); ce que nous nous proposons aujourd'hui, c'est de chercher les causes qui ont propagé la peste en Europe, celles qui probablement l'ont fait disparaître, et d'apprécier les résultats que les mesures sanitaires ont produits dans les pays dont les annales sont assez complètes pour permettre une pareille investigation. Ce que nous espérons prouver, c'est que la peste a marché toujours avec la barbarie, que la civilisation seule l'a fait reculer, et que les lazarets, les quarantaines, en un mot, toutes les mesures sanitaires du monde, ont été de tout temps inef-

(1) Voyez à ce sujet l'article sur *Smyrne* dans la *Revue* du 1er mai 1844.

ficaces (1). Ce qui se passe en Orient dans les temps d'épidémie suffit pour mettre sur la voie de cette conclusion. Les classes misérables y sont toujours le plus maltraitées par le fléau, qui recule au contraire devant le bien-être et l'aisance. Cette observation, faite à Alexandrie en 1834, a pu être confirmée à Smyrne, trois ans plus tard, lors de l'épidémie de 1837; entre les juifs, par exemple, qui vivent misérablement, et les Européens, qui ont une existence comfortable, la différence de mortalité a été énorme. Ce fait n'amène-il pas à penser que, si le bien-être particulier garantit les individus, le bien-être général doit garantir les nations?

On a fait en Orient une autre observation fort remarquable. La peste (quand peste il y a) apparaît toujours dans tel mois, et finit dans tel autre, presque à jour fixe. Les époques varient selon les pays, c'est-à-dire selon les latitudes : à Alexandrie, l'épidémie sévit de novembre à juin; au Caire, de février à juin; à Constantinople, de juillet à janvier. Ce n'est pas tout: la position du pays, la stagnation des eaux, la mauvaise culture, modifient l'intensité de la maladie. Enfin il est constant que, malgré de nombreuses communications entre l'Égypte, la Nubie et l'Arabie, l'épidémie, qui désole le premier de ces pays, ne s'est jamais montrée dans les deux autres. La peste est donc soumise à des influences atmosphériques qui la produisent ou la repoussent. Il en a toujours été de même, et, si nous consultons l'histoire des pays ravagés par le fléau, nous verrons que la date des épidémies correspond, presque partout, à des époques de misère et d'ignorance ou d'incurie, tandis que la disparition de la maladie est annoncée par le retour de l'aisance, de la civilisation et du bien-être. Ainsi, la peste, qui avait dévasté l'Égypte durant la période de prospérité comprise entre l'an 1491 avant Jésus-Christ et le IIIe siècle de notre ère, y reparut vers l'époque où l'on cessa la pratique des embaumemens, et depuis elle y est restée en permanence.

La France a eu cinquante-huit fois la peste. Si l'on remonte vers l'antiquité, on trouve avec étonnement que, jusqu'au VIe siècle, les historiens ne font mention d'aucune peste dans les Gaules, sauf une seule qui éclata, quarante-neuf ans avant Jésus-Christ, à Marseille, au moment où César l'assiégeait. Encore, d'après la description de

(1) On a beaucoup écrit sur cette matière à toutes les époques et dans toutes les langues. Parmi les auteurs qui s'en sont occupés, je dois citer M. Aubert-Roche, *De la Prophylaxie générale de la peste*, 1843. — Frari, *Della Peste e della Administratione*, Venise, 1840. — Pariset, *Causes de la peste.* — *Epidemiologia española*, Madrid, 1803. — *Relation historique de la peste de Marseille*, Amsterdam, 1769. — Papou, *De la Peste.* — *Neuf années à Constantinople*, par M. Brayer. — *Histoire des lazarets de Gênes*, par Auteromaria.

cette maladie, beaucoup d'écrivains ont-ils cru reconnaître le typhus. Quoi qu'il en soit, jusqu'au VIe siècle, il n'en est plus question. C'était le temps de la domination romaine, et il est remarquable que la civilisation de Rome chassa le fléau de tous les pays qu'elle parcourut. A dater de 503, la peste apparut plusieurs fois; on suit à merveille sa trace jusqu'au VIIe siècle; mais alors les documens deviennent rares, l'histoire s'obscurcit, et ce n'est plus qu'à dater du XIVe siècle que l'on peut regarder comme exacte, dans les pays d'Europe, la table des épidémies. Au XIVe siècle, on compte en France neuf pestes; au XVe, six; au XVIe, treize; au XVIIe, cinq; au XVIIIe, une (celle de Marseille en 1720); le XIXe, Dieu merci, en a été jusqu'à présent exempt. Il y a ici un fait fort curieux à constater. Les lazarets, dont on avait eu en 1383 une première idée, ne furent définitivement et complètement établis que vers le milieu du XVe siècle (1476). Or, quel fut leur effet? Le siècle suivant fut le plus frappé, il y eut treize pestes, ce qui ne s'était pas encore vu. Après cette période, la maladie diminua, il est vrai, sensiblement. Faut-il en conclure que les mesures qui avaient été impuissantes au XVIe siècle, et qui restèrent les mêmes, devinrent efficaces dans les siècles qui suivirent? Non; croyons plutôt que le calme qui succéda à nos guerres religieuses, les mesures de Sully, qui favorisa l'industrie, l'agriculture, s'occupa du bien-être du peuple, les ordonnances de Richelieu, qui continua cette œuvre, celles de Colbert, qui la termina, en un mot que les améliorations diverses qui aboutirent au siècle de Louis XIV eurent une influence notable sur la salubrité du pays, et par conséquent sur l'état sanitaire de la France. Depuis 1664, la peste n'a reparu chez nous qu'une seule fois, en 1720. Et où a-t-elle éclaté? Dans le pays qui était, à cette époque, le plus arriéré de la France, en Provence, sur les bords du Rhône et de la Camargue, où règne cette chaleur humide qu'on a reconnue être favorable au développement de la maladie; enfin, dans une saison qui avait été précédée de deux années exceptionnelles, 1718 et 1719, années pluvieuses et stériles, temps de misères et d'inondations. Dans tous les cas, la peste ne fut pas importée en Provence, ceci est prouvé. Le lazaret de Marseille existait depuis trois siècles; les mesures sanitaires furent appliquées, les registres de la santé le prouvent, au bâtiment du capitaine Chataud, qui fut accusé d'avoir apporté la maladie; il a même été constaté que des cas de peste s'étaient révélés avant l'arrivée de ce bâtiment.

L'Angleterre a été ravagée vingt fois par la peste : cinq fois avant le XIVe siècle, et quinze fois depuis cette époque. Ici, nous relèverons

un fait bien curieux, et qui confirme à merveille, ce nous semble, ce que nous avons dit, à savoir que des causes d'insalubrité locales et des circonstances atmosphériques engendrent seules la peste, et que les cordons sanitaires n'en garantissent guère les pays qu'ils enserrent. A dater de 1625, la peste évacua l'Angleterre, et se réfugia dans la capitale, pour n'en plus sortir. Elle sévit à Londres trois fois (1615 - 1626 - 1665) avec une violence effrayante. On avait inventé, dès le XVe siècle, un système complet de mesures sanitaires, qu'on mit à exécution avec une rigueur nouvelle. Toute communication fut coupée entre la capitale et le dehors; ce fut inutile : le fléau se concentra dans la ville. Un malheur d'une autre espèce mit fin à cette calamité. Londres, ravagé en 1665 par la peste, fut brûlé l'année suivante. L'incendie dévora particulièrement les quartiers pauvres, qui, au dire des écrivains de l'époque, offraient le spectacle le plus immonde et le plus misérable. Au lieu de couloirs humides où l'air ne pénétrait jamais, on ouvrit de larges rues, on construisit des maisons neuves et aérées à la place des échoppes, et la peste n'a pas reparu.

Depuis 552, l'Italie a eu soixante-onze fois la peste. Excepté l'Espagne, c'est le pays qui a le mieux enregistré ses épidémies; elle en eut cinq pendant la dernière moitié du VIe siècle. Les données exactes manquent en Italie à partir de cette époque jusqu'au XIIIe siècle, qui fut marqué dans ce pays par huit pestes. On en compta onze dans le suivant et quinze dans le XVe, neuf dans le XVIe, deux seulement dans le XVIIe; le XVIIIe en fut exempt; le XIXe enregistra la peste de Noja, en 1815. Ainsi la peste, qui, depuis un siècle avant l'ère chrétienne, abandonna presque entièrement l'Italie au temps de sa grandeur, y reparut tout à coup au VIe siècle avec la décadence. Le XVe siècle a été le plus frappé. Chacun sait quels troubles, quelles misères désolèrent cette époque, que l'art rendit si merveilleuse. Les annales du monde n'offrent rien de plus extraordinaire que ce contraste des arts à leur apogée au milieu de la désolation générale. Obéissant, dans les siècles suivans, à l'impulsion qui lui était donnée, l'Italie, sous bien des rapports, devança les autres pays de l'Europe. On voit la peste y diminuer et s'y éteindre, tandis qu'elle est ailleurs à son maximum d'intensité. Je ne conclus pas, je constate.

La même observation peut s'appliquer à l'Allemagne, où la peste, qui y parut cinquante-six fois, ne s'éteignit qu'en 1713, tandis qu'elle cessait en 1665 en Angleterre, en France un an plus tôt, et plus tôt encore en Italie. L'épidémie a donc sévi pendant les guerres politi-

ques et religieuses qui ont agité l'Allemagne jusqu'en 1648, et elle a disparu devant la paix et la prospérité. La première moitié du xviie siècle compte sept épidémies, la seconde cinq seulement. C'est beaucoup encore; mais le bien-être des masses ne s'établit pas en un jour, les améliorations ne se font qu'à la longue, et les coutumes anciennes ne s'éteignent qu'avec les générations qui les ont pratiquées.

En Espagne, on compte soixante-cinq pestes. Pendant la domination romaine, les historiens qui célèbrent, comme on sait, la richesse et la salubrité de la presqu'île ibérique, ne font mention d'aucune épidémie. Ravagée au ve siècle par les Alains et les Vandales, l'Espagne fut conquise au viie par les Visigoths. La peste apparaît deux fois (443-589), puis elle s'enfuit devant la civilisation arabe. De 712 jusqu'à 1345 (six siècles), on ne compte que deux pestes, qui l'une et l'autre éclatèrent à Cordoue; encore ne sait-on pas si ces deux épidémies, fort bien décrites par les médecins arabes, qui n'en mentionnent pas d'autres, étaient réellement la peste. On sait combien l'Espagne était florissante alors; elle avait, assure-t-on, près de trente millions d'habitans. Plus tard, la découverte de l'Amérique dépeupla l'Espagne; on se précipita vers ces contrées, où l'on espérait récolter l'or à pleines mains; les bras manquèrent à l'agriculture, les terres restèrent en friche, les marais devinrent pestilentiels, et l'on compta en quatre siècles quarante-quatre épidémies. Dans le xviie siècle enfin eut lieu une réaction; la population rentra ou augmenta, et la peste disparut.

A part la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, on ne sait guère ce qui se passa dans le reste de l'Europe. Les pays du nord, et même la Russie, n'ont tenu aucun compte de leurs épidémies. C'en est assez d'ailleurs pour indiquer et, jusqu'à un certain point, prouver que le bien-être et la prospérité publique sont des moyens plus sûrs d'écarter le fléau que les mesures sanitaires. On n'en doutera plus si l'on interroge l'histoire au sujet de l'efficacité des lazarets.

Dans l'antiquité et jusqu'au xive siècle, on ne s'était pas douté, nous l'avons dit, de la contagion de la peste. Hippocrate, Galien, les médecins grecs ou arabes, n'en eurent pas soupçon; ce fut vers 1380 que naquit cette opinion, à laquelle le concile de Trente donna, deux siècles plus tard, une autorité définitive en déclarant la peste contagieuse. Quel était, au xive et au xve siècles, l'état de la médecine et des sciences d'observation? Quelle idée pouvait-on se faire alors du mal, du remède, des garanties, des moyens prophylactiques? On

voyait, dans la peste comme dans beaucoup d'autres accidens, l'action des planètes, des démons, ou de la divinité même; c'était un fléau destiné à châtier les infidèles, à les amener à la vraie religion. Le nombre de quarante jours, alors indiqué comme délai légal, comme durée probable de la période d'incubation, indique des préoccupations religieuses et bibliques. Qui donc alors songeait à recueillir des faits? Presque partout des ecclésiastiques furent mis à la tête des lazarets, et l'on peut juger de la capacité de ces pieux fonctionnaires par le récit qu'a fait lord Howard de sa visite aux établissemens sanitaires du pourtour de la Méditerranée : « C'étaient, écrivait-il, des cachots humides, immondes et infectés (*dungeons of dampness, filtz, and putrefaction*). » Enfin, à l'imitation du saint concile, les nécromanciens, médecins de l'époque, déclarèrent également contagieuses une multitude de maladies qui, grace à Dieu, ne nous font plus faire quarantaine : la goutte, par exemple, l'asthme et le scorbut.

La crainte de la contagion fit donc naître les lazarets. C'est dans le xv[e] siècle qu'on les établit en Italie, en France, en Espagne. A dater de ce moment, nous l'avons dit, la peste, au lieu de diminuer en Europe, y devint plus fréquente. A Venise, depuis 1403, époque à laquelle fut établi le lazaret, jusqu'à 1630, date de la dernière épidémie, on compte, comme l'avoue lui-même M. Frari, directeur actuel du lazaret de Venise, on compte seize pestes. Seize pestes en 227 ans! Or, dans les 365 années qui ont précédé, il y a eu onze pestes seulement. On objecte, je le sais, que Venise, faisant avec le Levant un commerce considérable, était, par cela seul, fort exposée; mais Gènes avait avec les contrées orientales des relations continuelles : d'où vient qu'elle a été visitée sept fois seulement par la peste? N'est-il pas raisonnable de chercher la cause de cette différence dans la situation si dissemblable des deux villes, et de présumer que Gênes, bâtie en amphithéâtre au penchant d'une colline, avec des rues bien ouvertes, droites la plupart et aérées, réunit des conditions de salubrité qui manquent à Venise, entourée de lagunes, et dont les maisons, bâties à fleur d'eau, sont entassées les unes sur les autres et séparées par des canaux croupissans et des couloirs souvent infects?

En France, depuis l'année 1476 où les lazarets ont été complètement établis jusqu'à nos jours (369 années), il y a eu vingt-deux épidémies. Dans les 369 années qui ont précédé, on en avait compté dix-sept seulement. Vraiment, ne serait-on pas tenté de regarder, avec lord Howard, les lazarets comme de dangereux foyers d'infection (1)?

(1) La plupart des lazarets sont encore fort mal tenus; les voyageurs y manquent

Voici bien assez de chiffres; que l'on me pardonne pourtant un dernier calcul qui résume tous les autres : dans les trois siècles qui ont précédé les mesures sanitaires, il y a eu cent cinq épidémies en Europe; il y en a eu cent quarante-trois dans les trois siècles qui les ont suivies. Est-ce à dire qu'il faille abolir les lazarets, supprimer toutes les mesures sanitaires? Non, sans doute; mais il faut que le bon sens ait raison de la routine, que l'expérience triomphe de l'aveuglement, et qu'une juste prévoyance remplace par des lois raisonnées, appuyées sur les faits, les mesures absurdes et ruineuses (1) qu'a inspirées une terreur irréfléchie. Il ne faut pas, par exemple, que le voyageur qui part de Constantinople puisse choisir entre quatorze jours de quarantaine à la frontière de France et quatorze *heures* seulement à la frontière d'Autriche; il ne faut pas enfin que, pour aller d'Alexandrie à Paris, la route la plus courte soit de passer par Londres. Les choses en sont toujours là cependant, et les cris des voyageurs, des commerçans, n'ont servi à rien. Jamais réclamations mieux fondées n'ont été plus inutiles. Bien que mon intention, je l'ai dit, ne soit pas d'entrer aujourd'hui dans les détails administratifs de la question, je ne puis m'empêcher de dénoncer un fait qui n'a peut-être son pareil dans aucun pays civilisé. On se souvient que le 20 mai dernier, à la suite d'une assez vive polémique dans les journaux et à la chambre, les quarantaines furent sur quelques points réformées. Les provenances de la Grèce, de Tripoli, de Tunis et du Maroc furent délivrées, à certaines conditions, de la quarantaine. Le pas était petit, mais c'était un pas. Qu'est-il arrivé? On ne le croira pas. L'administration sanitaire a refusé de mettre à exécution l'ordonnance ministérielle. On continue d'incarcérer à Marseille, en dépit du ministre, ceux que cette ordon-

de tout, et il s'y passe des choses incroyables. Qu'on se rappelle les faits produits à la tribune au mois de mai dernier. Condamnés, pour avoir passé quelques semaines en Orient, à soixante ou quatre-vingts jours de quarantaine et enfermés au lazaret de Marseille, un de nos députés et ses compagnons demandèrent un médecin. Amené sous un prétexte quelconque, un jeune docteur fut enfermé avec eux par surprise, malgré lui, et à sa grande terreur. Un des voyageurs avait, disait-on, la peste; les hommes de la science examinaient ses plaies à distance, *avec une lorgnette*, et les cautérisaient avec je ne sais quel instrument emmanché au bout d'un long bâton. Ils tuèrent, bien entendu, le pauvre homme. Voilà ce qui se passe de notre temps!

(1) Le déficit causé par nos mesures sanitaires dans la recette des paquebots de la correspondance française était, en 1843, de 2 millions; en 1844, il s'est élevé à 3 millions 500,000 francs, et ce chiffre sera, dit-on, plus que doublé cette année. L'expérience toute récente de M. Waghorn pour faire suivre à la malle de l'Inde un nouvel itinéraire ne présage-t-elle pas de nouvelles pertes encore?

nance affranchit! Et le gouvernement, retenu par je ne sais quelles considérations inexplicables, tolère un pareil état de choses et ne dit rien!

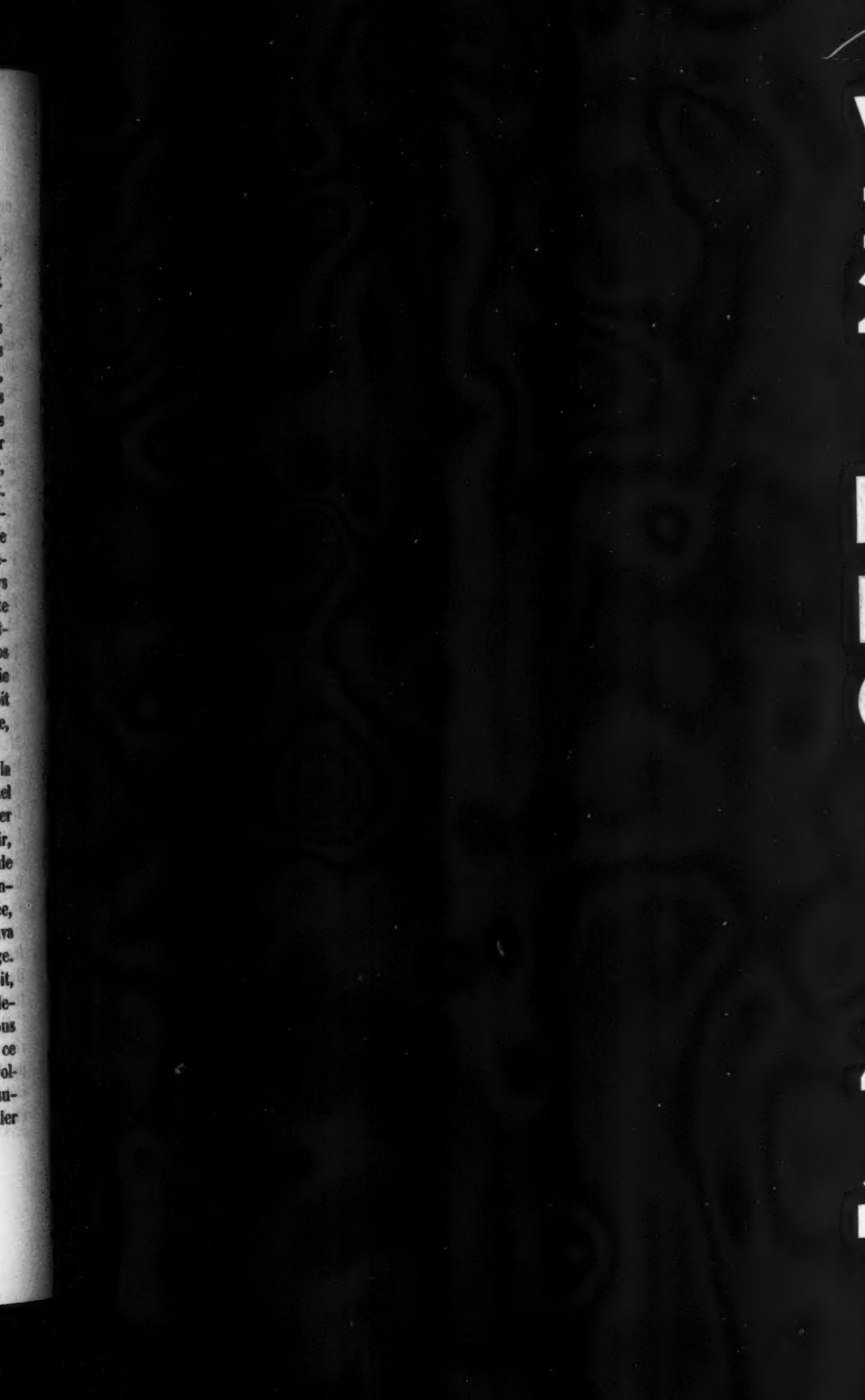
Des quarantaines de France aux quarantaines d'Autriche la transition est facile, et je reviens, sans plus de façon, au lazaret d'Orsova. A l'expiration des quatorze heures, c'est-à-dire le lendemain matin au lever du soleil, un médecin, vêtu de noir, entra dans notre petite cour, et nous donna à tous une cordiale poignée de main, nous exprimant ainsi qu'il nous considérait comme des gens parfaitement sains et tout-à-fait incapables d'infecter l'Autriche. — Êtes-vous bien sûr, monsieur, lui demandai-je, que ces petites murailles aient la vertu de purifier en une seule nuit des voyageurs qui, hier soir encore, pouvaient avoir la peste? L'homme de la science se mit à rire, haussa les épaules et nous quitta. On nous avait recommandé d'ouvrir nos malles et d'exposer nos vêtemens à l'air afin de dissiper le germe fatal qu'ils pouvaient renfermer. Nous n'eûmes garde d'obéir, et nous quittâmes le lazaret sans que personne en fît l'observation. Il ne nous fut pas si facile, à beaucoup près, de nous débarrasser des formalités de police et de douane qui nous retinrent quatre heures, bien qu'elles fussent provisoires, car la surveillance minutieuse de l'Autriche nous attendait aux portes de Vienne.

Notre intention était de suspendre pour quelque temps toute navigation, et d'aller nous reposer deux ou trois jours, en terre ferme, à Mehadia, petite ville renommée pour ses eaux minérales, située sur la frontière, à trois ou quatre lieues d'Orsova, et assez curieuse, nous disait-on, à observer en ce moment. Toutes formalités réglées, nous frétâmes une patache qui nous conduisit sans trop de lenteur à notre but, à travers un pays pittoresque assez semblable à certaines parties des Pyrénées. Mehadia même, bourgade neuve, élégamment bâtie dans une gorge et dominée par de hautes montagnes, rappelle, par sa situation, les Eaux-Bonnes. Seulement elle paraît plus riche, plus coquette et, je dirai volontiers, plus civilisée. Un joli petit pont de fer qu'on traverse en arrivant, des pelouses que la nature a pris soin de dessiner agréablement, des massifs de sapins bien posés, donnent tout d'abord à ses environs un air de parc anglais.

Il y avait grande affluence à Mehadia, et nous fûmes surpris en arrivant du spectacle étrange qu'offrait la population passagère de cette petite ville, où la société hongroise se réunit à la fin de l'été à la société valaque. On voyait çà et là de brillans équipages, fort bien attelés, et dans le goût desquels perçait cette anglomanie qui possède en ce

moment la haute société de Pest bien plus encore que celle de Paris. Des femmes élégantes s'étendaient nonchalamment dans ces calèches, devant lesquelles s'ouvrait une foule moitié orientale et moitié européenne. Auprès de ces belles dames valaques ou hongroises, dont les toilettes n'eussent pas été critiquées aux Champs-Élysées, passaient des paysannes vêtues d'une simple chemise brodée sur les coutures, et portant, suivant l'usage du pays, leurs nouveau-nés dans un petit panier. Des enfans déguenillés offraient aux promeneurs, dans de petits bâtons de sureau ou dans des fioles, des scorpions et des vipères, hôtes habituels des bois de Mehadia. Les visages étaient, pour la plupart, fort pâles, d'où je conclus, dès le premier instant, que l'on venait à ces eaux pour sa santé et non pour s'amuser, ce qu'on aurait grand tort de faire, comme je m'en aperçus bientôt. Je n'ai jamais tant vu de gens boiteux, scrofuleux, étiques et d'aspect misérable. La plupart des maux que les Valaques essaient de guérir à Mehadia ont une commune origine, m'assura-t-on; ils remontent à la découverte du nouveau monde, dont la Valachie, pays dépravé s'il en est, se plaint plus que tout autre. Du reste, la haute société de Bukarest, autant que j'en ai pu juger à Mehadia, vit tout-à-fait à la française, parle français, et suit nos modes comme nos usages. Elle n'a guère d'autre littérature que nos feuilletons. La vie des eaux ne saurait être fort agréable dans une ville où l'on ne voit guère que des malades. Je la trouvai, pour ma part, fort ennuyeuse, et des désagrémens de tout genre hâtèrent mon départ.

Après de longues recherches, nous étions parvenus à louer dans la principale auberge, à un taux énorme, un petit galetas dans lequel nous nous étions établis de notre mieux. Je demande pardon d'entrer dans quelques menus détails qui sont instructifs. Le premier soir, suivant une coutume adoptée en France, nous mîmes sur le seuil de nos portes toutes nos chaussures qui réclamaient, depuis Constantinople, les soins d'un domestique. Notre intention fut mal interprétée, et l'on vola nos bottes au lieu de les cirer. La blanchisseuse trouva bon également de s'approprier la plus grande partie de notre linge. Fort embarrassés, nous allâmes porter plainte à la police de l'endroit, qui se moqua de nous et répondit seulement que nous avions demandé un permis de séjour valable pour trois jours, et qu'elle nous invitait en conséquence à reprendre notre route à l'expiration de ce terme. C'était bien notre intention, mais cette façon d'agir me révoltait; j'étais furieux, je jurai de me plaindre à Vienne à l'autorité supérieure, ce dont je ne fis rien, et nous quittâmes Mehadia pour aller





rejoindre, à quelques lieues au-delà d'Orsova, près d'un hameau du nom de Drencova, le bateau à vapeur de Semlin.

Durant ce petit voyage, la colère étouffa malheureusement en moi toute curiosité archéologique, et je le regrette, car plusieurs points de la route méritaient la plus sérieuse attention : d'abord la voie ouverte par Trajan au milieu des rochers qui bordent la rive droite du Danube, rochers énormes, sur lesquels on lit encore, m'a-t-on dit, cette inscription qui semble un défi jeté par le passé aux siècles futurs : *Hic transibat Trajanus;* puis les restes d'un pont de la même époque, détruit par le temps, et que le génie actuel n'a pas su reconstruire; enfin, tout en face, sur la rive gauche, une caverne magnifique, que je visitai, et qui servit, dit-on, de refuge introuvable à trois cents Turcs, long-temps poursuivis en vain par l'armée hongroise. A Drencova, les bords du Danube sont encore fort pittoresques, les montagnes agrestes et sombres qui s'élèvent sur chaque rive sont du plus grand caractère. Plus loin, le pays s'aplatit, et le regard erre de nouveau sur des plaines jaunâtres et tristes, que m'ont rappelées depuis les bords trop vantés du Guadalquivir. Nous arrivâmes en deux jours à Semlin.

Ce qui donne, aux yeux du voyageur, de l'intérêt à Semlin, c'est, il faut le dire, le voisinage de Belgrade, qui n'en est séparé, comme on sait, que par un bras du Danube. Semlin a huit ou dix mille habitans tout au plus, et rentre dans la catégorie des villes absolument européennes. Tout caractère oriental a disparu : les maisons ont des contrevents verts, et le plus intéressant établissement de la ville est une auberge passable dans laquelle le comfort anglais a été introduit par les courriers de la reine Victoria, qui attendent à Semlin la correspondance d'Orient. Presque en face de Semlin, Belgrade s'élève dans une jolie position; la ville s'étend en amphithéâtre au pied de la forteresse; elle est grande, fort peuplée, et, bien que le caractère européen apparaisse de tous côtés et de plus en plus, quelques minarets qui se dressent çà et là et les costumes variés des passans annoncent la Turquie ou la rappellent. C'est à Belgrade que l'Orient expire. La ville est animée, commerçante, et l'industrie y prend chaque jour un développement remarquable (1). Je n'y passai que peu d'heures,

(1) J'ai vu dernièrement une excellente et magnifique carte in-f° de Serbie, dressée, gravée et publiée cette année à Belgrade par Jean Bugarski, ingénieur. Le titre du coin de la carte est en français. Cette carte, merveilleusement gravée, contraste singulièrement avec celles du baron de Moltke, publiées tout récemment à Berlin, et qu'une exécution défectueuse rend presque illisibles.

et une partie de ce temps fut employée à causer avec Kiamil-Pacha, que nous étions allés visiter, et qui nous retint assez long-temps. Kiamil, qui a joué dans les dernières affaires de Serbie un grand rôle, paraît avoir trente-cinq ans; il est gros, frais, d'excellente figure. Il nous reçut avec beaucoup de grace dans un grand salon vert, meublé à l'européenne, orné, en dépit du prophète, d'une quantité de lithographies représentant les uniformes de toutes les armées d'Europe, et aussi des batailles parmi lesquelles je reconnus, avec surprise et plaisir, plusieurs épisodes de notre guerre d'Afrique. Kiamil a voyagé en Allemagne, résidé à Berlin, et ses fréquens rapports avec les consuls européens ont beaucoup affaibli en lui les préjugés mahométans. « Je suis charmé de vous voir, » nous dit-il en nous accueillant. Là s'arrêta son discours, attendu qu'il n'en sait pas davantage, et que ces six mots français composent tout son répertoire; au moment où nous prîmes congé de lui, il les répéta avec complaisance. Un drogman nous facilita une plus longue conversation.

A Semlin, on change pour la troisième fois de bateau; encore faut-il, avant d'atteindre Vienne, en prendre à Pest un quatrième. A la vérité, la navigation étant devenue plus sûre et plus facile, on rachète ces lenteurs en voyageant une grande partie de la nuit. A partir de Belgrade, la vie du bord n'est plus la même: le pont, au lieu d'être désert, est encombré, et les passagers se pressent par centaines dans les salons beaucoup trop resserrés du paquebot. Parmi ces voyageurs se trouvent souvent de ces jolies Hongroises qui sont, je crois, les plus belles femmes d'Europe, soit dit sans faire tort aux autres. Les Andalouses n'ont pas la taille mieux cambrée, les Françaises ne sont pas plus gracieuses, et sur ces beaux visages où un reflet de l'Orient vient relever la fraîcheur allemande, dans ces longs yeux, dans ces dents éclatantes, respirent une santé, une jeunesse et un contentement qu'on trouve rarement ailleurs. Plus on se rapproche de Pest, et plus l'affluence augmente. A Peterwaradin, à Vukovar, à Moatch, une quantité de passagers attendent le bateau à vapeur; une foule nombreuse couvre le quai dont l'arrivée quotidienne des paquebots a fait un but habituel de promenade. Des bohémiens y exécutent souvent en plein air leurs curieuses danses, et l'on voit s'y promener beaucoup de jeunes femmes qui ont à la fois une toilette élégante et une fort engageante allure. Ces scènes pleines d'animation, qui se reproduisent plusieurs fois dans la journée, contrastent heureusement avec la monotonie de la première semaine, et font prendre en patience les lenteurs d'une navigation qui, depuis Constantinople jusqu'à Pest, ne dure pas moins

de quatorze à quinze jours. La nuit, les éclats de rire continuent, car, on le conçoit, deux cents passagers et passagères ne sauraient être renfermés et pressés dans un petit salon de navire, sans qu'il en résulte des incidens fort divertissans pour les célibataires. Laisser soupçonner la familiarité des mœurs hongroises et allemandes n'est pas, je suppose, une indiscrétion, mais ce pourrait être une vengeance méritée. Nulle part au monde on ne médit plus des usages français et des mœurs parisiennes que sur les bords du Danube. Tout en aimant, ou mieux, tout en admirant la France, les Allemands, les Hongrois et même les Valaques sont convaincus que l'on respire dans notre patrie un air pestilentiel, et que les femmes perdent bien vite au milieu de nous tout principe de morale. C'est chez eux une idée fixe, enracinée, et il est inutile de chercher à défendre contre eux son pays d'une accusation que nous devons sans doute à un siècle plus galant que le nôtre.

Enfin nous arrivâmes à Pest. Là nous allions retrouver l'Europe, les plaisirs du monde et toutes les commodités de la vie civilisée. Plus d'une fois, pendant les heures de fatigue, j'avais pensé avec regret à toutes ces choses, et maudit les inconvéniens sans nombre de la vie errante. Étrange contradiction, dès que j'aperçus les quais de Pest, ses beaux hôtels, ses voitures, cette ville enfin où l'existence est organisée comme en France, comme partout, mon cœur se serra; je vis apparaître devant moi une longue série de jours monotones, tracés d'avance, et je me pris tout à coup à regretter la vie incertaine du voyageur; dans les accidens qui l'accompagnent, je vis alors une excitation nouvelle et comme un charme de plus. En retrouvant l'Europe, il me sembla que je quittais pour la première fois ces pays du soleil que je venais de parcourir, et que je me séparais pour toujours des amis que j'y avais laissés. Mille choses derrière moi m'appelaient et me disaient adieu, et cette année de courses lointaines m'apparaissait comme la plus belle de ma vie. En un mot, je sentis que le rêve était fini, et qu'il fallait se hâter d'en fixer le souvenir, si je croyais à cette triste consolation que le poète donne à l'homme qui voit fuir sa jeunesse, à cette dernière jouissance qu'il promet au voyageur rentré dans ses foyers :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

ALEXIS DE VALON.

LES

COUVENS DE PARIS.

PREMIER RÉCIT.

LE CADET DE COLOBRIÈRES.

II.[1]

Le lendemain de l'arrivée de Mlle Maragnon au château de Colobrières, lorsque le premier rayon du soleil levant pénétra entre les volets disjoints, et inonda de sa rose clarté la chambre où dormaient les deux cousines, Éléonore s'éveilla comme en sursaut, et, se relevant à demi, elle considéra un instant l'ameublement fané, les délicates sculptures et le plafond lézardé aux quatre coins duquel les chérubins couvraient de leurs ailes enlacées le chardon de sinople des Colobrières; puis, se retournant avec un geste enfantin, elle passa la main devant les yeux encore fermés d'Anastasie comme pour en chasser le sommeil, et dit en la baisant au front : — Bonjour.

— Bonjour, cousine, répondit celle-ci en l'embrassant. Eh! vite, levons-nous; la journée va nous sembler si courte!

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 novembre.

Elles se hâtèrent de s'habiller, puis elles se mirent à genoux et prièrent ensemble. Les deux cousines avaient passé une partie de la nuit dans un long entretien, et Anastasie savait enfin l'espèce de secret de famille qu'on lui avait si long-temps caché. La fière demoiselle s'étonnait au fond de son ame qu'une fille du sang de Colobrières eût ainsi dérogé; mais les préjugés de son éducation n'allaient pas jusqu'à étouffer la sympathie, l'amitié que lui inspirait déjà la fille de Pierre Maragnon, et c'était avec une sorte de transport qu'elle s'abandonnait à cette nouvelle et charmante intimité.

Éléonore ouvrit la fenêtre et s'avança sur l'étroit balcon; son regard embrassa alors un mélancolique tableau : à ses pieds, elle apercevait la cour d'honneur encore à moitié pavée de larges dalles entre lesquelles rampaient la ronce stérile et l'inutile chiendent; au fond de cette enceinte s'étendait un grand corps de logis dont les fenêtres béantes n'avaient plus ni vitres, ni volets. La grosse tour carrée qu'on appelait le donjon dominait de sa masse solide ces murs ruinés; les deux ailes qui formaient les côtés de la cour étaient dans le même état de délabrement; toutes les ouvertures étaient à jour, et les hirondelles nichaient maintenant au plafond de la salle où avait commencé jadis la romanesque aventure qui se dénoua dans l'église de Saint-Peyre.

— Voilà donc la demeure et le domaine des Colobrières! murmura Éléonore avec un soupir; quelle décadence!

Elle s'accouda au balcon, pensive et les larmes aux yeux; l'aspect de ces lieux dévastés la frappait douloureusement : en ce moment, la riche héritière de Pierre Maragnon regretta de ne point porter ce nom de Colobrières auquel était attaché le droit de relever ces ruines.

— Nous sommes pauvres, ma cousine, dit Anastasie avec un tranquille orgueil; mais, voyez-vous, noblesse passe richesse, et notre père vit ici content et respecté comme un roi. Qu'importe, après tout, que le temps démolisse ces grandes salles que nous n'habitons pas? La partie du château que nous occupons est solide encore; si elle menaçait ruine, nous irions nous établir dans le donjon. Elle ne s'écroulera pas, la tour du donjon; elle restera debout jusqu'à la fin des siècles, quoiqu'elle soit aussi ancienne que le nom de Colobrières.

— La tour de Belveser était encore plus ancienne, à ce qu'on assure, dit Eléonore en regardant les ruines qui se dessinaient à l'horizon.

— Oui, mon père le dit; mais ce n'est pas le temps qui l'a renversée, répliqua vivement Anastasie : elle fut prise d'assaut, saccagée et démantelée par les Espagnols au temps de Charles-Quint. Un des leurs,

Garcilaso, un grand poète et un brave capitaine, fut blessé mortellement à l'assaut, et l'empereur son maître, qui l'aimait, ne fit pas quartier aux assiégés : un Colobrières qui les commandait fut tué sur la brèche. Gaston m'a lu cette histoire à la veillée. Allez! ma cousine, c'est un beau titre que celui de dame de Belveser! C'est un noble édifice que cette vieille tour; seulement, je ne puis concevoir comment vous avez trouvé un endroit pour vous y loger.

— Loger là-haut? fit Éléonore avec un sourire; personne ne s'en est avisé, je crois, depuis le passage des soldats de l'empereur Charles-Quint. Ma mère a préféré bâtir un autre château.

— Un château! répéta Anastasie en parcourant des yeux toute la plaine.

— Venez, reprit Éléonore; montons au sommet du donjon, et de là je vous montrerai l'endroit où demeure à présent ma mère. Peut-être en ce moment, assise sur la terrasse, elle tourne les yeux de ce côté.

— Jamais je ne suis montée seule à la tour, répondit Anastasie, dont la curiosité était fort excitée; mais nous allons appeler Gaston.

Elles descendirent en se tenant par la main. Il n'y avait personne dans la salle : le baron était entre les mains du frater qui chaque dimanche venait lui faire la barbe; Mme de Colobrières querellait la Rousse dans sa cuisine, et Gaston était devenu invisible.

— Ah! le méchant sauvage! dit Anastasie après l'avoir vainement appelé; ma cousine, je crois qu'il a peur de votre joli visage.

— Il faudra pourtant bien qu'il s'y habitue, répondit gaiement Éléonore.

— Nous pouvons monter seules dans la tour, reprit Anastasie; il n'y a là-dedans ni loup-garou, ni méchante fée, ni personne. Allons! allons!

Plus loin que la cour d'honneur, et en arrière du corps de logis principal, le terrain était coupé par un fossé dont de grandes ronces masquaient la profondeur. Au-delà de cette espèce d'abîme s'ouvrait la porte du donjon. L'on y arrivait autrefois par un pont-levis; mais ce moyen de communication n'existait plus depuis long-temps, et l'on y avait suppléé en comblant le fossé, de manière à former une étroite chaussée soutenue par des pentes en talus. La peureuse Éléonore traversa craintivement ce sentier sur les pas de sa cousine; elle entendait les lézards verts frétiller sous les ronces, et la raine coasser tristement au pied de la vieille tour. Ces bruits, auxquels son oreille n'était pas habituée, lui causaient une impression indéfinissable, et le

château de son oncle commençait à lui paraître un séjour des plus mélancoliques. Anastasie poussa résolument la porte du donjon, laquelle demeurait entr'ouverte depuis que la clé ne tournait plus dans la serrure rouillée; puis elle monta la première le raide escalier qui allongeait sa spirale jusqu'aux étages supérieurs de la tour. L'aspect de ces lieux n'avait rien d'effrayant; le soleil donnait en plein sur les marches usées, et les passereaux sautillaient gaiement au bord des fenêtres. Après avoir gravi une centaine de marches, les deux jeunes filles arrivèrent sur un étroit palier.

— A présent, il faudrait monter là-haut, dit Anastasie en désignant un autre escalier plus raide encore et plus étroit, lequel s'appuyait d'un côté sur la muraille et était bordé de l'autre côté par une légère rampe en bois. Cette échelle de pierre montait droit au faîte du donjon, et aboutissait à une petite plate-forme pratiquée entre les créneaux, dont l'échancrure formait une espèce de balcon à hauteur d'appui.

— Allons! s'écria Éléonore en devançant cette fois sa cousine.

Elles franchirent légèrement l'escalier, et s'arrêtèrent ravies à l'aspect du paysage qui se déroulait à leurs pieds. Le soleil avait déchiré le voile de brume qui flottait sur la vallée, et ses rayons vainqueurs semblaient pénétrer toute la création. L'automne avait jeté çà et là ses teintes mornes; mais la végétation nouvelle se montrait déjà sous les pampres jaunis que le vent emportait, et l'on voyait poindre dans les champs la tendre verdure des blés. Éléonore posa la main sur le bras de sa cousine, et dit en lui montrant le ruisseau bordé de peupliers qui traversait la plaine : — Voyez-vous, Anastasie, voyez-vous au-delà de ces arbres un pont jeté sur le ruisseau?

— Oui, répondit-elle, et au-delà je distingue comme un immense parterre, puis la façade d'un grand édifice. Ma cousine, il n'y a pas long-temps qu'on a bâti cette magnifique habitation?

— Elle est à peine achevée, répondit Éléonore; lorsque ma mère acheta la tour de Belveser, il y a trois mois environ, elle voulut agrandir son domaine et fit aussi l'acquisition d'une terre dans la vallée. Au lieu de réparer la tour, elle a fait bâtir une belle habitation au fond de la colline, et c'est le nouveau château de Belveser que vous voyez là-bas.

— Un beau château tout neuf, dit Anastasie en admiration.

— A présent, nous demeurerons à Belveser la moitié de l'année, continua Éléonore; ce séjour plaît à ma mère; il lui semble presque qu'elle habite Colobrières. Quand nous nous promenons le soir sur la

terrasse, nos yeux se tournent toujours de ce côté; mais nous ne pouvons apercevoir que les créneaux de cette tour élevée.

— Elle domine tout le pays d'alentour, dit Anastasie; c'est ici qu'on arborait autrefois l'étendard seigneurial.

En parlant ainsi, elle se tourna vers la hampe qui s'élevait alors haute comme un mât sur le parapet intérieur de la plate-forme; mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle s'écria : — Sainte Vierge! la hampe est toute noircie, comme si elle eût été dans les flammes, et l'écusson de fer qui était cloué au pied a disparu!

Elle s'approcha encore, et regarda par-dessus le parapet.

— Ah! grand Dieu! dit-elle en reculant aussitôt, les plafonds se sont écroulés, et la tour est comme une grande ruche vide. C'est pendant le dernier orage que ce désastre est arrivé... Le feu du ciel est tombé ici, c'est certain...

Elle frappa de la main le bois noirci; à ce léger choc, la hampe vacilla et tomba au-delà du parapet; il n'en resta plus qu'un tronçon enchâssé dans la pierre.

— Le tonnerre l'avait frappée, dit Anastasie avec stupeur; ceci présage quelque évènement funeste... Il arrivera malheur aux Colobrières!

— Oh! ma cousine, descendons, s'écria Éléonore; l'endroit où nous sommes pourrait s'écrouler aussi.

— Non, ces murs sont solides, dit Anastasie en frappant du pied les dalles de la plate-forme; les charpentes seules se sont affaissées; ne craignez rien, cousine... j'irai devant... suivez-moi...

A ces mots, elle redescendit vivement et se retourna en arrivant sur le palier comme pour appeler Éléonore du geste. Celle-ci, avant de descendre le premier degré, posa la main sur la balustrade pour s'assurer de sa solidité; mais le fluide électrique, après avoir frappé la hampe, avait suivi l'escalier et réduit en poudre les crampons de fer qui reliaient la légère boiserie aux marches de pierre; cette frêle barrière se détacha aussitôt, et tomba avec un sourd fracas dans les vides profondeurs de la tour. Éléonore se rejeta en arrière avec un cri perçant; elle était saisie de vertige à la vue de ces marches étroites suspendues sur un abîme; ses genoux fléchissaient; il lui semblait qu'une force invincible la poussait vers le gouffre, et elle se retenait instinctivement au parapet en détournant la tête.

— Oh! ma mère! s'écria-t-elle avec une expression indicible de désespoir et de terreur; oh! ma mère! oh! mon cher Dominique! venez à mon secours!

— Je vais vous chercher, cousine, n'ayez pas peur… lui cria Anastasie.

En effet, la courageuse fille franchit quelques marches, mais le cœur lui manqua lorsqu'elle vit l'abîme sous ses pieds, et, s'appuyant contre le mur, elle jeta aussi des cris de détresse.

Gaston l'avait entendue cette fois. Une minute après, il arriva haletant sur le palier. Saisissant sa sœur d'une main, il la fit asseoir par terre; puis d'un rapide élan il gravit le périlleux escalier. Éléonore était affaissée contre le parapet; il la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine en lui disant : — Vous avez le vertige… fermez les yeux… Puis il descendit résolument et la déposa sur le palier à côté d'Anastasie. La jeune fille demeura un moment comme étourdie; elle était pâle, et ne répondait pas à sa cousine, qui l'appelait et l'embrassait en versant des larmes. Gaston la considérait tout ému et gardait le silence. Sortant enfin de sa stupeur, Mlle Maragnon se jeta dans les bras d'Anastasie; puis elle se tourna vivement vers le cadet de Colobrières et l'embrassa avec effusion en s'écriant : — Mon bon cousin, oh! comme ma mère va vous aimer, quand elle saura ce que vous avez fait là!

Ce mouvement naïf et spontané de reconnaissance produisit sur Gaston à peu près le même effet que la vue des noires profondeurs de la tour sur Éléonore; il changea de visage, détourna la vue, et répondit d'une voix étranglée : — Ma cousine, c'est tout simple, tout naturel, ce que je viens de faire.

— Vous avez risqué votre vie pour me venir chercher là-haut! dit Éléonore avec feu.

Gaston se souvint en ce moment du trajet périlleux qu'il avait fait la veille pour aller à la conquête d'une douzaine d'œufs, et il murmura avec un soupir et un faible sourire : — Parfois j'ai risqué ma vie pour un moindre intérêt.

Il s'avança de nouveau vers l'escalier, et, voulant déguiser du moins le trouble qu'il ne pouvait encore surmonter, il affecta de considérer avec attention les dégâts que le dernier orage avait causés dans le donjon.

— Quel désastre! dit-il en regardant en bas; tous les planchers sont effondrés, et les charpentes se sont affaissées sur la voûte du rez-de-chaussée; c'est fini; la salle des chevaliers, celle des archives, celle du trésor, n'existent plus!

— Heureusement elles étaient vides, observa naïvement Anastasie.

— Il est inutile d'apprendre à mon père cet évènement, continua Gaston; jamais il ne vient ici. Il ne saura pas que le donjon n'a plus

que l'escalier et les quatre murs. On lui fera voir seulement que la hampe est rompue.

— Oui, oui, cela vaut mieux ainsi, dit vivement Anastasie; que du moins il n'apprenne pas ce malheur aujourd'hui.

— Afin que dans sa mémoire il ne date pas du même jour que mon arrivée au château de Colobrières, dit Éléonore en soupirant et en serrant la main de sa cousine; hélas! que ma présence ici ne lui soit pas comme un mauvais présage!...

Elle se releva à ces mots pour descendre, mais ses genoux étaient encore tremblans; au lieu de s'appuyer au bras d'Anastasie, elle prit celui de Gaston en lui disant d'une voix affectueuse et plaintive : — Mon bon cousin, il me semble que les pierres vacillent sous mes pieds; mais avec vous je n'ai pas peur.

Gaston ne répondit pas; lui aussi était tremblant, et l'on eût dit que son bras fléchissait sous le poids de la petite main qui s'appuyait sur lui. Après avoir lentement descendu l'escalier, Éléonore s'arrêta au pied de la tour, sur l'étroite chaussée, et regarda autour d'elle en écoutant les bruits qui seuls troublaient le silence de ces lieux abandonnés. La raine continuait son cri mélancolique; on entendait sous la noire verdure des ronces de rapides frôlemens, et l'atmosphère était imprégnée d'une légère odeur de musc qui annonçait la présence des reptiles cachés dans l'humide profondeur du fossé.

— Ma cousine, dit Anastasie en prenant l'autre bras de la jeune fille sous le sien, comme pour achever de la rassurer, avouez que, si vous étiez seule ici, vous auriez grand'peur de toutes ces bestioles qui remuent là-bas?

— Le château de Colobrières doit vous paraître un lugubre séjour? ajouta timidement Gaston; vous emporterez peut-être, en le quittant, une impression pénible?

— Non, je sens bien que non, répondit vivement Éléonore. L'aspect de ces lieux est triste, il est vrai, l'on y ressent une secrète frayeur, une mélancolie inexprimable; mais mon ame se complaît dans ces impressions.

— Vous ne vous souviendrez pas volontiers de notre promenade au donjon, dit Anastasie; vous frémirez chaque fois que vous vous rappellerez l'escalier de la plate-forme.

— Je n'y songerai pas sans frissonner, répondit Éléonore; mais c'est singulier, il me semble que je me complairai aussi dans ce souvenir. C'est la première fois de ma vie que j'ai frémi et tremblé, que j'ai eu véritablement peur, et je ne croyais pas que la joie d'avoir

échappé à un grand danger pût laisser dans notre ame une si douce émotion.

En parlant ainsi, elle leva involontairement sur Gaston son beau regard limpide et doux; puis, abandonnant le bras du jeune homme, elle s'en alla appuyée sur Anastasie.

— Ma cousine, lui dit celle-ci avec inquiétude, vous êtes encore toute pâle; vous souffrez?

— Un peu, répondit Éléonore en portant la main à son front; ma pauvre tête s'en va : le grand jour m'éblouit.

Elle fit encore quelques pas en chancelant, et, en entrant dans la salle, elle s'évanouit.

— Dieu du ciel! ma nièce, qu'est-il donc arrivé? dit la baronne en la prenant dans ses bras, tandis qu'Anastasie, tout éperdue, avançait le fauteuil de son père et criait à la Rousse d'apporter du vinaigre. — Mais qu'est-il donc arrivé? répéta Mme de Colobrières en mouillant avec de l'eau froide les tempes de la jeune fille et en lui faisant respirer la burette de verre fêlé que venait d'apporter la Rousse.

— Nous étions à nous promener près du fossé, répondit Anastasie, et ma cousine a eu peur des serpens.

— Pauvre petite! elle n'a pas été élevée à la campagne; elle n'est pas accoutumée, comme nous, à ces vilaines bêtes, dit la baronne. Quelle idée de l'avoir conduite dans cet endroit, où fourmillent, je crois, tous les insectes de la création! Il fallait la promener sur la plate-forme, où elle n'aurait vu que de jolis petits lézards gris et des sauterelles?

Cependant Éléonore soupira, rouvrit les yeux, et murmura en serrant la main de la baronne :

— Chère tante! je me sens déjà mieux; pardon de l'inquiétude que je vous donne. J'ai eu comme une défaillance; mais c'est déjà passé; me voilà remise.

Elle voulut se lever; la baronne la contraignit doucement à se rasseoir.

— Oui, mon enfant, ceci n'est rien, grace au ciel, lui dit-elle; à présent il faut rester là, bien tranquille. Voilà le second coup de la messe qui sonne; mais vous ne pouvez venir avec nous. Anastasie restera pour vous soigner et vous faire compagnie; en pareil cas, la messe n'est pas d'obligation, et vous en êtes dispensées toutes deux.

Le baron avait déjà pris les devans. Mme de Colobrières chercha Gaston; mais il s'en était allé aussi sans qu'on y prît garde.

— Est-ce qu'il serait déjà descendu au village? je ne l'ai pas aperçu ce matin, dit la baronne un peu étonnée. Excusez-le, ma nièce; il est timide et craint d'être importun.

La bonne dame prit ses *Heures*, son parasol de taffetas vert, et ap-

pela les domestiques. Le vieux Tonin se tenait respectueusement à portée de la suivre au premier commandement; la Rousse avait couru dehors, et, arrêtée devant le château, elle cherchait Gaston d'un regard inquiet. Elle l'aperçut enfin.

— M. le chevalier est déjà là-bas, dans le chemin, dit-elle en revenant sur ses pas; il marche d'un train à arriver le premier.

— Allons; moi non plus, je ne veux pas être des dernières à l'église, dit la baronne.

Elle embrassa encore une fois sa nièce, et s'en alla, suivie de Tonin et de la Rousse, endimanchés tous deux et marchant la tête haute, comme des domestiques de bonne maison en grande livrée.

Les deux jeunes filles, restées seules dans la salle, se regardèrent en souriant, et Anastasie dit avec gaieté :

— Nous voilà souveraines maîtresses ici; nous commandons, pour le moment, dans toute l'étendue du domaine de Colobrières. Voyons, qu'allons-nous faire? D'abord, cousine, vous allez demeurer en repos au fond de ce grand fauteuil, tandis que je donnerai du grain à mes oisillons et que j'arroserai mes fleurs; ensuite nous prendrons notre café, un bon petit café de poix chiches grillés, que la Rousse fait à merveille, et que nous sucrons avec le miel de nos ruches. Il est excellent; vous verrez.

— Il sera parfait, répondit Éléonore du même air de contentement et de douce gaieté.

Pourtant les larmes lui vinrent aux yeux; elle entrevoyait vaguement cette étroite pauvreté qui obligeait le châtelain de Colobrières à remplacer le moka par un légume indigène et le sucre des colonies par le produit de ses abeilles.

Anastasie ouvrit la cage d'osier où sautillaient ses verdiers et ses chardonnerets; puis elle les fit sortir l'un après l'autre, en les appelant par leur nom. Les petits oiseaux s'éparpillèrent joyeusement sur l'embrasure de la fenêtre, et becquetèrent le grain que la jeune fille leur avait jeté. Un moment après, elle les rappela, et ils rentrèrent docilement dans leur prison.

— Ils sont bien gentils, dit Éléonore; mais ne croyez-vous pas qu'ils seraient plus heureux dans les champs? A votre place, je leur donnerais la volée. Ah! cousine, comme ils s'en iraient joyeusement!

— Point du tout. J'ai essayé, répondit Anastasie; je les ai renvoyés, je les ai chassés; ils sont restés toute la journée dehors, et le soir ils sont revenus voleter autour de leur cage, et ils ont voulu y rentrer. Cela m'a fait faire de grandes réflexions et consolée d'un grand chagrin.

— Vous avez eu déjà un grand chagrin, ma chère Anastasie? dit Mlle Maragnon avec un intérêt mêlé d'étonnement.

La jeune fille poussa un siége près du fauteuil d'Éléonore, et, lui prenant affectueusement la main, elle répondit d'un ton sérieux et naïf : — Vous avez été élevée dans le monde, ma cousine, et moi j'ai toujours vécu comme une pauvre solitaire; pourtant, il s'est passé autour de moi des choses qui m'ont fait réfléchir et pleurer. La vie uniforme et tranquille qu'on mène ici a été traversée par plusieurs de ces évènemens qui laissent de longs regrets dans les familles, et, toute petite, j'ai compris combien il est douloureux de quitter pour toujours des personnes qui nous sont chères. — Elle s'interrompit comme oppressée par des souvenirs qui revenaient d'autant plus vivement, qu'elle n'était pas habituée à les rappeler; puis elle reprit d'une voix émue : — Nous étions six sœurs, ma cousine; je n'ai pas connu l'aînée, elle était déjà aux Dames de la Miséricorde quand je suis venue au monde, mais je me rappelle bien les autres. Comme j'étais la plus jeune, elles avaient pour moi mille tendresses, elles me gâtaient à l'envi, et moi je les aimais de toute mon ame. Hélas! je les ai vues partir l'une après l'autre pour le couvent; et mes grands frères, comme je les appelais, s'en sont allés aussi. A chaque séparation, c'était une nouvelle douleur. Cela n'éclatait pas, l'on avait l'air de vivre ici comme de coutume : la fermeté de mon père ne se démentait pas un moment; mais ma mère demeurait triste long-temps, et je pleurais tous les jours en voyant à table encore une place vide. Il y a cinq ans déjà que ma dernière sœur est entrée en religion : la douleur que j'éprouvai en la voyant partir s'est apaisée; mais, lorsque j'ai cessé d'être une enfant et que j'ai commencé à réfléchir, j'ai senti dans mon cœur beaucoup d'inquiétude et d'effroi. Je n'ai aucune vocation pour la vie religieuse; je sens qu'un couvent c'est comme une prison, et il me semblait que mes sœurs devaient être bien malheureuses. Parfois je me disais que, si la volonté de mon père était de m'enfermer avec elles, je ne m'habituerais pas à la clôture, que je regretterais toujours ma liberté. Pourtant, quand j'ai vu mes oiseaux s'accoutumer si bien à leur cage qu'ils n'en veulent plus sortir, j'ai pensé que mes sœurs aussi avaient fini par se plaire au couvent, qui est une prison tranquille et douce. Alors je me suis un peu consolée, et cette éternelle séparation m'a semblé moins pénible.

Tandis qu'Anastasie parlait ainsi, Mlle Maragnon l'avait attirée entre ses bras.

— Ma bonne cousine! s'écria-t-elle en la retenant dans cette étreinte,

tous ces chagrins sont finis; vos sœurs sans doute vivent heureuses, et vous, jamais vous n'entrerez au couvent, n'est-ce pas?

— Je crois que la volonté de mon père est de me garder près de lui, répondit la jeune fille; oui, j'espère rester ici toujours....

— Et nous nous verrons souvent, et nous nous aimerons comme deux sœurs, n'est-ce pas? reprit Éléonore.

— Oh! oui, je le veux bien, s'écria Anastasie. Il me semble que je vous aime déjà presque autant que ma dernière sœur, ma pauvre Sidonie, qui s'appelle maintenant sœur Anne de la Trinité.

Elles demeurèrent un moment silencieuses et attendries; puis, avec la mobilité d'impression naturelle à leur âge, elles se reprirent à parler de l'incident qui avait causé une si mortelle frayeur à Éléonore.

— Ma cousine, dit tout à coup Anastasie, quand vous étiez contre le parapet, criant au secours, vous appeliez votre mère, et puis encore une autre personne.

— Mon cousin Dominique, répondit Mlle Maragnon; oh! oui, je m'en souviens; j'ai pensé à lui, je l'ai appelé.

— Ah! vous avez un cousin que vous aimez aussi beaucoup? dit Anastasie avec un naïf regret.

— Oui, ma belle Anastasie, et je vous le présenterai, et vous l'aimerez aussi un peu, j'espère.... C'est le fils de mon oncle, Jacques Maragnon, un bien honnête homme, et le plus riche négociant de Marseille.

— Je voudrais de tout mon cœur connaître toute votre famille, dit Anastasie avec quelque embarras; mais mon père a ses idées. Qui sait, chère cousine, s'il permettra que j'aille vous rendre votre visite?

— Oui, c'est douteux en effet, murmura Éléonore contristée par cette observation; il n'a pas pardonné à ma mère, et pourtant, moi, j'ai trouvé grace devant lui. Quoique je porte le nom de Maragnon, il m'a appelée sa nièce.

— Oui, sa nièce, Mlle de Belveser, répliqua Anastasie en hochant la tête. Enfin! nous verrons quelle sera sa volonté. Et, dites-moi, cousine, M. Dominique est un jeune homme de l'âge de Gaston?

— Oui, à peu près, répondit Éléonore; et si vous saviez combien il est bon, combien il a d'esprit, et comme il est beau!

— Beau comme Gaston? demanda ingénument Anastasie.

— Oh! non, cousine, répondit sans hésiter Mlle Maragnon.

A travers tout ce babil, Mlle de Colobrières s'était levée pour avancer a table où la Rousse avait arrangé d'avance deux grandes tasses aunes, le pot de miel qui servait de sucrier, et un gros pain bis dans

la confection duquel il était entré certainement plus de seigle que de blé. — Cousine, dit-elle en apportant dans un vieux pot de faïence l'amère décoction que les habitans de Colobrières appelaient leur café, à présent nous allons déjeuner, s'il vous plaît.

Dès que le café fut servi, un grand lévrier roux, qui sommeillait sous la table, se releva et vint poser sa tête de serpent sur les genoux d'Anastasie.

— C'est Lambin, le chien de mon frère, dit la jeune fille en le flattant; une bête du plus mauvais caractère, je vous en préviens, ma cousine.

Et, comme Éléonore avançait la main pour le flatter aussi, elle ajouta vivement : — Ne le touchez pas, il vous mordrait! Il vous mordrait, quand même vous lui donneriez à manger. C'est un charnaigre, l'espèce de chiens la plus méchante.

— En effet, il n'a pas l'air fort apprivoisé, dit Éléonore en reculant; quel œil féroce! Oh! le vilain animal! Tenez, cousine, il comprend que je parle mal de lui; voyez comme il se hérisse!

— C'est qu'il entend quelque bruit là dehors, dit Anastasie en tournant les yeux vers la fenêtre.

— Il aboierait, si c'était quelque étranger.

— Non : c'est ce qu'on appelle un chien traître; il n'aboie pas, il mord. Quelque chose l'inquiète en ce moment; le voilà qui se fâche. — Tandis que sa jeune maîtresse parlait, le chien, sans remuer la tête, tournait son œil fauve du côté de la porte, et rejetait en arrière ses oreilles minces et pointues.

— Sans doute quelque passant suit le chemin au-dessous du château, continua Anastasie, ou peut-être y a-t-il quelqu'un là dehors.

— Toutes les portes sont ouvertes, et nous sommes seules, observa Éléonore avec inquiétude.

— Soyez tranquille, cousine; Lambin nous garde, répondit Anastasie en souriant; il est méchant, c'est vrai, mais il est vaillant et fidèle.

En ce moment, le chien se dressa le poil hérissé, l'œil ardent : il venait d'entendre une voix rauque qui murmurait sous la fenêtre : — La charité, au nom du Sauveur, bonnes ames du Seigneur Dieu! La charité, s'il vous plaît!...

— C'est un pauvre, dit Anastasie en coupant un morceau de pain. Ici, Lambin! ici! N'allez pas manger ce pauvre homme!... Couchez-vous là!

Le chien obéit en faisant entendre un sourd grogrement, et Anastasie alla vers la fenêtre pour donner son morceau de pain au men-

diant, lequel, loin de la remercier, lui dit avec insolence : — Ce n'est pas du pain que je demande, c'est l'aumône d'un peu d'argent.

— Retirez-vous, je n'en ai pas, répondit froidement la jeune fille. — Et, comme le mendiant insistait d'un ton presque menaçant, elle répéta avec une sorte de hauteur : — Je n'ai point d'argent à vous donner, retirez-vous.

— J'en ai, moi! dit Éléonore tout effrayée et en fouillant dans ses poches. Tenez, cousine, renvoyez bien vite ce vilain homme.

L'imprudente avait à peine achevé ces paroles, que le mendiant gagnait la porte du château et pénétrait hardiment dans la grande cour. C'était un homme jeune encore; sa longue barbe inculte descendait sur sa poitrine nue; il portait la besace comme un frère quêteur, et l'on eût dit que les sordides haillons dont il était couvert avaient été jadis quelque chose comme un habit d'uniforme.

— Ah! mon Dieu! dit Éléonore plus morte que vive, ce vagabond fait mine de vouloir entrer ici. Qui sait dans quel dessein? J'ai peur de lui, cousine!

Le mendiant avança jusqu'à la porte de la salle.

— Retirez-vous! lui cria Anastasie, retirez-vous! sinon je lâche contre vous mon chien.

Le mendiant leva son bâton noueux en ricanant, et fit encore un pas.

— Sus, Lambin! garde la porte! s'écria Anastasie; sus à l'homme! mange-le!

Le lévrier s'élança la gueule ouverte et sa longue queue traînante comme celle d'une panthère; il sauta à la gorge du vagabond, le renversa, et se mit silencieusement en devoir de l'étrangler.

— Rappelez votre chien! Miséricorde! je suis un homme mort! cria le malheureux d'une voix éteinte.

Anastasie rappela le chien, qui, animé par la lutte, s'acharnait sur sa proie et ne se hâtait pas d'obéir. Il lâcha prise enfin. Le mendiant se releva en proférant d'horribles malédictions, regagna la plate-forme, et disparut bientôt au fond du chemin.

— Il nous aurait tuées, dit Éléonore avec conviction.

— Non, je ne crois pas, répondit tranquillement Anastasie; il vous aurait pris votre argent et cette jolie montre qu'il voyait reluire à votre ceinture. Il se serait peut-être amusé à nous faire peur; mais je ne crois pas qu'il voulût nous faire aucun mal.

— N'importe, fit Éléonore en avançant vers le chien sa main mignonne, n'importe; au risque d'être mordue, je veux caresser le museau pointu de ce brave Lambin, qui nous a si bien défendues.

— Voilà pourtant les agréables incidens de votre voyage au château de Colobrières, dit Anastasie avec une gaieté mélancolique; deux fois dans la même matinée vous avez failli mourir de frayeur.

— La première fois, j'ai eu grand'peur, c'est vrai, répondit Mlle Maragnon; mais déjà je suis aguerrie : encore quelques rencontres comme celles-ci, et je passerai sans sourciller sur un abîme, et je n'aurai pas peur du plus déterminé bandit, ni des serpens, ni des lézards verts, ni de rien au monde.

Sur le midi, le baron et sa femme remontèrent au château de Colobrières. Ils trouvèrent les deux cousines qui les attendaient en se promenant dans le terrain vague, bordé de mûriers, que le vieux gentilhomme appelait la grande allée.

— Monsieur le baron, dit Éléonore en s'avançant d'un air de respect caressant, je n'ai pu vous rendre mes devoirs ce matin; permettez-moi de vous donner le bonjour, mon cher oncle, et de m'informer de votre santé.

— Fort bonne, ma chère nièce, répondit le baron en baisant galamment la mitaine qui couvrait à moitié la main d'Éléonore; et la vôtre? Mme de Colobrières m'a appris que vous avez eu un petit malaise ce matin, et j'en ai été fort en peine.

— Je suis bien sensible à ce témoignage d'intérêt, répondit-elle; me voilà tout-à-fait remise, mon cher oncle, et je ne regrette qu'une chose, c'est que cette indisposition m'ait privée de vous accompagner. Je suis si contente auprès de vous, auprès de ma chère tante, que je n'aurais pas voulu perdre un seul des momens qu'il m'est permis de passer en votre compagnie.

— Elle est charmante, cette enfant, murmura le baron en relevant ses gros sourcils et en se tournant vers sa femme, qui répondit par un geste d'assentiment accompagné d'un long soupir.

— Et mon frère? et Gaston? demanda Anastasie, s'apercevant qu'il n'y avait que la Rousse et le vieux Tonin derrière son père et sa mère.

— Il n'est pas encore ici? c'est étonnant, fit la baronne. Ce matin, il part sans nous attendre; je crois qu'il nous a devancés : point du tout; il n'arrive qu'après l'Évangile. Tantôt il sort de l'église avant nous, et prend à travers champs d'un pas à faire trois lieues à l'heure. Pourquoi? je vous le demande, puisque ce n'est pas pour arriver ici le premier.

— Je parie que M. le chevalier reparaîtra à l'heure du dîner avec quelque plat de sa façon, dit Tonin à l'oreille de la Rousse.

— Un plat de dessert qu'il sera allé chercher au fond de quelque précipice! murmura celle-ci avec amertume.

M. et Mme de Colobrières rentrèrent au château. Depuis leur mariage, ils n'avaient jamais manqué, le dimanche, en revenant de la messe et en attendant l'heure du dîner, de faire une partie de cartes. Afin de la rendre intéressante, le baron tirait de sa poche quelques gros sous qui figuraient l'enjeu, et dont il prêtait la moitié à la baronne, laquelle ne rendait rien quand elle perdait, et ne manquait pas de tout garder quand elle gagnait.

Au lieu de suivre les grands parens, Éléonore et sa cousine continuèrent leur promenade sur la plate-forme. Les mains enlacées, le front incliné, elles marchaient en silence, et foulaient d'un pied distrait les petites fleurs roses du géranium musqué qui tapissaient le sol. Chaque fois qu'elles arrivaient au parapet, elles s'arrêtaient un moment et parcouraient des yeux le chemin. Après une demi-heure de cette promenade et de ce silence entremêlé de vagues propos, Mlle Maragnon s'assit, fatiguée, à la porte du château, et dit en hochant la tête d'un air convaincu : — Cousine, je crois qu'effectivement je fais peur à votre frère.

— C'est possible, répondit gaiement Anastasie; mais, comme vous le disiez tantôt, il faudra bien qu'il s'accoutume à votre visage!

Le baron de Colobrières avait religieusement conservé certains vieux usages : à l'heure du dîner, Tonin mit en branle l'unique cloche du château. Ces sons aigres et prolongés retentirent au loin dans le silence des champs, et effrayèrent un moment les pies effrontées qui sautillaient jusque sur la plate-forme.

— Nous allons dîner sans votre frère, dit Éléonore en se levant; mon Dieu! que lui est-il donc arrivé? est-ce que son absence ne vous cause pas quelque inquiétude?

— Il va venir, répondit Anastasie; son chien, qui nous suivait, a disparu; puisque Lambin n'est plus là, Gaston n'est pas loin.

En effet, un moment plus tard, le cadet de Colobrières arriva tenant à la main un énorme bouquet mélangé de fleurs et de fruits; son chien le suivait en le caressant d'un air rogue et en balayant la terre de sa longue queue.

— Je suis sûre qu'il vient de l'Enclos du Chevrier! s'écria Anastasie; il y a bien une bonne lieue de chemin à travers champs, et je ne conçois pas comment il est déjà de retour.

Elle courut au-devant de son frère, et prit le bouquet dans son tablier, ne pouvant le tenir dans ses deux petites mains.

— J'arrive à l'heure et ne me suis point fait attendre, n'est-ce pas? dit Gaston en passant sous son bras le bras de sa sœur et en l'emme-

nant ainsi, tandis qu'Éléonore marchait seule et un peu en avant d'un air satisfait et pensif.

En entrant dans la salle, Gaston s'inclina devant son père, comme pour s'excuser.

— Holà! monsieur le chevalier, vous choisissez mal le temps de vos promenades, dit le vieux gentilhomme en fronçant le sourcil; il n'est pas séant de s'en aller ainsi quand il y a des hôtes au château, car il vous appartient aussi de leur en faire les honneurs; j'espère que vous ne nous quitterez plus de la journée.

Le cadet de Colobrières s'inclina de nouveau avec un geste de respect et de soumission, sans même essayer d'expliquer et de justifier le fait qui lui valait cette paternelle admonestation; mais Éléonore, prenant vivement la gerbe de fleurs et de fruits qu'Anastasie tenait dans son tablier, l'apporta aux pieds du baron, et lui dit avec son plus gracieux sourire :

— C'est pour avoir le plaisir de vous présenter ce bouquet merveilleux que mon cousin a fait une si longue promenade; s'il me l'avait offert à moi, certainement qu'au lieu de le gronder, je l'aurais remercié de grand cœur.

— Comment! belle nièce, il ne s'est pas hâté de vous en faire hommage! s'écria le baron; de mon temps, les jeunes gentilshommes étaient plus attentifs auprès des dames, plus empressés, plus galans. En vérité, j'étais bien autrement aimable jadis, lorsque je faisais ma cour à Mme de Colobrières. Permettez, mademoiselle, que j'apprenne à monsieur mon fils comment il devait agir en cette occurrence.

A ces mots, le baron se leva, fit une profonde révérence, présenta le bouquet, et baisa l'une après l'autre les deux belles mains qui s'avançaient pour recevoir son offrande.

A ce dernier trait, Gaston perdit contenance tout-à-fait, et, au lieu de prendre place à table, il fut près de s'enfuir; il lui semblait que sa charmante cousine devait se moquer au fond de l'ame de sa gaucherie et de sa timidité; cette pensée lui était si douloureuse, qu'il sentait son cœur se gonfler de colère contre lui-même, et qu'en vérité il eût donné sa vie pour rien en ce moment. Bien qu'il sût se contraindre, et que l'espèce de leçon qu'il venait de recevoir ne parût pas lui avoir donné la moindre humeur, Éléonore comprit qu'il était secrètement troublé, qu'il souffrait même, et elle essaya d'effacer cette pénible impression.

— Mon cousin, dit-elle, où donc êtes-vous allé chercher ces belles

fleurs, ces fruits rares déjà pour la saison? Voilà une branche de citronnier couverte de boutons, et des jujubes sur la tige, et des grenades bien mûres, et des fraises des Alpes avec leur beau feuillage lustré, et du jasmin, et des œillets sauvages! Quel est donc le jardin qui produit de si beaux bouquets?

— C'est un petit vallon abrité par des rochers, et qu'on appelle l'Enclos du Chevrier, répondit Gaston; toute l'année, on y trouve de la verdure et des fleurs; au cœur de l'hiver, j'y ai parfois cueilli des boutons de rose.

— Et le maître de ce petit paradis terrestre vous permet d'y moissonner ainsi? demanda Éléonore.

— Le maître, c'est le bon Dieu, répondit le cadet de Colobrières en souriant; et peu de gens se soucient d'escalader ce paradis où l'on n'arrive qu'avec des peines infinies, en se laissant glisser le long des rochers à pic.

— Il n'y a pas de danger au moins? demanda la baronne en se tournant vivement vers son fils. — Puis, par un second mouvement, elle jeta un coup d'œil sur l'habit neuf du cadet de Colobrières, et l'examina avec quelque anxiété, craignant d'y découvrir une déchirure irremédiable; mais elle n'aperçut pas la moindre solution de continuité, ni la plus légère altération dans la nuance de l'étoffe. — Continuez, mon fils, dit-elle avec satisfaction; vous nous parliez des rochers à pic que vous avez franchis fort heureusement, en vérité.

— Et vous ne nous avez pas dit pourquoi cet endroit s'appelle l'Enclos du Chevrier, ajouta Éléonore; le savez-vous, mon cousin?

— Oui, mais pas si bien que mon père, car ce n'est pas une chose de notre temps, répondit Gaston en se tournant vers le vieux gentilhomme d'un air de déférence.

— C'est bien parlé, mon fils, répondit gravement celui-ci; je connais effectivement mieux que vous l'origine du nom que l'on a donné à cet endroit. L'histoire est des plus simples, mais elle me paraît intéressante. Il y a quelque soixante ans qu'un homme étranger au pays vint s'établir là-bas entre les rochers; feu mon père, qui avait droit de chasse et de pacage sur toute cette chaîne qui s'étend de la tour de Belveser à Saint-Peyre, lui vendit le vallon quarante écus; c'était un bon prix, vu que l'endroit était à peu près inaccessible et qu'il n'y avait que des pierres. L'étranger se mit au travail; il avait la force d'un bœuf et la patience d'une fourmi. Après avoir charrié pendant deux ans de la terre sur son rocher, il y planta des arbres; ensuite il construisit des espèces de citernes qui lui servirent à arroser

son jardin. Enfin il cultiva si bien ce coin de terre, qu'il y récoltait sa subsistance. Comme il avait un petit troupeau de chèvres, on l'appelait le chevrier; il n'attirait personne chez lui, mais ceux qui escaladaient son domaine étaient bien reçus. J'y suis allé une fois dans ma jeunesse. C'était comme un parterre, et la petite cabane qu'il avait construite présentait un aspect fort agréable; il m'offrit des oranges que j'apportai à Mme de Colobrières, et me parut tout-à-fait poli et homme de bien. Je pensai que c'était une façon de misanthrope qui, trompé par sa femme ou sa maîtresse, avait rompu pour toujours avec le monde, ou bien quelque gentilhomme ruiné au jeu qui, ne pouvant acquitter ses dettes d'honneur, s'était volontairement enterré dans cette solitude; notre bon ami, feu M. le curé de Saint-Peyre, penchait vers cette dernière supposition. A la fin, ce mystère fut éclairci : le chevrier était parvenu à une extrême vieillesse; un jour, on le trouva mort dans sa cabane, mort sur son lit de paille, le crucifix dans ses mains comme un ermite, comme un saint. En relevant le corps pour l'enterrer, on s'aperçut qu'il avait la fleur de lis sur l'épaule : c'était un bandit qui, après avoir navigué sur les galères du roi, était venu terminer en paix sa carrière dans ce désert.

— A présent, la cabane s'est écroulée, ajouta Gaston; les arbres croissent au hasard, les fruits sont redevenus sauvages, et c'est le vent qui sème les fleurs entre les rochers, où personne ne les cueille.

— Je veux visiter quelque jour ce paradis sauvage, dit Éléonore en éparpillant d'un air rêveur les tiges de jasmin dont elle allait faire un bouquet.

— L'entreprise est difficile, observa Anastasie; l'Enclos du Chevrier est un endroit presque inaccessible, et vous aurez grand'peur, cousine, quand vous vous trouverez au bord d'une pente de rocher droite comme un mur.

— Si j'étais seule, sans doute; mais, au bras de quelqu'un, je n'aurais pas la moindre frayeur, répondit Mlle Maragnon en regardant ingénument le cadet de Colobrières.

Le dîner de famille n'était pas splendide : une poule maigre, qui, le matin même, cherchait encore sa vie à travers champs, et le coq de bruyère tué par Gaston figuraient seuls aux côtés de l'espèce de surtout improvisé par Anastasie avec la gerbe de fruits et de fleurs placée dans une corbeille d'osier; mais le vieux gentilhomme faisait les honneurs de sa table avec une politesse cordiale qui suppléait à tout. Le vieux Tonin, debout derrière son maître et la serviette au bras, servait selon les meilleures traditions et versait à boire la belle

eau claire que fournissait le puits du château, de la même manière qu'il eût offert du tokai dans des verres de Bohême, ou présenté aux convives de l'hydromel dans un hanap d'argent. A l'issue du repas, le baron offrit galamment la main à Mlle Maragnon, et la convia à passer sur la plate-forme pour assister à la partie de boule. Avant de commencer, il l'invita à placer le but, et, lorsqu'elle eut de ses jolies mains posé la petite boule à l'extrémité de l'allée, il la reconduisit cérémonieusement vers le parapet, où la baronne et Anastasie avaient déjà pris place. On voyait que le digne gentilhomme voulait rendre à Mlle Maragnon tous les honneurs possibles et lui procurer tous les amusemens qu'on pouvait goûter au château de Colobrières.

Éléonore s'intéressa réellement à ce spectacle tant soit peu monotone de deux hommes qui, durant une après-midi tout entière, clignent un œil, fléchissent le jarret, lancent leur boule, et se mettent à courir après le lourd morceau de bois sphérique qui roule en trébuchant vers le but. Anastasie tenait la main de sa cousine entre les siennes, et observait en soupirant les ombres qui s'allongeaient dans la campagne et le soleil qui descendait rapidement à l'horizon. Enfin l'on distingua au fond du chemin le bruit d'une voiture.

— Hélas! voici le moment des adieux! dit Éléonore en se levant.

— Un triste moment, murmura la baronne se tournant vers sa fille; à présent, je donnerais tout au monde pour que cette enfant ne fût jamais venue ici!

— Pourquoi, ma mère? demanda vivement Anastasie.

— Vous allez le comprendre, ma fille, répondit la bonne dame en soupirant.

Le baron s'était rapproché. Au moment où Éléonore prenait congé de lui, et allait peut-être s'enhardir jusqu'à lui parler encore une fois de sa mère, il lui dit d'un ton grave et pénétré : — Mademoiselle de Belveser, je vous remercie d'être venue nous visiter. Mme la baronne, mes enfans et moi, nous nous souviendrons toujours de vous avec amitié, et, du fond de notre retraite, nous ferons toujours des vœux pour votre bonheur. Soyez heureuse, ma nièce, autant que vous êtes bonne et belle, et, dans toutes les circonstances importantes de votre vie, souvenez-vous que vous avez du sang des Colobrières dans les veines.

A ces mots, le vieux gentilhomme embrassa Éléonore avec émotion, et, après avoir ordonné du geste à sa femme et à ses enfans de la reconduire, il la salua une dernière fois, et rentra dans le château.

— Chère tante, dit la jeune fille le cœur serré, mon oncle m'a parlé comme s'il ne devait jamais me revoir!

— Hélas! mon enfant, telle est sa volonté, répondit la baronne; il vous aime déjà, il est heureux d'avoir une si charmante nièce, mais il ne veut pas pardonner à sa sœur.

— Mon père nous défend de revoir ma cousine! dit douloureusement Anastasie.

— Non, ma fille, il n'a pas parlé de cela, heureusement, répondit Mme de Colobrières. Voici sa volonté, telle qu'il me l'a fait connaître aujourd'hui en revenant de la messe; je répète ses propres paroles : «J'ai reconnu Mlle de Belveser pour ma nièce, et j'ai trouvé bon qu'elle vînt faire connaissance avec nos enfans; mais sa place n'est point parmi nous, car jamais sa mère ne rentrera dans ce château. Il ne faut pas qu'on puisse dire que le baron de Colobrières, après avoir renié sa sœur parce qu'elle s'était mariée avec un roturier, lui a pardonné parce que ce mariage l'a enrichie. Je vous défends ainsi qu'à nos enfans de voir jamais Mme Maragnon, et je vous déclare que vous encourriez toute mon indignation, si, à mon insu, vous vous rendiez, sous prétexte de visite, au château de Belveser. »

— Ah! murmura Éléonore, c'est cruel, cela! Chère Anastasie, j'aurais été si heureuse de vous recevoir chez nous, dans la maison de ma mère!

Les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant; la baronne aussi mit son mouchoir sur ses yeux; Gaston seul ne pleurait pas, mais il baissait la tête d'un air morne, et étouffait en son ame d'un chagrin qu'il ne comprenait pas.

Enfin la baronne se remit un peu, et, après avoir réfléchi, elle dit aux deux cousines éplorées : — Mes enfans, j'imagine un moyen d'obéir aux ordres de M. le baron, sans cesser pour cela de vous voir. Ma nièce ne reviendra pas au château; nous ne pouvons aller lui rendre sa visite à Belveser; mais il n'est pas défendu de se rencontrer quelque part à mi-chemin.

— Oh! ma mère, quelle bonne idée! interrompit Anastasie.

— Chère bonne mère, que vous savez bien nous conseiller en toutes choses! dit vivement Gaston.

— Ah! ma tante, comme je viendrai souvent me promener de ce côté, si je dois quelquefois vous y rencontrer! s'écria Éléonore en pressant contre son cœur les mains de la vieille dame.

— Moi, je ne m'éloigne guère du château, reprit Mme de Colobrières; il faut que je tienne compagnie à M. le baron; mais Gaston et sa sœur font de longues promenades : ils iront vous trouver jusqu'aux limites du domaine de Belveser.

— Il y a là-bas sous la colline un endroit où nous allions souvent avec Anastasie l'hiver dernier, ajouta Gaston; on l'appelle la Roche du Capucin.

— Parce que les bonnes gens se figurent que l'on voit sur le roc vif l'empreinte d'une sandale, dit Éléonore; moi aussi, je suis allée me promener de ce côté, et je connais bien la Roche du Capucin et ses environs.

— C'est là que nous nous rencontrerons, dit Anastasie; j'y viendrai avec Gaston, vous vous y rendrez de votre côté.

— Oui, répondit Éléonore; Mlle de la Roche-Lambert m'accompagnera; le trajet n'est pas long, nous le ferons à pied.

— Seules toutes deux à travers la campagne? interrompit Anastasie; ne faites pas cela, cousine; le vallon est désert; vous pourriez rencontrer quelque mauvais pauvre.

— Si j'avais derrière moi le chien de mon cousin, ce serait une escorte suffisante, dit Mlle Maragnon en souriant; mais, à défaut de ce brave Lambin, je trouverai bien quelqu'un pour nous protéger.

Le carrosse arrivait à l'entrée de la plate-forme; sur un signe d'Éléonore, le cocher arrêta ses chevaux. L'on se fit alors de tendres adieux; la baronne serra dans ses bras Mlle Maragnon en l'appelant sa nièce bien-aimée, et lui dit à l'oreille : — Chère enfant, assure ta pauvre mère de mon amitié, et embrasse-la pour moi... de ma part, entends-tu bien?...

— Allons, mademoiselle! allons! madame votre mère est impatiente de vous revoir, cria Mlle de la Roche-Lambert du fond de la voiture.

Éléonore embrassa une dernière fois Mlle de Colobrières; puis, se tournant vers Gaston qui demeurait à l'écart, elle lui tendit la main avec un geste timide et en disant d'une voix émue : — Adieu, mon cousin....

Une minute plus tard, le carrosse roulait rapidement vers Belveser, et la famille de Colobrières rentrait tristement au château. Cette visite avait été pour elle un grand évènement. Anastasie et sa mère en étaient fort préoccupées; mais il y eut dès-lors comme une convention tacite de n'en jamais parler en présence du baron, et au souper le nom d'Éléonore ne fut pas prononcé.

Les soirées étaient longues déjà, et l'on faisait la veillée autour de la table. Le baron recommença à jouer aux cartes avec sa femme; Anastasie s'accouda pensive sur le tapis comme pour suivre la partie, et le cadet de Colobrières alla rêver sur la terrasse. Pour la première fois de sa vie, il comprenait certaines idées qui se trouvaient dans ses

livres, et que le vieux curé de Saint-Peyre ne lui avait guère expliquées. Des facultés inconnues s'éveillaient en lui, des cordes nouvelles vibraient dans son ame, et il s'abandonnait à ses impressions avec une sorte d'étonnement; mais il était trop inexpérimenté, trop naïf, pour démêler ce qui se passait au fond de son cœur, pour s'effrayer de ce vague attendrissement, de cette ineffable tristesse dont il se sentait pénétré. Tandis que Gaston, debout contre le parapet et le regard perdu dans l'obscure profondeur du paysage, songeait aux incidens de la journée et savourait ses souvenirs, la Rousse se glissa le long de la plate-forme et vint s'asseoir silencieusement à quelques pas de lui. La Rousse était une assez belle fille, grande, svelte et d'un blond équivoque, qui lui avait valu son surnom. Ses yeux verdâtres étaient bordés de longs cils pâles, et son teint avait cette blancheur fade qui brave les plus ardentes caresses du soleil.

Il y avait cinq ans environ que Madeleine était au service de la baronne; elle pouvait espérer d'y demeurer toute sa vie, car dans les anciennes maisons l'on avait égard aux bons services, à l'attachement des inférieurs, et ils faisaient réellement partie de la famille. Il en résultait de leur part un respect profond, mêlé d'une certaine confiance, et l'attachement le plus dévoué. La Rousse aurait donné sa vie pour tous les Colobrières; mais l'affection que lui inspirait Gaston était une tendresse violente dont son innocence ignorait le véritable nom. La pauvre fille croyait de la meilleure foi du monde que c'était là un sentiment permis; elle s'en faisait gloire, et disait tout haut qu'elle donnerait son ame et son salut pour son jeune maître. Elle lui obéissait avec une plus aveugle soumission que son chien Lambin, et n'en était, certes, pas si bien récompensée; car le cadet de Colobrières lui adressait moins souvent la parole qu'à ce grand lévrier fauve qui le suivait tous les jours à la chasse. Pourtant Madeleine recherchait ces courts entretiens, à la suite desquels elle pleurait souvent sans soupçonner le sujet de ses larmes. Jamais Gaston ne s'était douté non plus de cette secrète passion. Il eût été d'ailleurs très médiocrement flatté de l'avoir inspirée. Ce soir-là, Madeleine, saisie d'une mortelle tristesse, essayait instinctivement de lutter contre cette impression et de chasser certaines images qui l'obsédaient; mais son imagination rebelle les lui représentait toujours.

— Monsieur le chevalier, quelle journée! dit-elle tout à coup à Gaston; comme tout est changé dans une maison, quand il y a des étrangers!

— Oui, il semble que les heures passent plus vite, répondit-il sans tourner la tête.

La Rousse soupira profondément, et reprit : — Si l'on avait été prévenu de cette visite, l'on aurait fait quelques préparatifs. D'abord, monsieur le chevalier, je vous aurais évité la peine d'aller vous-même chercher le dessert à l'Enclos du Chevrier...

— Non pas, interrompit-il; je ne te l'aurais pas permis. Est-ce que tu aurais su choisir et rapporter sans les briser ces jolies grappes, ces rameaux chargés de fleurs que ma cousine a tant admirés?...

— Et hier soir, monsieur le chevalier, reprit tristement la Rousse, vous montiez sans rien dire sur le balcon; j'y serais bien allée, moi; est-ce que ce n'est pas mon devoir d'apporter les provisions à la cuisine?

— Ton devoir est de faire ce qu'on te commande, interrompit Gaston, et certainement je ne t'aurais pas commandé cela.

— Elle est bien jolie et elle paraît bien riche, cette demoiselle, continua la Rousse; elle doit être aimable aussi, car elle s'est fait aimer ici tout d'abord. Mme la baronne et Mlle Anastasie l'ont comblée d'amitiés, ainsi que M. le baron. Il n'y a pas jusqu'à Lambin qui ne se soit apprivoisé avec elle; quand elle s'est approchée de lui, il ne l'a pas mordue. — Et, après un moment d'hésitation, la Rousse ajouta: — Est-ce qu'elle reviendra, cette demoiselle, monsieur le chevalier?

— Non, répondit Gaston d'un ton bref, et en reculant de quelques pas pour rompre cet entretien qui commençait à lui paraître long.

— Ah! elle ne reviendra plus, murmura la Rousse avec une satisfaction inexprimable; tant mieux! Ça trouble tout le monde, ces visites-là. Ce soir, Mlle Anastasie est triste, Mme la baronne joue sans regarder ses cartes, et voilà M. le chevalier qui se promène seul d'un air pensif, au lieu de lire, comme de coutume, au coin de la table. Ah! c'est certain qu'on ne vivrait pas content ici s'il y venait souvent des étrangers, des demoiselles de la ville!

A l'extrémité de la chaîne de collines arides qui dominait la tour de Belveser, il y avait un étroit vallon abrité par un rempart de rochers qui n'avait qu'une brèche au midi. Même dans la saison rigoureuse, la température était douce dans cette enceinte, que le soleil baignait tout le jour de ses tièdes rayons, et l'âpre influence des vents du nord ne s'y faisait jamais sentir. Une petite source bouillonnait dans le creux du vallon, et formait une nappe tranquille au pied de la masse granitique qu'on appelait la Roche du Capucin. Ces eaux vives s'écoulaient ensuite dans le ravin qu'elles avaient lentement creusé, et dont les bords sablonneux formaient deux sentiers agrestes, coupés çà et là par des bouquets de saules. Il n'y avait dans ces lieux aucune trace de culture, et, quoique le paysan avide vînt parfois couper furtivement

les épaisses ramées qui n'appartenaient à personne, la végétation couvrait d'inextricables rameaux de verdure la base abrupte des rochers.

Un matin, Gaston et sa sœur descendirent les pentes arides au-dessus desquelles s'élevait le château de Colobrières, et prirent le chemin du vallon. Ils allaient ainsi, sans enfreindre les ordres de leur père, rendre à Mlle Maragnon la visite qu'elle leur avait faite huit jours auparavant. Anastasie marchait d'un pas léger, le cœur rempli d'une joyeuse impatience. Le cadet de Colobrières, au contraire, ne semblait pas pressé d'arriver, et se détournait à chaque instant de sa route pour battre les buissons avec son grand lévrier Lambin. A mesure qu'il avançait, il ralentissait le pas, et l'on eût dit vraiment qu'il redoutait d'atteindre le but de sa promenade. Pourtant il avait songé toute la semaine à cette espèce de rendez-vous, et il aurait passé par-dessus des abîmes plutôt que d'y manquer. Malgré ce violent et secret entraînement, il laissa Anastasie courir seule au-devant de Mlle de Maragnon, qui l'attendait déjà et épiait l'instant de son arrivée debout au bord du sentier qui conduisait à la Roche du Capucin. Les deux cousines s'embrassèrent avec effusion, comme après une longue absence, et Éléonore se mit à caresser Lambin, qui, l'ayant reconnue, flairait sa robe et grondait sourdement en signe d'amitié. La charmante jeune fille s'avança vers Gaston, et lui dit d'un air de doux reproche : — Mon cousin, vous arrivez le dernier ! et Anastasie prétend que, si elle vous avait laissé faire, vous seriez resté en chemin peut-être jusqu'à ce soir.

Le pauvre Gaston balbutia quelques excuses en baissant les yeux, de peur de rencontrer le regard d'Éléonore, et appela Lambin pour se donner une contenance.

— Maintenant, reprit Éléonore, allons trouver Mlle Irène qui nous attend là-bas sous la Roche du Capucin avec une autre personne.

— Une autre personne? répéta Anastasie d'un air de curiosité timide.

— Mon cousin Dominique Maragnon, lui dit à l'oreille Éléonore; vous savez bien que je voulais vous le présenter, ainsi qu'à votre frère.

Dominique Maragnon était un jeune homme de belle tournure et d'agréable visage; il avait surtout cette grace aisée que donne l'habitude du monde. Tandis qu'Anastasie lui faisait la révérence en rougissant et que le cadet de Colobrières lui rendait son salut avec une politesse un peu gauche, il s'écria d'un ton de bonne humeur et de franche cordialité : — Combien je remercie ma cousine de m'avoir

permis de l'accompagner! Elle m'a tant parlé de sa visite au château de Colobrières et du bon accueil qu'elle y a reçu, que j'ai osé espérer pour moi une petite part de cette bienveillance.

Heureusement pour la pauvre Anastasie, à laquelle ce discours semblait s'adresser particulièrement, Mlle de la Roche-Lambert prit à son tour la parole. C'était un vieille fille qui se fardait, mettait des mouches, et portait des souliers à talons pour se promener dans la campagne.

— Mesdemoiselles, dit-elle en tirant un livre de sa poche et en arrangeant sur ses genoux son mouchoir, sa tabatière, son éventail et sa cassolette au vinaigre des quatre voleurs, mesdemoiselles, je suppose qu'au lieu de vous tenir tranquilles ici, vous allez chercher des violettes dans l'herbe et courir après les papillons; mais moi je reste, et vais vous attendre en lisant les *Epreuves du Sentiment*, à moins toutefois que ces messieurs ne me fassent l'honneur de me tenir compagnie.

Dominique Maragnon salua en signe de remerciement, et suivit discrètement le cadet de Colobrières, tandis que les deux cousines descendaient le sentier en se tenant par la main. Cette fois Éléonore avait évité avec une délicate attention toute espèce de luxe dans sa toilette; elle avait abandonné les dentelles, les riches soieries et tous les charmans atours dont sa mère aimait à la parer. Un déshabillé de toile de Perse aux vives couleurs serrait à peine sa fine taille, et un petit chapeau de marli, enjolivé de rubans, était posé de côté sur ses cheveux, dont une légère couche de poudre n'empêchait pas de reconnaître la nuance d'un blond doré; elle ressemblait ainsi à une de ces jolies bergères que Watteau mettait dans ses paysages, et que nous retrouvons encore sur les éventails que nous ont légués nos grand'mères. Pourtant la brune Anastasie était encore plus belle avec sa jupe un peu fanée, son casaquin étriqué, et ses cheveux noirs simplement relevés sous sa coiffe de linon, qu'Éléonore dans son frais costume de campagne. C'était la première fois que Mlle de Colobrières voyait un jeune homme comme ce cousin Dominique, dont Éléonore lui avait vanté l'esprit et les bonnes manières. Le nom de Maragnon l'avait un peu révoltée d'abord; mais elle s'y habituait déjà, et établissait entre le jeune roturier et le descendant des Colobrières une comparaison qui n'était pas entièrement à l'avantage de ce dernier. Elle trouvait que Dominique Maragnon avait tout-à-fait bon air avec son élégante polonaise, son chapeau rond à boucle d'acier, tandis que Gaston marchait tout d'une pièce dans son habit du dimanche et était plutôt

coiffé comme un meunier que comme un gentilhomme avec son feutre gris à larges bords.

De son côté, le cadet de Colobrières observait à la dérobée le jeune Maragnon. Il avait éprouvé une impression pénible à l'aspect de ce beau garçon qui avait le droit d'accompagner Éléonore. Il lui semblait vaguement que Dominique devait être épris de sa cousine, que cette tendresse était réciproque peut-être, et la pensée de cet amour changeait en amertume tout le bonheur qu'il s'était promis ce jour-là. Il répondit assez froidement aux avances du jeune homme, et fut près vingt fois de le laisser seul avec les deux cousines, et d'aller retrouver Mlle de la Roche-Lambert. Par momens il s'indignait de l'espèce de dépit qui lui gonflait le cœur, et il tâchait de le surmonter; mais presque aussitôt le soupçon le mordait de nouveau de sa dent envenimée, et il était jaloux avant de comprendre qu'il était amoureux. Il s'arrêta morne et pensif près d'un vieux saule tombé en travers du ruisseau, tandis que les deux cousines, aidées de Dominique, cueillaient dans les buissons les dernières fleurs d'automne, ou s'arrêtaient pour écouter le doux murmure du feuillage et des eaux. Au bout d'une heure environ, la voix fêlée de Mlle de la Roche-Lambert réveilla les échos du vallon; la demoiselle de compagnie appelait les jeunes filles.

Elles accoururent. Une petite surprise les attendait. Mme Maragnon avait fait porter un léger repas au bord de la source, et le couvert était mis sur l'herbe. L'opulente veuve du marchand s'était rappelé qu'il n'y avait point de vaisselle plate au château de Colobrières, et elle s'était bien gardée d'étaler en cette circonstance les recherches somptueuses de son intérieur. Les mets, fort simples, étaient servis dans des plats grossiers, et des corbeilles de jonc remplaçaient les plateaux d'argent. L'on renvoya les deux grands laquais qui avaient disposé cette table champêtre, et Mlle Maragnon se disposa gaiement à en faire les honneurs.

— Anastasie, ici près de moi, à ma droite, dit-elle en s'asseyant sur l'herbe. Mon cousin, voulez-vous prendre l'autre place à mon côté, ajouta-t-elle après avoir invité d'un doux regard le cadet de Colobrières à s'approcher; ensuite elle se tourna vers le jeune Maragnon, et lui dit en riant : — Quant à toi, Dominique, fais comme nous, prends un siége, et tâche de t'arranger auprès de Mlle Irène.

C'était la première fois que Gaston entendait Éléonore adresser la parole à son cousin. Ce tutoiement familier, cet abandon, étaient loin de confirmer les suppositions qui le tourmentaient. Il avait assez de sagacité pour comprendre que l'amitié fraternelle pouvait seule em-

ployer de telles formules; il devina qu'élevés ensemble, ces deux enfans avaient dû s'aimer, comme Anastasie et lui s'aimaient, d'une paisible et pure affection. Cette certitude lui rendit la joie, la sérénité, un moment perdues. Il sentit tout à coup sa fierté de gentilhomme faiblir, et ce fut de bon cœur et de bonne amitié qu'au moment de reprendre le chemin de Colobrières, il tendit la main à Dominique Maragnon.

Les deux cousines ne se séparèrent point sans promettre de se revoir, et, à dater de cette première rencontre à la Roche du Capucin, elles se trouvèrent souvent ensemble dans cet agreste vallon, qui semblait un terrain neutre situé sur les confins de la baronnie de Colobrières et du domaine de Mme Maragnon. L'âpre saison n'interrompit point ces promenades; soit qu'un doux soleil d'hiver égayât la terre, soit que le ciel fût couvert de ces brumes grises qui distillent un froid humide, Gaston et sa sœur descendaient les collines rocheuses au sommet desquelles s'élevait le manoir seigneurial; Mlle Maragnon et sa demoiselle de compagnie quittaient aussi le château neuf de Belveser, escortées par le jeune Maragnon; l'on se rejoignait dans la vallée, et souvent l'on se premenait ensemble jusque vers le soir. Ces relations presque journalières amenèrent promptement une douce et innocente intimité. Le cadet de Colobrières et Dominique Maragnon se lièrent d'amitié; le contraste même de leur éducation et de leur position dans le monde donnait plus d'agrément à cette liaison : le fils du bourgeois avait une sorte de respect pour la fière pauvreté du gentilhomme, et il trouvait dans les manières d'Anastasie une dignité naturelle, une fierté modeste qui lui imposait et le charmait tout à la fois. Les deux jeunes filles s'abandonnaient à la douceur de ces relations sans soupçonner quelle sorte d'intérêt y prenait leur cœur; dans l'innocence et la pureté de leur ame, elles prenaient pour les élans d'une fraternelle amitié ces doux et secrets transports. Parfois Éléonore disait à sa cousine :—Que je suis heureuse, mon Dieu! je n'avais point de sœur, et le ciel m'en a donné une en vous, chère Anastasie! J'ai deux frères aussi à présent, deux frères que j'aime de toute mon ame; peut-on ne pas s'aimer quand on est lié par une parenté si étroite?...

Un jour qu'elle parlait ainsi, Mlle de Colobrières lui dit avec ingénuité : — Chère Éléonore, moi aussi je vous aime comme une sœur, et volontiers j'aimerais votre cousin Dominique autant que mon frère; pourtant nous n'avons pas dans les veines une goutte du même sang!

Par une belle matinée de décembre, les deux jeunes filles déclarèrent qu'elles voulaient aller à l'Enclos du Chevrier, et l'on partit gaie-

ment nonobstant les réclamations de Mlle Irène, laquelle se récriait, disant qu'elle n'irait jamais à pied jusque-là. Or, il était impossible de l'emmener en carrosse par les sentiers pierreux qui rampaient au flanc de la colline.

En passant près d'une maisonnette de paysan, située à une portée de fusil du village où les Colobrières allaient tous les dimanches entendre la messe, Dominique Maragnon avisa deux longues oreilles velues qui passaient entre les barres d'une claire-voie.

— Tranquillisez-vous, mademoiselle Irène, s'écria-t-il; vous allez voyager commodément, sans aucune fatigue.

— Je n'aperçois pourtant ni chaise à porteur, ni voiture, observa la demoiselle de compagnie en soupirant.

— Non, mais il y a dans cette étable un animal d'allure paisible, solide sur ses jambes, et qui ne demandera pas mieux que de vous porter tout doucement jusque là-haut.

— J'ai monté à cheval dans un temps, répondit Mlle Irène en jetant un regard dédaigneux sur le baudet qui frottait son muffle grisâtre contre les barreaux; mais il faudrait être vraiment la fille ou la femme d'un meunier pour voyager sur cette bourrique.

— Que dites-vous là, mademoiselle? interrompit Dominique Maragnon; et la fuite en Égypte et l'entrée à Jérusalem? Je pourrais vous faire voir vingt tableaux où les plus vénérables personnages n'ont pas d'autre monture.

— Enfin! cela vaut encore mieux que d'aller à pied, dit entre ses dents Mlle de la Roche-Lambert.

Dominique Maragnon entra dans la maison du paysan, et, jetant un petit écu sur la table, il commanda qu'on amenât le baudet tout harnaché dans le chemin. Les deux cousines et Gaston s'étaient arrêtés à vingt pas de la maisonnette. Tandis que le paysan s'empressait de tirer son âne dehors, et que sa femme apportait le bât et le licou, une femme, qui était demeurée au fond de l'espèce de grange qui servait tout à la fois de salle et de cuisine, se rapprocha furtivement de la fenêtre fermée en tout temps par un volet de chêne; elle regarda à travers les fentes, et reconnut les personnes qu'elle n'avait fait qu'entrevoir lorsque Dominique Maragnon avait ouvert la porte; elle reconnut Anastasie, Mlle Maragnon et le cadet de Colobrières. Un instant plus tard, le paysan rentra avec sa femme, et tous deux s'écrièrent :

— Qu'as-tu donc, la Rousse? comme tu es blême!

— Je n'ai rien.... j'ai froid, répondit-elle en s'approchant du foyer

où flambaient des branches d'olivier; j'ai si grand froid, que j'en tremble. Mais dites donc, *meste* Tiste, ajouta-t-elle en tournant les yeux vers le chemin, il me semble que j'ai vu là-bas mon jeune maître et Mlle Anastasie en compagnie d'autres personnes.

— Tu ne t'es pas trompée, ma filleule, répondit le paysan; je les ai rencontrés d'autres fois ainsi. Il paraît que M. le baron refait amitié avec sa sœur, puisque leurs enfans vont ensemble. L'on parle même dans le pays d'un mariage. Tu dois savoir cela déjà, la Rousse?

— Je ne sais rien.... Tout cela n'est pas vrai; on le verra.... on le verra bientôt, répondit-elle d'un ton bref. Un Colobrières épouser une Maragnon!

— Tiens! fit le paysan, pourquoi pas? L'on sait bien que déjà un Maragnon a épousé une Colobrières, et cette fois je crois qu'on pourrait bien voir un double mariage.

— Oui, mon parrain, quand vous vous serez fait faire un habit de velours pour danser à la noce! répliqua la Rousse avec un dédain ironique et furieux.

— Je te le répète, reprit flegmatiquement le vieux paysan, on dit dans le pays que les Colobrières marieront leurs parchemins avec les sacs d'écus des Maragnon; ce serait la meilleure affaire que le vieux baron eût conclue de sa vie.

En retournant au château, la Rousse repassa dans sa mémoire une foule de circonstances qui semblaient prouver évidemment que le cadet de Colobrières et sa sœur attachaient un grand prix à ces relations, dont ils faisaient mystère à leur père. Elle devina, avec sa finesse de fille amoureuse et de paysanne, que la baronne était la confidente et la complice de ses enfans; l'instinct de sa propre passion lui dévoila celle de Gaston, et jalouse, désolée, furieuse, elle résolut d'avertir le baron de ce qui se passait dans la famille.

Tandis que la Rousse cheminait tout éperdue vers le château, et, dans sa préoccupation, répétait à haute voix tout ce qu'elle allait déclarer au baron, les jeunes gens gravissaient joyeusement la ceinture de rochers qui entourait l'Enclos du Chevrier. Cette journée fut peut-être la plus heureuse et la plus douce de toutes celles qu'ils avaient passées ensemble. Ils en étaient arrivés aux plus belles pages du livre de la vie humaine, ces pages charmantes où sont écrits les transports, les chastes élans d'un cœur qui n'aspire point encore à la réalité, d'une ame qui désire sans souffrance et qui rêve l'amour qu'elle ressent.

Il avait fallu laisser Mlle Irène au pied du rocher entre sa monture et Lambin, qui, sur un signe de son maître, s'était mis en sentinelle

pour la garder. Les deux cousines, après avoir franchi résolument un fruste escalier taillé dans le roc, se mirent à parcourir le sauvage domaine de l'homme aux fleurs de lis.

— Voilà donc la demeure de ce pauvre bandit! murmura Éléonore en s'asseyant sur un bloc de pierres détaché du mur rustique de la cabane; c'est ici qu'il est mort.

— Et qu'il est enterré sans doute, dit Anastasie en montrant à sa cousine une croix de bois à moitié cachée dans l'herbe. Toutes deux se levèrent alors, et demeurèrent un moment debout et en silence devant cette humble tombe. Le cadet de Colobrières et Dominique Maragnon restèrent à l'écart sans les interrompre; ils avaient compris qu'elles priaient pour les morts.

L'Enclos du Chevrier était presque entièrement planté d'arbres verts à l'abri desquels s'épanouissaient déjà les fleurs du printemps; les abeilles butinaient au soleil, et les oiseaux gazouillaient entre les rameaux dont les bourgeons se gonflaient entre les feuilles encore vertes. — Qu'on pourrait vivre heureux ici! dit Anastasie en parcourant du regard l'étroite enceinte. J'envierais volontiers le sort de ce pauvre homme qui s'était retiré entre ces rochers...

— Moi aussi, je voudrais passer ma vie ici comme lui, mais non pas seul, dit Dominique Maragnon en regardant involontairement M[lle] de Colobrières.

Le soir, au moment où Gaston et sa sœur allaient reprendre le chemin de Colobrières, Éléonore embrassa sa cousine plus tendrement encore que de coutume, et elle lui dit à voix basse en soupirant : — Mon oncle Maragnon arrive demain; cela va peut-être interrompre pour quelques jours nos promenades. Il amène du monde au château... Ah! que je vais être triste, cousine, pendant notre séparation!...

M[me] CH. REYBAUD.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LA

QUESTION DES CÉRÉALES.

Il n'y a point de question économique qui ait éveillé au même degré que la question des céréales la sollicitude des gouvernemens et des législateurs; aussi n'y en a-t-il point qui ait été l'objet d'un plus grand nombre d'actes publics. Tous les gouvernemens du monde ont porté leur attention sur la subsistance du peuple; tous, ou presque tous, ont voulu régler cette importante matière par des lois. Si haut que l'on remonte, on trouve dans les monumens historiques les traces de ces préoccupations. L'antiquité en est pleine, et l'histoire moderne n'est pas, à cet égard, moins fertile. On remplirait un volume de la seule nomenclature des actes publics rendus en France depuis le XIIe siècle sur le commerce ou la culture des grains. Du règne d'Henri IV seulement jusqu'au règne de Louis XVI, on en compte cent soixante, et l'on sait que les gouvernemens qui suivirent en furent encore plus prodigues.

Cette vive et continuelle sollicitude s'explique, du moins quant à l'intention et à l'objet. Qu'y a-t-il, en effet, de plus important que ce qui touche à la subsistance du peuple? Les lois relatives à cette matière ne sont pas seulement les plus intéressantes de toutes les lois commerciales, elles ont encore une immense portée politique. On l'a dit avec raison : il est difficile qu'un peuple demeure paisible quand

il ne trouve pas autour de lui la satisfaction de ses premiers besoins; aussi une disette de céréales a-t-elle été, dans tous les temps, singulièrement menaçante pour la paix publique. Si l'histoire générale n'avait pas été le plus souvent écrite par des rhéteurs, si les faits les plus intéressans de la vie des peuples n'y avaient pas été, pour la plupart, défigurés ou mutilés, s'il était possible enfin d'y retrouver entiers les élémens d'une histoire particulière du sujet qui nous occupe, nous avons foi qu'il sortirait de cette histoire de curieuses révélations. On y verrait que la chute ou la restauration des empires a dépendu quelquefois d'une simple question de subsistances, et que les révolutions des états ont été fréquemment, sinon déterminées, au moins tournées à mal, par la détresse d'un peuple manquant de pain. Sans consulter les faits anciens, souvent obscurs, on peut voir que les faits les plus modernes répondent tous à cette idée. C'est dans un temps de famine que l'ancienne monarchie française s'écroule. Tous les gouvernemens éphémères que la révolution enfante périssent tour à tour au milieu de circonstances semblables. L'empire, au contraire, se lève radieux au sein d'un peuple rassuré par d'abondantes récoltes, et tout sourit d'abord à son audace; mais, plus tard, l'embarras des subsistances renaît, et trois récoltes insuffisantes semblent préparer de loin sa chute. Pareille, ou peu s'en faut, est l'histoire de la restauration, et il n'est pas déraisonnable de dire que le régime actuel, d'abord si menacé dans les jours de disette qui succèdent à la révolution de 1830, et bientôt après si raffermi, a subi dans un sens contraire l'influence du même principe. Qui sait si nous ne verrons pas, de nos jours, la constitution britannique, cette constitution célèbre qui a fourni, aux yeux de l'Europe étonnée, une carrière si longue et, à certains égards, si glorieuse, venir se briser contre les *lois-céréales*, que l'on regarde parfois, et si mal à propos, comme son plus ferme appui? Ce serait assurément tronquer l'histoire que de rapporter à cette seule cause les grandes révolutions des états; mais il n'est pas permis non plus d'en méconnaître la redoutable influence, et, s'il est vrai que jamais une disette de céréales n'a été la cause déterminante d'une crise politique, elle a toujours été du moins une circonstance aggravante qui, en envenimant une crise d'abord légère, l'a conduite bien souvent aux catastrophes.

Comme il n'y a point de matière qui ait été plus souvent réglementée par les lois, il n'y en a point aussi qui soit devenue, de la part des publicistes, l'objet de plus fréquentes discussions ou de plus laborieuses recherches. Vers le milieu du dernier siècle, elle suscita en

France une sorte de débat public qui dura trente ans, qui fit entasser volumes sur volumes, et auquel prirent part, outre les sectateurs de l'école des économistes, presque tous les écrivains célèbres du temps. Combien de discussions n'a-t-elle pas fait naître durant la période révolutionnaire! combien depuis 1814, au sein de nos assemblées législatives! Et l'Angleterre n'est pas demeurée en reste avec la France à cet égard. Depuis 1815 surtout, date de l'existence de la loi actuelle, il n'y a point d'année qui n'ait vu se renouveler des discussions toujours plus vives. Du seul recueil des ouvrages publiés sur cette matière dans les deux pays, on formerait sans peine une grande bibliothèque.

Malgré tant d'essais d'une part, tant de travaux de l'autre, il s'en faut bien que le problème des subsistances soit résolu, et la situation actuelle de l'Europe le prouve. En dépit des lois destinées à les prévenir, les disettes de céréales reparaissent avec tous les maux, tous les périls qu'elles traînent à leur suite. Il ne semble pas, d'ailleurs, que la question de principe soit plus avancée que la question de fait, puisque, de toutes parts, les débats recommencent avec une nouvelle ardeur. Faut-il conclure de là que le retour des disettes soit un mal inévitable, contre lequel l'humanité se débat en vain? Faut-il admettre que le problème proposé n'ait pas, même en théorie, de bonne solution possible? Assurément non. A cet égard, la multiplicité des tentatives ne prouve rien, sinon peut-être la séduction de certaines erreurs. Est-il donc si rare de voir les hommes, sans en excepter ceux qui gouvernent, se laisser entraîner par des apparences trompeuses toujours les mêmes, et suivre avec une persistance opiniâtre de fausses lueurs qui les égarent, sans que l'expérience, une expérience mille fois renouvelée, puisse rien contre cet entraînement fatal? Après tout, malgré leur multiplicité et leur diversité apparente, toutes les mesures relatives aux subsistances varient peu quant au fond. C'est partout la même succession d'idées, avec le même enchaînement de conséquences. Tout cela roule éternellement dans le même cercle, cercle d'erreurs, de préjugés, de fausses hypothèses, toujours renouvelés des anciens temps.

Un gouvernement prévoyant et sage doit pourvoir, dit-on, à la subsistance du pays dont l'administration lui est confiée, et, pour cela, que faut-il faire? En premier lieu, interdire ou du moins soumettre à des restrictions sévères l'exportation des grains indigènes, afin de réserver pour la consommation des nationaux tout ce que le sol produit; en second lieu, favoriser l'importation des grains étran-

gers, afin de combler, au besoin, le déficit de la production locale. Voilà le fonds commun de toutes ces théories, l'idée mère à laquelle elles se rattachent, idée simple, en effet, à l'entraînement de laquelle on ne résiste pas. Comme il arrive toujours néanmoins que, malgré l'application de ce système, disons mieux, à cause de cela même, les disettes reviennent périodiquement affliger les peuples, on se trouve souvent conduit à adopter des mesures plus graves, dont voici le rigoureux enchaînement. Pour remédier au mal présent, on réglemente, on entrave le commerce, et, par une conséquence forcée de ces dispositions fâcheuses, le mal s'aggrave : la denrée devient rare sur les marchés, et les prix s'élèvent. Alors on entreprend de limiter, de fixer même les prix; autre erreur, qui entraîne une nouvelle aggravation du mal, d'où naît une situation déjà pleine de périls et d'angoisses, car, à la suite d'une telle mesure, la denrée, qui n'était que chère, disparaît, et la vente cesse. Pour remplir le vide qui se manifeste, on s'avise alors de faire soi-même des achats au dehors, au moyen desquels on prétend faire concurrence aux détenteurs, et les ramener forcément sur les marchés; enfin, pour combler la mesure de ces erreurs fatales, on arrive quelquefois jusqu'à faire au peuple, pour le compte de l'état, des distributions gratuites. Tel est le cercle inévitable. L'expédient des distributions gratuites est, au reste, le dernier, et clôt, pour ainsi dire, la série. Arrivé à ce point, tout gouvernement s'arrête, soit en raison de la violence même du désordre qu'il a causé, soit par impuissance, car cet expédient n'est pas de ceux qui puissent se soutenir long-temps sans épuiser les finances publiques. Il n'y a même dans l'histoire qu'un seul exemple de semblables distributions faites avec quelque persévérance et quelque suite : on le trouve à Rome, dans les derniers temps de la république et à la naissance de l'empire. C'est que, pour suivre long-temps cette politique ruineuse, il fallait pouvoir, comme le sénat romain, consacrer à l'approvisionnement d'une seule ville avec ses dépendances les tributs de cent peuples divers et les dépouilles du monde.

Si nous avions à signaler l'erreur première dont toutes ces fausses théories dérivent, nous montrerions qu'elle consiste surtout à vouloir en toutes choses substituer ce qu'on appelle la sagesse du législateur à la prévoyance du commerce, prévoyance qui, dans la sphère où elle s'exerce, est bien supérieure à celle des lois. Sans nous arrêter toutefois à ces considérations générales, nous nous bornerons à montrer, avec la double autorité de la raison et des faits, qu'on se trompe

quand on suppose qu'un pays vaste puisse jamais compter, pour son approvisionnement en céréales, sur les importations du dehors; que l'abondance et la sécurité ne peuvent naître dans un tel pays que de l'extension donnée à la culture, et que le vrai, le seul moyen d'étendre cette culture, c'est d'autoriser toujours, de favoriser au besoin l'exportation : d'où il suit, contrairement à l'opinion reçue, que l'abondance naît essentiellement de la faculté d'exporter. Mais, avant d'entrer dans le développement de cette pensée, il est à propos de compléter ce qui précède par une nouvelle observation.

Le tableau que nous venons de présenter résume d'une manière assez exacte l'ensemble des idées qui ont présidé, dans tous les temps, à la confection des lois en ce qui touche les céréales. Toutefois cette théorie, si l'on peut donner le nom de théorie à ce qui n'est au fond qu'un entraînement aveugle, s'est accrue dans ces derniers temps, et sous l'empire des gouvernemens constitutionnels modernes, d'un élément nouveau. Jusque-là, et dans tous les temps antérieurs, lorsqu'un gouvernement s'avisait de toucher aux lois concernant les céréales, à moins qu'il ne fût conduit par un esprit de fiscalité qui s'est assez rarement exercé sur cette matière, il le faisait uniquement dans l'intérêt de la subsistance du peuple. Cet intérêt, bien ou mal compris, était son invariable guide. Assurer l'approvisionnement régulier du pays, et maintenir les substances alimentaires à des prix facilement abordables pour tout le monde, tel était le but unique et constant de toutes les lois. Depuis l'établissement des gouvernemens constitutionnels modernes, un nouveau principe, pour mieux dire, un nouvel intérêt a surgi : c'est l'intérêt des propriétaires fonciers, qui, sous le nom d'intérêt agricole, est venu compliquer le débat. Comme dans tous les états constitutionnels de l'Europe, sans en excepter la Belgique, les droits électoraux ont été plus ou moins exclusivement confiés aux propriétaires du sol, qui sont devenus par là les arbitres des destinées ministérielles aussi bien que la source première des lois, l'intérêt de ces propriétaires a acquis tout à coup, sous l'empire de ce régime, une importance extraordinaire, inusitée, qui l'a fait mettre plus d'une fois en balance avec l'intérêt même de la subsistance du peuple, ce grand souci de tous les législateurs anciens. De là un système nouveau, système plus compliqué que l'ancien, et en quelque sorte double, dans lequel on a essayé le plus souvent de concilier les deux principes ou les deux intérêts contraires. Il peut se résumer ainsi : restreindre d'une part l'exportation des grains indi-

gènes dans l'intérêt de la subsistance du peuple, restreindre de l'autre l'importation des grains étrangers dans l'intérêt prétendu de la culture du sol.

Voilà donc dans quels termes se présente aujourd'hui la question des céréales. Tous les préjugés anciens subsistent, quoiqu'ils aient peut-être, dans certaines régions, perdu quelque chose de leur intensité (1); mais il s'y mêle désormais une idée nouvelle, qui doit toute sa valeur, tout son crédit, à la prédominance d'une certaine classe, idée qui consiste surtout à faciliter la vente des grains indigènes, tantôt en favorisant leur écoulement au dehors, tantôt, et plus souvent encore, en repoussant à la frontière les grains étrangers.

Nous disons que cette idée, que ce nouvel esprit appartient essentiellement aux pays constitutionnels, où l'influence des propriétaires fonciers domine, et, si l'on doutait de la vérité de cette assertion, il suffirait d'ouvrir l'histoire pour s'en convaincre. En France, sous l'ancien régime, et dans tout le cours du XVIIIe siècle, malgré les entraves de toutes sortes dont le commerce des grains était chargé à l'intérieur, l'importation des grains étrangers fut constamment admise comme une sorte de droit invariable et consacré, tandis qu'au contraire l'exportation des grains indigènes fut généralement interdite. On ne dérogea à ce dernier principe que deux fois dans le cours d'un siècle, en 1764 et en 1787, et dans l'un et l'autre cas cette tolérance accidentelle, qui n'était pas d'ailleurs exempte de restrictions, fut de si courte durée, qu'elle n'eut pas même le temps de porter ses fruits. La révolution et l'empire ne s'écartèrent point en cela de la politique ancienne. Lorsque, par son décret du 29 août 1789, l'assemblée constituante rendit au commerce des grains sa liberté à l'intérieur, elle excepta, par une disposition expresse, le commerce avec le dehors, et bientôt, par un autre décret du 18 septembre suivant, elle déclara même attentatoire à la sûreté et à la sécurité publiques toute exportation de grains et farines à l'étranger. Jusqu'à l'époque du consulat, le commerce des grains, quand il ne fut pas totalement interdit, fut renfermé dans l'intérieur. L'introduction des blés étrangers demeura néanmoins tacitement autorisée en vertu d'une longue coutume, tandis que l'exportation, suspendue par le décret de l'assemblée constituante, demeura interdite de fait et de droit. Le

(1) Nous pourrions à cet égard citer la circulaire récente de M. le ministre du commerce, qui nous paraît une œuvre de haute raison. Ce n'est pas à des actes de ce genre que nos critiques s'adressent.

gouvernement du consulat l'autorisa de nouveau, mais pour le cas seulement où le prix de l'hectolitre de blé, relevé sur dix marchés, ne s'élèverait pas au-dessus d'un certain taux, qui fut fixé, pour l'ouest et le nord de la France, à 16 fr., et un peu plus tard à 20 fr. pour le midi. Dans les années suivantes, la loi, plusieurs fois modifiée, continua à autoriser l'exportation, toujours avec certaines réserves. Au reste, l'exercice de ce droit ne fut pas régulier, mais soumis à des autorisations partielles, délivrées par les agens du pouvoir, et qui devinrent l'objet d'un trafic scandaleux. En 1810, ces autorisations même furent supprimées, et l'exportation totalement interdite.

Telle fut donc, en France, la politique constante de tous les gouvernemens antérieurs au gouvernement constitutionnel : n'autoriser l'exportation qu'exceptionnellement et sous certaines réserves, mais permettre et favoriser en tout temps l'importation, à ce double effet de réserver aux nationaux toutes les ressources de la production locale, et d'en combler au besoin les lacunes par les apports de l'étranger.

A peine le gouvernement constitutionnel est-il institué en 1814, tout change. Dès le 26 juillet, sans attendre même la délibération des chambres, le roi autorise provisoirement par une ordonnance, et sans aucune réserve, l'exportation des grains. Cette ordonnance provisoire est convertie en loi le 2 décembre suivant. Plus tard on revint, il est vrai, sur cette mesure, dans le maintien de laquelle on crut voir quelque danger; mais l'esprit nouveau qui était entré dans les conseils publics se manifesta plus clairement dans la suite, d'abord par la loi du 16 juillet 1819, la première qui ait mis des conditions restrictives à l'importation des blés en France, ensuite par la loi du 4 juillet 1821, qui aggrava singulièrement les restrictions introduites dans la première. Cette loi de 1821, qui fut l'œuvre des chambres bien plus que celle du gouvernement, devint la règle du commerce des grains en France pendant toute la durée de la restauration. La loi de 1832, qui nous régit encore, en rappelle les principales dispositions, mais avec quelques modifications dictées par un esprit plus libéral.

Si de la France constitutionnelle on passe à l'Angleterre, on y trouve un exemple encore plus tranché des mêmes sentimens, des mêmes dispositions dans la législature. Dès l'année 1689, un an seulement après l'établissement définitif du régime constitutionnel, le parlement rendait un bill qui, en interdisant l'importation en Angleterre des grains étrangers, permettait l'exportation des grains indi-

gènes, et même la favorisait au moyen d'une prime de 5 shillings par quarter (1). Cette législation, qui fut en vigueur jusqu'en 1764, produisit en Angleterre des effets curieux, inattendus. Elle fut plusieurs fois modifiée dans la suite, mais toujours les restrictions à l'importation des grains étrangers reparurent, et devinrent comme la règle générale du commerce anglais. Il n'y eut guère qu'une exception, et ce fut durant la longue guerre que l'Angleterre eut à soutenir avec la France. L'aristocratie terrienne, qui semblait plus particulièrement engagée dans cette grande lutte, crut devoir alors se concilier l'appui et la faveur du peuple par un adoucissement aux anciennes restrictions. Toutefois, à peine la guerre avait-elle cessé que, dès l'année 1815, l'importation des grains étrangers était de nouveau interdite avec plus de rigueur que jamais. On ne songea plus, il est vrai, à favoriser l'exportation; mais, l'eût-on permise, cette faculté eût été à peu près illusoire, car les restrictions qui frappent l'importation ayant pour effet naturel et nécessaire, comme nous le verrons bientôt, d'élever la moyenne des prix au-dessus du niveau commun des prix à l'étranger, un pays qui se refuse à recevoir des grains du dehors ne peut guère songer à exporter les siens qu'autant qu'il favorise cette exportation, comme l'Angleterre le faisait autrefois, par des primes.

Ainsi, pendant tout le cours du XVIIIe siècle, la France et l'Angleterre, gouvernées selon des systèmes différens, suivirent, en ce qui concerne le commerce des grains, des voies diamétralement contraires, l'une interdisant ce que l'autre permettait ou favorisait même par des primes. Depuis que ces deux pays sont placés, quant à leur constitution, sous des régimes semblables, leurs *lois-céréales* ont été, au contraire, calquées les unes sur les autres, avec cette différence toutefois que, l'influence de la propriété foncière étant beaucoup plus exclusive en Angleterre qu'en France, les restrictions mises à l'importation y ont toujours été plus rigoureuses. Et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le nouvel adoucissement apporté à ces restrictions en France par la loi de 1832 coïncide avec un affaiblissement pareil du parti des propriétaires fonciers : la loi de 1832 ne semble, en effet, si l'on rapproche les dates, que le corollaire de cette autre loi qui, en supprimant d'une part les grands colléges et le double vote des plus riches propriétaires, et en introduisant de l'autre dans le corps électoral, par l'abaissement du cens, un plus grand nombre

(1) Le quarter équivaut à peu près à trois hectolitres.

de patentés, a doublement restreint l'influence que la propriété foncière avait acquise : tant il est vrai que les restrictions mises à l'importation des grains étrangers ne sont au fond qu'une inspiration du parti des propriétaires du sol, et sont comme liées à sa destinée politique.

L'exemple de la Belgique confirme hautement cette vérité. Tant que ce pays fut lié à la Hollande et gouverné par des mains étrangères, le commerce des grains y fut libre au dehors comme au dedans. Depuis qu'il possède des chambres nationales, où l'intérêt agricole (1) est largement représenté, les restrictions y sont venues les unes à la suite des autres, en s'aggravant toujours, et l'on sait qu'une nouvelle loi votée dans la dernière session aurait déjà rendu ces restrictions encore plus rigoureuses, si, en raison de la gravité des circonstances actuelles et du déficit de la dernière récolte, le gouvernement n'avait jugé nécessaire d'en suspendre les effets.

Notre intention n'est pas de tirer des observations qui précèdent une induction défavorable aux gouvernemens constitutionnels modernes, ni surtout au système représentatif en général. Nous avons voulu seulement constater un fait, fait trop général et trop apparent pour n'avoir pas une signification, et qui nous a paru de nature à faire ressortir l'esprit en même temps qu'à faire préjuger le sort futur de certaines dispositions de nos *lois-céréales*. C'est à ce point de vue seulement que nous l'envisageons, en laissant d'ailleurs de côté toute considération politique étrangère à notre objet.

Entrons maintenant dans l'examen des systèmes divers dont nous venons de voir l'exposé. La question de la liberté du commerce des grains à l'intérieur est aujourd'hui tranchée en principe et en fait, et la circulaire récente de M. le ministre du commerce nous permet d'espérer que cette liberté sera garantie même contre les violences populaires. Aussi nous abstiendrons-nous d'en parler. Il s'agit donc seulement d'apprécier les effets du commerce extérieur sous le double rapport de l'importation et de l'exportation, ainsi que les conséquences ordinaires des lois qui le restreignent.

C'est une grande erreur de croire qu'un pays d'une certaine éten-

(1) Le cens électoral est peu élevé en Belgique, mais il n'est pas uniforme; il varie d'une province à l'autre, et surtout selon les localités, étant d'ailleurs beaucoup moins élevé pour les campagnes que pour les villes, ce qui rend le parti agricole prépondérant. Voici, par exemple, comment il est établi pour la province d'Anvers : pour Anvers, 80 florins; Malines, 40 fl ; Turnhout, 35 fl.; Lierre, 35 fl.; les campagnes, 30 fl.

due, et pourvu d'une population nombreuse, tel, par exemple, que la France et l'Angleterre, puisse jamais compter pour ses approvisionnemens en grains sur les importations du dehors. Les grains sont d'un usage trop général, et d'ailleurs trop encombrans, trop lourds, pour que les quantités venant de loin suppléent jamais, nous ne disons pas à la production totale d'un pays, mais même aux lacunes qui peuvent s'y manifester de temps en temps. Suivant les évaluations les plus probables (1), la production annuelle de la France en céréales de diverses sortes est de 180 millions d'hectolitres. Si l'on s'en rapporte, en outre, aux estimations produites au sein des chambres lors de la discussion de la loi de 1832, la différence en produit d'une bonne à une mauvaise récolte serait de 30 à 40 millions. Ces données, que nous sommes loin de produire comme rigoureusement exactes, peuvent du moins être admises à titre d'approximations. Eh bien! la plus forte importation connue, celle de 1831, n'a guère excédé 3 millions. Est-ce avec cette quantité, qui doit encore être considérée comme exceptionnelle, car cette importation a dépassé de bien loin toutes les autres, qu'on peut se flatter de remplir le vide de la production locale? Ce que nous disons de la France s'applique, du reste, avec la même force à l'Angleterre, quoique les moyens d'approvisionnement par le dehors y soient à certains égards plus étendus. Portées à leur extrême limite, les ressources fournies par l'importation n'ont jamais excédé en France le cinquantième, en Angleterre le vingtième peut-être des besoins. Ce seul rapprochement démontre assez que jamais l'abondance ne peut naître dans un grand pays de la faculté d'importer, et ce que le calcul, ce que la raison enseigne est d'ailleurs pleinement confirmé par l'expérience. Nous avons vu que pendant une longue suite d'années, et jusqu'en 1814, la liberté d'importation fut en quelque sorte le droit commun en France. A-t-on appris par hasard que, durant cette longue période, les disettes y aient été inconnues? Loin de là; le pays n'a pas même été préservé de la famine. L'histoire de l'Angleterre n'est pas moins instructive à cet égard, puisqu'en effet l'in-

(1) Il faut ignorer absolument comment ces sortes d'évaluations sont faites pour en tirer, comme on l'a fait souvent, des inductions rigoureuses, et surtout pour oser présenter ces inductions comme des vérités établies. Ni en Angleterre, ni en France, on ne connaît exactement le chiffre de la production, parce qu'on manque de données fixes pour l'établir. D'ailleurs, comme l'a fait observer très judicieusement M. Mac-Culloch, non-seulement les récoltes sont variables, mais encore la quantité même des terres mises en culture varie d'une année à l'autre, de sorte que tout calcul exact est impossible.

tervalle de temps où l'importation fut autorisée dans ce pays comprend quelques-unes des années les plus désastreuses qu'il ait connues. C'est donc bien mal à propos que quelques adversaires déterminés des prohibitions, entre autres les chefs de la ligue formée en Angleterre pour l'abolition des *lois-céréales* (*anti-corn-law-league*), exaltent les ressources que l'importation pourrait offrir, et fondent sur cette espérance tous leurs calculs.

Est-ce à dire que la faculté d'importer soit indifférente pour un pays? Loin de là. Seulement ce n'est pas à titre de ressource que cette faculté est particulièrement précieuse; elle l'est avant tout en ce sens qu'elle empêche le monopole à l'intérieur et qu'elle modère les prix.

Ce qui fait naître l'abondance, ce qui préserve un pays de la disette, de la famine, de toutes les angoisses de la peur comme de la faim, c'est l'extension de la production locale, c'est le large développement de la culture. Voulez-vous ne jamais manquer du nécessaire, faites en sorte que votre propre sol fournisse en tout temps un superflu. Il ne s'agit donc que de savoir sous l'empire de quel régime la production locale se développe : or, la raison ne dit-elle pas que ce régime n'est autre que celui où les denrées produites trouvent constamment le débouché le plus étendu, le plus facile, au dehors comme au dedans?

On a imaginé à cet égard d'étranges systèmes. Il semble d'abord que l'on parte toujours de cette hypothèse, que la culture, particulièrement celle des céréales, soit un fait constant, une sorte de donnée invariable. On suppose qu'un pays produit toujours en grains tout ce qu'il peut produire: rien de plus, rien de moins. Tel a été le point de départ de tous les systèmes anciens; autrement ces systèmes ne s'expliqueraient point. Telle est encore la pensée qui se révèle aujourd'hui même dans toutes nos discussions publiques; seulement cette pensée, qui n'est au fond qu'un préjugé très vieux, se présente toujours désormais avec un appareil de chiffres qui lui donne une sorte de vernis scientifique. Pour juger, dit-on, si l'on peut autoriser l'exportation des grains, il faut savoir si la production locale suffit aux besoins du pays ou les excède, et sur ce fondement on travaille à dresser de laborieux calculs. On présente, d'un côté, le tableau de la population et celui de la consommation par homme; de l'autre, le tableau des terres labourables, ou mieux encore, le chiffre supposé des hectares cultivés en céréales, et le produit moyen de chacun de ces hectares (1):

(1) Ce calcul de la production a été fait en France en 1811 et en 1817. En An-

la balance faite, on tire hardiment les conséquences. Comme il arrive toujours qu'à la suite de ces calculs les chiffres de la consommation et de la production s'alignent, soit parce que telle est en effet la situation de la plupart des peuples de l'Europe, soit encore parce que les tableaux de statistique, doués qu'ils sont d'une élasticité merveilleuse, sont dressés de manière à amener ce résultat, on en conclut sans hésiter qu'il faut que le pays se retire en quelque sorte en lui-même, en réservant pour sa consommation propre tout ce que son territoire produit. Et c'est avec de semblables raisonnemens que les lois sont faites, et ceux qui les produisent se vantent hautement d'avoir tiré l'économie politique de la sphère des abstractions pour l'asseoir sur la base solide des faits!

Il n'est pourtant pas difficile de distinguer l'erreur grossière qui se cache derrière ces ambitieux calculs. Que prouvent au fond les chiffres qu'on invoque, en les supposant aussi exacts qu'ils le sont peu? Une seule chose : la production actuelle du pays; mais, à moins qu'on ne suppose que cette production soit la dernière limite du possible, quelle conséquence peut-on en tirer par rapport à la production future? Aujourd'hui, et sous l'empire des lois existantes, la consommation et la production s'alignent; soit : voilà tout ce que la statistique prétend prouver. Est-ce à dire qu'il en sera toujours de même, et que les chiffres reconnus demeureront constans, invariables, même sous un régime nouveau? On dirait vraiment, à entendre ces hardis calculateurs, qu'il y a dans chaque pays une certaine étendue de terres pour toujours et exclusivement consacrée à la culture des céréales, sans que cette culture soit susceptible ni de se resserrer, ni de s'étendre. On dirait qu'une sorte de loi impérieuse force les cultivateurs à tourner éternellement dans le même cercle, à tracer invariablement le même sillon.

En toutes choses, la production, à moins qu'elle ne soit limitée par la nature des choses, tend à se mesurer sur l'étendue du débouché. Il peut y avoir de l'erreur quelquefois, soit en plus, soit en moins, surtout dans les pays où la main indiscrète du législateur a, par de fausses mesures, jeté le trouble dans l'économie industrielle; la tendance n'en est pas moins constante, et il est rare qu'elle ne produise pas à la longue tous ses effets. Pourquoi la production des céréales ferait-elle

gleterre, au rapport de M. Mac-Culloch, on a renoncé à faire des calculs de ce genre, pour ne plus estimer la production que d'après la consommation. Les résultats n'en sont pas moins toujours hypothétiques.

à cet égard exception? Elle n'a pas de limites nécessaires et fixes, car toute terre ensemencée, par exemple, en blé, peut fort bien être affectée à d'autres usages, et l'est même nécessairement quelquefois, de même qu'un grand nombre de terres où rarement le blé figure dans la rotation de l'assolement sont néanmoins très aptes à le produire. Dès-lors il est clair que les tableaux de statistique ne prouvent rien : quelle que soit la somme actuelle des produits, on ne saurait en tenir compte, puisque rien n'empêche qu'elle ne s'élève ou ne s'abaisse sous un régime nouveau. Si l'on doute de la vérité de cette hypothèse, on n'a qu'à prendre les faits au hasard, dans un pays quelconque, dans le présent ou dans le passé, et l'on verra qu'il n'y en a pas un seul qui ne la confirme hautement.

Supposons un pays où le commerce des grains soit doublement entravé par des lois également prohibitives à l'importation et à l'exportation : quelles sont les conséquences naturelles d'un tel régime? Les voici : la production, réduite au seul débouché du marché intérieur, mais en même temps sûre d'y régner seule, fournit à peu près exactement ce que ce marché réclame; c'est en effet ce qu'on remarque partout où une semblable législation est en vigueur. Toutefois, l'influence des saisons étant au-dessus de la prévoyance humaine, les producteurs établiront comme de raison leurs calculs sur le rapport des années communes. De là l'insuffisance de la denrée dans les années mauvaises, et la surabondance dans les années fertiles; de là aussi tour à tour le malaise pour le peuple ou la ruine pour le cultivateur. Les lois prohibitives du commerce des céréales ne laissent guère, en effet, que l'alternative entre ces deux maux.

On peut même remarquer, dans les pays soumis à ce régime, une sorte de flux et de reflux de la production assez curieux à observer. Les cultivateurs, avons-nous dit, mesurent la production sur les besoins avec un tact assez sûr; mais ce n'est point par des calculs complexes, dont ils sont fort incapables, et que l'administration même est inhabile à dresser : c'est par les facilités ou les difficultés qu'ils rencontrent dans l'écoulement de leurs produits. Qu'arrive-t-il cependant? On sait qu'assez généralement plusieurs mauvaises années se succèdent, puis viennent à la suite l'une de l'autre quelques années fertiles. Durant les premières, les prix, n'étant pas modérés par la concurrence étrangère, s'élèvent au-delà de toute mesure, et les cultivateurs réalisent sur la vente de leurs produits des bénéfices énormes. Alors séduits à la fois par la facilité du débouché et par la grandeur des bénéfices, ils étendent la culture; ils se hâtent d'ensemencer en

grains des terres précédemment affectées à d'autres usages. Viennent ensuite les années fertiles, et aussitôt, grace à l'extension précédemment donnée à la culture, le trop-plein se manifeste. Plus le déficit a été grand dans les années mauvaises, plus la réaction d'une année fertile se fait sentir. Les prix tombent, les marchés s'encombrent, les greniers des cultivateurs demeurent chargés d'un surcroît de marchandise dont ils ne trouvent nulle part le débouché; c'est ainsi que la détresse des cultivateurs succède à la détresse du pays. Bientôt se manifeste un mouvement contraire, et on prévoit déjà les conséquences. Voilà comment un pays cerné par des lois prohibitives est sans cesse ballotté entre des écueils opposés, mais également funestes. Il suffit d'avoir étudié ce qui se passe en Angleterre depuis 1815, ce qui s'est passé en France même durant le cours de la restauration, et d'avoir suivi avec quelque attention les mouvemens de l'agriculture dans les deux pays, pour reconnaître la justesse infaillible de ces observations.

Allons plus loin. Nous disions tout à l'heure que, dans un pays fermé par des lois prohibitives, la production suffit à peu près à la consommation dans les années communes. Cette hypothèse, toutefois, n'est pas entièrement exacte. On comprend, en effet, qu'une récolte supérieure aux besoins réduisant trop souvent le cultivateur à l'impossibilité absolue de vendre, il craint encore plus la surabondance produite par une année fertile, qu'il ne désire et n'espère la disette causée par une année mauvaise. Il se montre donc en général plus circonspect qu'ailleurs, aspirant à demeurer plutôt au-dessous qu'au-dessus des besoins, et telle est l'infaillibilité de ce sens intime qui guide la production, que l'effet répond à son calcul. Il arrive de là, chose étrange, que ce pays si âpre à se défendre contre l'importation est précisément celui qui éprouve le plus souvent l'irrésistible besoin d'appeler à lui les denrées étrangères, et qui en définitive importe le plus. Qui ne reconnaît à ces traits l'histoire de l'Angleterre? Nul autre pays n'est aussi rigoureux à repousser les grains étrangers, et nul autre n'en consomme en réalité davantage. On suppose, il est vrai, que le peuple anglais n'éprouve ce besoin fréquent d'appeler à lui les ressources du dehors que parce que son territoire ne suffit point à le nourrir; mais, quand on considère d'une part combien l'Anglais est en général peu consommateur de pain, de l'autre combien la culture des céréales est actuellement restreinte en Angleterre, et par conséquent combien il resterait de terres à y consacrer si le besoin s'en faisait sentir, on ne comprend guère qu'un homme sensé

puisse admettre sérieusement une telle supposition. Non, sa situation besoigneuse ne vient pas de l'excès de sa population; tout repousse une telle hypothèse. Cette situation est l'effet naturel et nécessaire des lois. En veut-on une autre preuve de fait? la voici. Si la législation française est, quant aux céréales, beaucoup plus libérale que celle de l'Angleterre, elle est en revanche, par rapport à la plupart des autres produits agricoles, la plus illibérale de toute l'Europe. Elle frappe de droits plus ou moins élevés à l'importation les lins, les chanvres, les laines, les graines oléagineuses, les chevaux, les moutons, les bêtes à cornes, en un mot tous les produits du sol. Nul autre pays n'oppose d'ailleurs à ces produits des tarifs plus rigoureux. Eh bien! que l'on consulte nos états de douanes, et l'on verra que l'importation de ces mêmes produits est en France, toute proportion gardée, plus considérable que dans aucun autre pays du continent. Le phénomène, si étrange qu'il paraisse, est donc réel. Ce qui achève de l'expliquer, c'est que les entraves mises à l'importation des denrées du sol en élèvent toujours les prix à l'intérieur, et donnent ainsi un avantage marqué aux denrées étrangères.

Supposez maintenant que les lois existantes accordent toute facilité, toute latitude aux exportations des grains : alors le débouché s'étend, de nouvelles voies s'ouvrent à la vente, et le cultivateur, découvrant devant lui un horizon plus large, une carrière sans limites, proportionne ses opérations à l'étendue des besoins qu'il doit remplir. Soit qu'il affecte une plus grande étendue de terres à la culture des céréales, soit qu'il exploite avec plus d'activité, de sollicitude et de fruit celles qu'il y a consacrées précédemment, il travaille à verser sur un marché plus vaste une plus grande abondance de produits. La denrée se multiplie en raison de la demande. On peut même dire que sous un tel régime l'accroissement de la production surpasse celui de la consommation même, car les débouchés à l'extérieur ont cet avantage, inappréciable pour le producteur, de n'avoir point de borne fixe, arrêtée, infranchissable; de pouvoir s'étendre d'une manière indéterminée à l'aide de quelques efforts et de quelques sacrifices, tandis que la consommation locale, naturellement limitée, ne se prête, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à aucune espèce de transaction; et rien n'est plus décourageant pour le producteur que de voir, une fois les besoins satisfaits, qu'il ne peut se défaire de sa marchandise à aucun prix. Ainsi la faculté d'exporter encourage la production et multiplie les ressources. Comment le pays viendrait-il alors à souffrir de la disette? Dans les années communes, il produit au-delà de ses besoins,

et verse au dehors son superflu. Par là, comme les récoltes ne manquent jamais que partiellement, il se trouve que, dans les années mauvaises, il lui reste encore le nécessaire. Ajoutez qu'un pays habitué à exporter conçoit un sentiment tel de la supériorité de ses récoltes, qu'il est préservé des fausses terreurs, de ces paniques maladives, souvent plus désastreuses que la disette même. C'est ainsi qu'à la faveur de cette faculté précieuse d'exporter, l'abondance s'établit à demeure, et toute crainte de disette s'évanouit.

Veut-on encore des preuves à l'appui de cette vérité, on n'a qu'à prendre au hasard un pays quelconque où, durant un certain temps, l'exportation ait été régulièrement permise. Nous ne chercherons pas bien loin notre exemple, nous le prendrons dans l'histoire même de l'Angleterre, et le fait est à la fois assez curieux et assez concluant pour mériter d'être cité.

En 1689, on le sait, fut établie en Angleterre une loi qui non-seulement permettait l'exportation des grains, mais encore la favorisait au moyen d'une prime de 5 shillings par quarter. Quel était le but de cette loi? Elle n'était pas, à coup sûr, dictée dans l'intérêt du peuple; c'était, soi-disant, dans l'intérêt de l'agriculture, et par le fait dans l'intérêt des propriétaires fonciers. Que voulait, qu'espérait cependant l'aristocratie terrienne? Elle voulait, en assurant aux grains du pays un débouché constant, produire une certaine rareté de la denrée, et en maintenir les prix. A certains égards, cette loi produisit son effet, car, quoi qu'en aient dit plusieurs économistes, et entre autres Adam Smith, elle fut singulièrement favorable à l'agriculture anglaise; à d'autres égards cependant, elle eut des résultats tout différens de ceux qu'on attendait, puisqu'au lieu de cette rareté qu'on avait prévue, elle fit régner en Angleterre, tant qu'elle fut en vigueur, c'est-à-dire jusque vers 1764, l'abondance, une abondance constante, inaltérable. Écoutons ce que disait à ce sujet un auteur anglais, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, sous le pseudonyme de John Nickols. « Tant que l'Angleterre, disait-il, n'a songé à cultiver que pour sa propre subsistance, elle s'est trouvée souvent au-dessous de ses besoins, obligée d'acheter des blés étrangers; mais, depuis qu'elle s'en est fait un objet de commerce, sa culture en a tellement augmenté, qu'une bonne récolte peut la nourrir cinq ans. » Ne nous arrêtons pas à l'exagération évidente de ces dernières paroles, qui sont en cela une expression des préjugés du temps : elles peuvent, toutefois, donner une idée de l'accroissement extraordinaire et subit que

la culture avait pris sous l'influence du nouveau régime. « C'est à l'an 1689, continue Nickols, qu'est l'époque des riches moissons de l'Angleterre; elle en est redevable à cet acte si sage, qui institua une gratification pour l'exportation des grains sur vaisseaux anglais. »

Ainsi l'Angleterre, qui, dans les années antérieures à 1689, avait été fréquemment tourmentée par les disettes, en fut long-temps préservée par la bienfaisante influence de cette loi. Depuis qu'elle a changé de système, le fléau de la disette est venu de nouveau fondre sur elle. Voilà donc un pays qui tour à tour, selon que ses lois fiscales gênent l'exportation, la favorisent ou l'entravent de nouveau, se voit d'abord exposé, comme tant d'autres, à des disettes fréquentes et à de subites variations de prix, devient ensuite tout d'un coup la providence des autres, et retombe encore dans son premier état! Quoi de plus concluant qu'un tel exemple? Il l'est d'autant plus que, durant la longue existence de la loi de 1689, l'importation fut constamment interdite; tant il est vrai que l'abondance ne résulte pas des importations du dehors, mais au contraire de la faculté d'exporter.

Il y a eu dans tous les temps quelques contrées célèbres par l'exubérance de leur production en céréales, et qui étaient regardées comme des greniers d'abondance où les nations étrangères venaient de loin s'approvisionner; cela était vrai surtout dans les temps anciens, où les restrictions douanières étaient moins générales ou moins uniformes qu'aujourd'hui. En remarquant la prodigieuse fécondité de ces pays, les historiens, les philosophes, les publicistes, n'ont guère su que vanter la nature de leur sol, auquel ils attribuaient, sans aller plus loin, cet heureux privilége de produire abondamment le grain: « terre fertile en blés, » disaient-ils, et avec cela ils croyaient avoir tout dit, comme si la terre produisait le blé sans culture et par une sorte de faveur du ciel, comme si le blé était une plante si exclusive, si délicate, qu'il lui fallût, à l'exclusion de toute autre, telle nature de sol ou tel climat. Ce que nous disons des temps anciens s'applique, du reste, aux temps modernes, car, aujourd'hui comme autrefois, il y a des contrées que l'on regarde comme douées par privilége de la faculté de produire abondamment le blé. Si l'on étudiait avec quelque attention les pays qui ont joui ou qui jouissent encore de cet inappréciable avantage, on reconnaîtrait peut-être avec étonnement qu'ils ne sont en général ni plus fertiles, ni plus propres à la culture du blé, que tant d'autres connus seulement par la fréquence de leurs disettes et l'étendue de leurs besoins. Ce qui fait la prétendue fertilité des premiers, c'est la sagesse de leurs lois. De

l'abondance comparative de leurs récoltes, on a conclu quelquefois qu'ils pouvaient admettre une législation plus libérale, une plus grande facilité dans l'exportation, et en y regardant bien on voit que cette facilité même faisait toute la différence. Comment en douter quand on voit les mêmes pays passant tour à tour à l'état de contrée fertile ou besoigneuse, selon que la législation s'y prête ou s'y refuse à l'exportation des grains? Nous venons d'observer ce phénomène dans l'histoire de l'Angleterre; on le retrouve, avec des circonstances différentes, dans l'histoire plus récente encore de la Belgique. Qui ne se souvient qu'au temps de la restauration, alors que les provinces belges étaient soumises au gouvernement de la Hollande, ce petit pays, soumis à des lois très libérales, fut à plusieurs reprises comme la providence des peuples voisins? On en parlait aussi comme d'une sorte de grenier d'abondance, *terre fertile en blés*. La France et l'Angleterre venaient y puiser tour à tour et quelquefois en même temps. Vers 1830 surtout, la disette s'étant manifestée à la fois dans ces deux pays, les agens anglais et français s'abattirent sur les campagnes de la Belgique comme des nuées de sauterelles. Il semblait qu'ils dussent en peu de temps épuiser le pays. Il n'en fut rien pourtant. La Belgique répondit à toutes les demandes qui lui étaient faites, et ne s'en trouva pas plus mal. Ni le gouvernement ni le peuple ne s'émurent de cette exportation inusitée : il y eut seulement quelques rassemblemens tumultueux sur les marchés de la ville de Bruges, où le bas peuple est peut-être plus ignorant et plus turbulent qu'ailleurs; mais le gouvernement n'en tint pas compte, et l'expérience prouva qu'il faisait bien. Tant que la Belgique persista dans cette sage conduite, l'embarras des subsistances fut chose inconnue pour elle. Elle conserva sa réputation de grenier d'abondance, de terre fertile, inépuisable. C'est depuis qu'elle pratique un autre système que l'état des choses a changé.

Laissons à part la détresse présente de ce pays, détresse qu'on peut attribuer, si l'on veut, à des circonstances malheureuses, exceptionnelles. Toujours est-il que la Belgique n'est plus ce qu'elle était. Sous l'empire d'un régime nouveau, elle a perdu sa couronne; elle a perdu la réputation qu'elle s'était faite et sa sécurité. La Belgique commence une existence nouvelle, existence orageuse, précaire, semée de périls et d'alarmes. Encore un pas dans cette voie, et elle n'aura bientôt plus rien à envier à l'Angleterre. Après avoir si longtemps vanté sa fertilité, on dira d'elle ce qu'on dit si naïvement de

l'Angleterre : qu'en raison de la densité de sa population, le sol ne suffit pas pour la nourrir.

L'exemple de la France n'est pas moins concluant, quoique les faits s'y présentent, heureusement pour nous, dans un ordre contraire. Sous aucun des régimes restrictifs antérieurs à la loi de 1832, les disettes n'y ont manqué, et, selon que les restrictions ont été plus ou moins sévères, ces disettes ont été plus fréquentes ou plus rudes. Le régime établi par la loi de 1832, sans être celui d'une liberté complète, est à cet égard beaucoup plus libéral qu'aucun des régimes précédens. C'est aussi le seul sous l'empire duquel le pays n'ait éprouvé aucune disette sérieuse. Qu'y a-t-il de plus concluant que tous ces faits? Si l'on persiste à dire que ce qui fait en Angleterre l'insuffisance actuelle des récoltes, c'est l'accroissement de la population, nous demanderons comment il se fait qu'un accroissement pareil de la population en France n'ait pas empêché cette population de trouver sur le sol qu'elle occupe une subsistance plus abondante et plus sûre qu'elle ne l'a trouvée dans aucun temps.

Si la faculté d'exporter entretient dans un pays l'abondance, elle n'est pas moins précieuse en ce qu'elle contribue plus qu'aucune autre circonstance à maintenir une égalité à peu près constante dans les prix. Nous avons sous les yeux les relevés officiels des prix des grains sur le marché de Windsor pendant la longue suite d'années où la loi de 1689 fut en vigueur; on n'y remarque durant tout ce temps que des oscillations assez légères. C'est, au contraire, une chose affligeante à voir, dans les pays soumis au régime restrictif, que les continuelles et brusques variations dans les cours des marchés. D'une année à l'autre, il y a parfois des différences telles que la raison s'étonne et que l'imagination s'effraie. « Dans l'espace de deux ans, disait M. Huskisson, faisant allusion aux années 1822 et 1823, les prix se sont élevés de 38 shillings à 112 shillings le quarter. » La France n'a guère été plus heureuse à cet égard dans les temps où l'exportation y était interdite. Ainsi, tantôt la denrée s'élève à des prix inabordables pour le consommateur, et qu'on a appelés assez justement *prix de famine;* tantôt, au contraire, ces prix tombent si bas, que le cultivateur n'y trouve plus la juste rémunération de son labeur. D'une année à l'autre, la marchandise se met hors de la portée du consommateur ou s'avilit. C'est qu'en effet une bonne récolte donnant nécessairement un excédant quelconque sur la consommation, si l'exportation est interdite, il y a là pour ainsi dire une quan-

tité flottante qui, ne trouvant de débouché nulle part, retombe de tout son poids sur le marché. Comment veut-on qu'un pays se tienne en repos au milieu de ces agitations continuelles? Quelle sécurité d'une part pour le peuple? quel encouragement de l'autre pour la culture?

Mais, dira-t-on, si les quantités de grains qu'on peut importer dans un pays sont peu de chose relativement à la consommation totale, et ne suffisent jamais pour combler le vide de la production, par une raison semblable les quantités dont ce même pays fait un objet de commerce à l'extérieur ne forment aussi qu'une fraction assez mince de sa production totale. Dans le temps de son plus grand commerce en grains, l'Angleterre n'en exportait guère, année commune, que pour une valeur d'environ 35 millions (1), et les plus fortes exportations des autres pays n'excèdent guère en moyenne ce chiffre. Comment donc de si grands avantages peuvent-ils découler d'un accroissement de vente qui paraît si médiocre? Nous pourrions dire à cela qu'un excédant relativement assez faible suffit, quand toute voie est fermée à son écoulement au dehors, pour produire l'encombrement à l'intérieur, d'autant mieux que les influences morales se mêlent toujours à celles qui naissent de l'état du marché. Y a-t-il un trop plein, le fermier se hâte de vendre pour réaliser, dans la crainte de ne pouvoir le faire quand le moment d'urgence sera venu, tandis que par une raison semblable l'acheteur se montre lent à se pourvoir, et par là ils contribuent l'un et l'autre à augmenter l'encombrement qui existait déjà. Au contraire, quand l'exportation est permise, la certitude d'un écoulement possible au dehors laisse tout le monde dans son assiette. Ces raisons toutefois seraient insuffisantes, si l'on ne tenait compte d'un fait bien important, bien grave, et généralement trop peu observé : c'est l'existence du commerce des grains, c'est l'intervention régulière des spéculateurs dans ce commerce partout où l'exportation a lieu, et leur disparition presque absolue là où cette même exportation est interdite.

Que les commerçans, intermédiaires entre le producteur et le consommateur, se montrent en effet ou disparaissent dans les circonstances dont nous parlons, c'est un fait d'observation très facile à vérifier, et qui d'ailleurs s'explique. Le commerce, pour nous servir d'une expression triviale, veut avoir ses coudées franches; il lui faut

(1) C'est, en effet, la moyenne de l'exportation des cinq années 1746 à 1750 inclusivement.

de larges débouchés, un horizon vaste, une grande facilité dans ses opérations, et c'est surtout au commerce de spéculation que cette observation s'applique. Il ne s'acclimate guère dans les lieux où tout est borné, concentré, fini. Que ferait-il en effet dans ce cercle étroit où les lois prohibitives l'enserrent? On ne se charge guère d'une marchandise aussi encombrante que les céréales, et d'une garde si difficile, quand on n'est pas sûr de pouvoir, dans le cas d'une nécessité pressante, l'écouler au loin. Aussi, dans tous les pays où les envois au dehors sont entravés, il n'y a point, à proprement parler, de commerce de grains. Partout, excepté peut-être dans le voisinage des capitales et dans quelques lieux privilégiés, les cultivateurs vont au marché voisin vendre directement leurs grains, par petites portions à la fois, aux meuniers, aux boulangers, ou quelquefois aux derniers consommateurs. Nulle part on ne voit de commerçans spéculateurs qui les enlèvent par masses pour ensuite les écouler au loin. A la vérité, quand, après une mauvaise récolte, la disette se montre avec ses périls et ses alarmes, et qu'à la suite d'un extraordinaire exhaussement des prix les barrières s'abaissent, on voit tout à coup apparaître et fondre sur cette denrée une nuée de spéculateurs sortis de toutes les professions pour exploiter la circonstance; mais en temps ordinaire on peut dire avec vérité que le commerce des grains n'existe pas. Telle était la situation de la France sous la restauration, et, quoique cette situation se soit à coup sûr améliorée depuis ce temps sous l'empire d'une loi plus libérale, elle laisse encore à cet égard beaucoup à désirer. Telle est encore aujourd'hui la situation de l'Angleterre, et tous les rapports, même ceux du gouvernement, l'attestent. Pour comprendre les conséquences de cet état de choses, il suffit de considérer de près la fonction que le commerce remplit.

Plusieurs économistes ont déjà montré fort judicieusement que l'intervention des commerçans, dont on se plaint quelquefois comme d'un surcroît de charges pour les producteurs et les consommateurs, est presque toujours une véritable économie pour les uns et pour les autres; que ces intermédiaires, en réunissant plusieurs opérations en une seule, et en faisant à la fois pour de grandes quantités réunies ce que chaque producteur serait obligé de faire pour les petites portions dont il dispose, obtiennent dans les transports, les manipulations, les emmagasinages et les ventes une économie de frais également profitable à tous, et qu'ainsi, malgré le salaire qu'ils prélèvent avec raison, leur entremise, loin de grever les produits d'une dépense nouvelle, les rend presque toujours à de meilleures conditions de prix.

Ce n'est pourtant pas là le seul ni peut-être le plus grand avantage que leur intervention procure. Si les commerçans peuvent être considérés en ce sens comme les économes de l'industrie, ils en sont, à d'autres égards, les éclaireurs, les guides et les soutiens : ils sont l'œil de la production, dont ils éclairent la marche; ils sont encore, s'il est permis de le dire, la providence du pays, auquel ils distribuent avec sagesse, intelligence et mesure ce que l'industrie proprement dite n'a fait que jeter sur le marché. Attentifs à découvrir les besoins et à les signaler, comme aussi à connaître et à utiliser toutes les ressources, ils rapprochent le producteur et le consommateur, montrant à celui-ci des ressources qu'il ignorait, ouvrant à celui-là des débouchés qu'il n'aurait pas trouvés lui-même. Ils font plus encore; mais, pour nous en tenir à ce qui nous occupe en ce moment, c'est par eux surtout que le marché se nivelle et que l'égalité des prix se maintient dans les lieux et dans les temps.

Le propre du commerce, et surtout du commerce de spéculation, c'est d'acheter pour revendre, d'acheter quand la marchandise abonde et que les prix baissent, de revendre quand la pénurie se fait sentir et que les prix s'élèvent. — Trafic honteux! œuvre improductive et immorale! s'écrient quelques hommes ignorans. — Travail honorable! œuvre éminemment utile et fécondante! disent ceux qui ont pris la peine d'examiner. On a vu comment, sous un régime de restrictions, les bonnes et les mauvaises années, en se succédant tour à tour, ramènent à peu près périodiquement l'une après l'autre la disette, fléau du pays, ou la surabondance, occasion de ruine pour le cultivateur : des chertés désolantes ou un excessif avilissement des prix. Supposez au contraire qu'au milieu de ce mouvement irrégulier des récoltes s'interposent quelques milliers de commerçans spéculateurs : à l'instant la situation change, et le mal, qui n'est pas, quoi qu'on en dise, irréparable, s'évanouit. Dans les années fertiles, ces économes prévoyans, séduits par le bas prix, attirent à eux et mettent en réserve pour d'autres temps une partie de la marchandise qui surabonde. Ont-ils quelques fonds disponibles, c'est à cela qu'ils les consacrent; trouvent-ils quelque endroit vide dans leurs magasins, c'est de cette marchandise qu'ils le remplissent. Si en même temps l'exportation est permise, et elle doit l'être pour qu'un tel commerce ait lieu, favorisés qu'ils sont par le bas prix de la denrée, ils sondent tous les pays voisins pour y trouver des débouchés, ils tentent des expéditions lointaines, découvrent, s'il le faut, des consommateurs ignorés, poussent à la vente dans tous les coins du vaste marché qui leur est ouvert, et dé-

gorgent en tous lieux quelque portion du superflu du pays. Ainsi, peu à peu et sans effort, au dehors et au dedans, l'excédant de la production s'écoule ou se retire, et le marché se désemplit. Qu'après cela surviennent les années infertiles, le mal est déjà prévu et le remède est prêt. Aussitôt que la hausse se prononce, les innombrables réserves faites en d'autres temps reparaissent, et, se présentant sur le marché en concurrence avec le produit de la moisson nouvelle, elles en remplissent toutes les lacunes.

On ne prend pas garde en général à ces petits lots de marchandises dont les commerçans spéculateurs, partout où le commerce est libre, garnissent leurs magasins ou leurs greniers, parce qu'en effet chacun de ces lots pris isolément est peu considérable, et on se croit bien mieux assuré contre la disette à l'aspect de ces vastes greniers d'abondance qui ont été le rêve de quelques gouvernemens malavisés. Et cependant, outre que ceux-ci découragent, par une concurrence mal entendue, le commerce et l'agriculture, les masses imposantes qu'ils renferment sont peu de chose, après tout, en comparaison des innombrables petites réserves formées par les particuliers. Quoi qu'il en soit, comme, dans tout pays où l'exportation est libre, la production surpasse, en temps ordinaire, les besoins de la consommation locale, et les satisfait toujours, l'office du spéculateur consiste moins alors à prévenir une disette qui n'est point à craindre qu'à modérer les prix. C'est à quoi il réussit, même sans y penser, en tirant parti de ses réserves. Il n'arrête pas la hausse, et il n'est pas bon qu'il l'arrête, car le producteur doit toujours être averti; mais il en empêche l'excès : il l'atténue, comme il avait atténué la baisse, et, après avoir soutenu la production dans les temps de surabondance, il vient en aide au consommateur dans les momens de pénurie.

Ce n'est pourtant pas sous cet aspect que le commerce des grains se présente toujours. Souvent, dans les temps de disette, nous entendons le peuple poursuivre de ses clameurs les marchands, qu'il flétrit du nom d'accapareurs. On est convenu aujourd'hui que ces accusations du peuple sont toujours fausses ou du moins exagérées, et, à tout prendre, on a raison. Il faut reconnaître toutefois qu'à certains égards elles ne sont pas dénuées de quelque fondement. C'est qu'en effet, là où le commerce, habituellement enchaîné, ne recouvre sa liberté que par intervalles et dans les temps de crise, il change de caractère et n'exerce plus cette action bienfaisante dont nous parlons. C'est seulement lorsque les prix dépassent un certain taux que tout à coup les barrières s'abaissent, et c'est alors aussi que les commerçans

surgissent. Que viennent-ils faire en pareil cas sur le marché? Y apporter des réserves antérieures? Ils n'en ont point, puisque leur rôle commence. Non : ils viennent, comme nous l'avons dit, exploiter la circonstance, et, dans un temps de pénurie et de hausse, spéculer sur les chances d'une hausse encore plus forte. Sur un marché déjà peu garni, ils viennent augmenter la concurrence des acheteurs; dans un temps où la marchandise est déjà chère, ils l'enlèvent dans la prévoyance d'un renchérissement encore plus prononcé, et ils contribuent ainsi, sans y prendre garde, à préparer cette cherté excessive qu'ils ont prévue. Il y a loin de là à cette intervention régulière et toute de prévoyance d'un commerce établi. Ce n'est pas qu'après tout, même dans ces circonstances défavorables, l'entremise des commerçans ne soit encore un bien. C'est par eux que le marché intérieur se nivelle et que le trop plein d'un endroit se déverse sur un autre; c'est par eux aussi que sont importées du dehors les quantités plus ou moins considérables que l'étranger peut fournir. Cependant il est évident que le commerce des grains exercé dans de semblables conditions perd la plus grande partie de sa vertu. Jamais ce commerce n'accapare lorsqu'il est libre : il soutient les prix quand ils fléchissent; mais, loin de les exagérer encore lorsqu'ils s'élèvent, il vient au contraire les modérer. Pourvu, dans ce dernier cas, de ses réserves antérieures, le commerçant se garde bien de spéculer sur les chances d'une hausse excessive qui n'arrivera point : il aime bien mieux réaliser par la vente un bénéfice certain, en profitant de l'exhaussement actuel des prix, d'autant plus que, sachant que ses magasins ne sont pas les seuls fournis, il éprouve le besoin de ne pas être prévenu. C'est ainsi que tour à tour il empêche tous les excès, qu'il modère à la fois et la hausse et la baisse, prévient la disette et la surabondance, et qu'il maintient enfin, au grand avantage de tous, une égalité de prix presque inaltérable.

Voilà comment les faits s'expliquent. On peut comprendre maintenant cette alliance singulière de deux faits en apparence incompatibles : des envois continuels au dehors et une abondance constante au dedans. Phénomène remarquable, et pourtant naturel et simple, que les uns ignorent, parce qu'ils ne s'enquièrent point des faits dont ils se prévalent toujours, et dont les autres nient l'existence, parce qu'ils ne le comprennent pas.

Après ce que nous venons de dire, on pressent déjà comment la faculté d'exporter, si favorable au consommateur, est en même temps

le meilleur encouragement pour la culture. Il est impossible qu'une industrie s'anime et se perfectionne au milieu de ces vicissitudes si fréquentes de hausse et de baisse, de ces continuels soubresauts auxquels l'agriculture est souvent en proie. Lorsque la marchandise surabonde et que les prix s'avilissent, le cultivateur, chargé d'une masse de produits dont il ne trouve pas la vente, et pauvre de l'abondance même dont il est entouré, se décourage et perd à la fois l'envie et le moyen de perfectionner son travail. Dans les temps de disette, au contraire, l'excessif renchérissement des prix lui tient lieu de tout, et il n'a plus besoin de s'être étudié à bien faire pour réaliser d'énormes bénéfices. Jouet d'évènemens contraires que toute sa prudence ne saurait maîtriser, il s'abandonne en quelque sorte à ces chances incertaines, et attend d'une disette, c'est-à-dire d'une calamité publique, ce qu'il n'est jamais sûr d'obtenir de son travail. Quel avantage n'est-ce donc pas pour lui, quel puissant mobile pour le progrès de la culture, que cette égalité de prix ou cette égalité d'abondance qui naît de la faculté d'exporter! Voici ce que disait à ce sujet, en 1825, un homme que l'Angleterre honore avec raison pour le bien qu'il a fait, et plus encore peut-être pour le bien qu'il aurait pu faire, si des influences trop puissantes n'avaient enchaîné ses mains. « J'ai toujours pensé que ce que nous devions le plus désirer, c'était de maintenir la permanence des prix, et d'empêcher ces oscillations convulsives qui mettent le désordre dans la fortune des cultivateurs. Or, que fait la législation actuelle? Elle limite, dans les mauvaises années, les marchés dont nous pouvons tirer les grains qui nous sont nécessaires, et dans les bonnes elle nous empêche de vendre nos produits surabondans. Il est impossible de ne pas être surpris qu'il y ait encore quelqu'un qui puisse faire l'éloge d'un système également préjudiciable au cultivateur, à l'artisan, au fermier lui-même, surtout après le rapport de 1821, qui en a si complètement démontré tous les vices. Certes, ce n'était pas en 1822 que l'on pouvait se féliciter des effets produits par ce système, lorsque les grains étaient tombés à 38 shillings, que tous les soirs on entendait parler, dans cette chambre, de la banqueroute nationale, et proposer les expédiens les plus extraordinaires. Dans l'espace de deux ans, le prix du grain a varié de 38 à 112 shillings le quarter. Il résulte de ces variations que l'industrie des fermiers ne présente plus aucune sûreté, que plusieurs des opérations auxquelles ils se livrent sont de purs jeux dont les résultats sont aussi incertains que peut l'être l'agiotage des actions des mines, et que, lorsqu'ils font

un long bail, il est impossible qu'ils calculent les conséquences définitives qu'il doit avoir sur leur bien-être et sur celui de leurs familles (1). »

Il nous reste à montrer que la liberté de l'importation, qui est d'une si médiocre importance si on la considère comme un moyen de combler le déficit des récoltes, est, à d'autres égards, d'une importance vitale, en ce qu'elle est la condition nécessaire de la modération des prix à l'intérieur.

Autorisée sous tous les gouvernemens, quels qu'ils fussent, l'importation n'a été prohibée ou restreinte, comme nous l'avons vu, que dans les états constitutionnels modernes. Quel a été le but de ces restrictions? C'est de favoriser l'agriculture : tel a été du moins le but apparent ou le prétexte. En repoussant les produits étrangers, on a voulu d'abord assurer au cultivateur la possession exclusive du marché national, ensuite produire une hausse factice dans le prix des marchandises. C'est par ce double privilége, un débit assuré au dedans et un prix plus élevé qu'il ne le serait sous l'action d'un commerce libre, qu'on a prétendu à la fois enrichir le cultivateur et l'encourager à perfectionner son travail. Que ce procédé soit inefficace pour déterminer le progrès de la culture, c'est ce que l'expérience démontre tous les jours. Il est pourtant certain qu'il tend à exhausser les prix. En vertu de quel principe cette hausse se produit-elle? comment se fait-il qu'elle ne soit pas un stimulant pour la culture? C'est ce qu'il nous reste à expliquer.

Lorsque les lois repoussent, par des prohibitions ou des droits, certains produits étrangers, elles établissent naturellement, au profit des producteurs indigènes, une sorte de monopole. Il est bon de remarquer toutefois que ce monopole change de caractère selon la position ou la nature de l'industrie à laquelle il se rapporte. Si cette industrie est, à l'intérieur, accessible à tout le monde, de manière que des établissemens rivaux puissent se multiplier à l'infini, le monopole du producteur indigène n'est pour ainsi dire que relatif, en ce sens que, mis à couvert de la concurrence étrangère, il rencontre au dedans une concurrence assez vive pour le forcer à modérer ses prix. Si, au contraire, l'industrie favorisée n'est accessible qu'à un certain nombre d'hommes, et qu'à l'intérieur même elle soit limitée dans son développement, ou par la nature des choses, ou par les lois, le monopole est absolu, et rien n'empêche ceux qui en jouissent de l'exercer dans

(1) Huskisson's *Speeches*.

sa rigueur. En général, les branches de l'industrie manufacturière se trouvent dans le premier cas; le second cas est particulièrement celui de l'industrie agricole.

Il n'est presque jamais exact de dire, à l'égard de l'industrie manufacturière, comme on le fait souvent, que les droits établis sur les marchandises étrangères permettent aux producteurs nationaux d'exagérer leurs prix et de faire des bénéfices énormes, ou du moins cela n'est vrai que durant un certain temps. Que, le lendemain de l'établissement d'un droit restrictif de l'importation, les usines antérieurement fondées dans le pays puissent, à la faveur de cette mesure, réaliser des bénéfices plus qu'ordinaires, cela n'est pas douteux; toutefois cette situation exceptionnellement avantageuse ne peut être évidemment que transitoire, car, dès l'instant qu'elle est connue, et elle ne tarde pas à l'être, des établissemens rivaux s'élèvent à l'envi, et, par l'effet seul de cette rivalité, les bénéfices ne tardent pas à descendre au niveau commun. Tout ce que les lois restrictives peuvent faire à l'égard d'une industrie de cette sorte, c'est de la maintenir dans le pays, en dépit de son infériorité relative; jamais elles ne peuvent assurer aux hommes qui l'exploitent des bénéfices exorbitans. Mais ce qui est inexact dans l'application qu'on en fait à l'industrie manufacturière est rigoureusement vrai par rapport à l'industrie agricole. Si le nombre des usines ou des manufactures peut se multiplier indéfiniment au gré des circonstances, et selon que les avantages qu'elles offrent provoquent à les fonder, il n'en est pas de même des exploitations rurales; le nombre en est fatalement borné par l'étendue du territoire. Ici le monopole est absolu, en ce sens que la concurrence, écartée sur la frontière, n'a aucun moyen pour se multiplier au dedans. Aussi ce monopole porte-t-il tous ses fruits. C'est à ce point que, si tous les produits agricoles d'un pays étaient également protégés par des prohibitions absolues contre les produits similaires de l'étranger, on verrait leur valeur vénale s'enfler et grossir toujours, sans qu'il y eût aucune limite possible à ce continuel exhaussement des prix.

Cette situation particulière de l'industrie agricole n'a pas été suffisamment comprise, et trop souvent, dans les ouvrages même des meilleurs économistes, toutes les mesures restrictives de l'importation, quels que soient les objets auxquels elles se rapportent, sont confondues dans le même anathème, dans une égale réprobation, comme si elles devaient produire nécessairement les mêmes effets. Il est certain pourtant qu'il y a à cet égard, quoi qu'on en dise, des distinctions

à faire. Bien souvent les droits, même prohibitifs, qui frappent à l'importation les produits manufacturés, sont insignifians, inoffensifs, et n'empêchent pas que ces produits ne se maintiennent à l'intérieur à des prix comparativement très bas, la concurrence des nationaux remplaçant largement dans ce cas la concurrence absente de l'étranger. C'est ce qu'on remarque, par exemple, pour la plupart des produits des manufactures anglaises. Qu'importe à l'Angleterre que les tarifs de la douane établissent des droits de 30, de 40, de 50 pour 100 et plus sur les cotonnades, sur les lainages, sur les fils et les tissus de lin, sur les articles de quincaillerie et sur beaucoup d'autres marchandises ouvrées? Ces droits sont pour ainsi dire nominaux ou purement comminatoires : ils sont de nul effet dans la pratique, car il est bien rare qu'on ait l'occasion de les appliquer; ils n'empêchent pas que les produits désignés dans les tarifs ne soient dans le pays à plus bas prix qu'ailleurs, et que l'Angleterre ne soit en mesure d'en inonder au besoin tous les marchés du monde. Il n'en est pas ainsi des produits du sol. A cet égard, aucun droit prohibitif ou seulement restrictif ne passe inaperçu, aucun ne peut être établi impunément. Il en résulte toujours, sur la denrée que la loi protége, une hausse factice, et cela s'applique d'ailleurs à tous les produits du sol, quels qu'ils soient, bien qu'à vrai dire l'application soit plus directe et plus sûre quant au plus important des produits du sol, les céréales, dont la valeur influe toujours plus ou moins sur la valeur de tous les autres. C'est que l'industrie agricole est à cet égard dans une situation particulière, exceptionnelle, où la concurrence intérieure est inefficace quand on écarte la concurrence du dehors. Cette situation n'est pas, du reste, sans analogue dans notre état social : elle peut se comparer assez exactement à celle de toutes les professions dont l'exercice a été, par un motif quelconque, limité par la loi, comme, par exemple, celle des courtiers ou agens de change, des notaires, des avoués, des huissiers, ou même, dans quelques-unes de nos grandes villes, des boulangers ou des bouchers. Tout le monde sait que les hommes attachés à ces professions font payer cher leurs services. Par une conséquence du monopole plus ou moins rigoureux que la loi établit en leur faveur, on y voit toujours les prix s'élever au-dessus de la juste mesure, quoi que puissent faire les règlemens publics pour en modérer l'excès. Il en est de même pour l'industrie agricole et par une raison semblable. Aussi est-ce une vérité constatée par une expérience invariable, que, partout où l'importation des produits du sol est ou entravée ou interdite, malgré les inégalités inévitables qu'on

remarque dans les cours, et dont nous avons indiqué la source, la moyenne des prix s'élève au-dessus du niveau commun.

Cependant, puisque les entraves mises à l'importation ont pour effet de renchérir la marchandise, on se demandera comment il se fait que ce renchérissement, si favorable en apparence au producteur, ne soit pas pour l'industrie même un stimulant; question délicate, à laquelle pourtant la réponse est simple : c'est que dans tout établissement agricole il y a deux personnages différens qui prennent part au bénéfice, le cultivateur et le propriétaire, et ce n'est pas au profit du cultivateur que le prix de la denrée s'élève.

Quelle est, dans le produit d'une exploitation rurale, la part qui revient communément au propriétaire sous le nom de rente? Quelle est celle qui reste au cultivateur ou exploitant comme profit de l'exploitation? Quelque complexe que cette question paraisse, et quoiqu'elle ait été, entre des économistes célèbres, l'objet de longues controverses, il nous sera facile de la résoudre, sous le seul aspect du moins qui se rapporte à notre objet.

Les propriétaires possesseurs d'usines d'une nature particulière, qui ne sont pas susceptibles de se multiplier au gré des volontés humaines, jouissent, comme nous l'avons vu, d'une sorte de monopole; mais ce privilége ne s'étend pas jusqu'aux cultivateurs. Si le nombre des exploitations rurales est borné par la nature, le nombre des hommes qui peuvent s'y établir à titre de fermiers ne l'est pas : ceux-ci rentrent par conséquent dans la condition commune. Ils subissent sans restriction, comme tous les autres industriels, la loi générale de la concurrence, en vertu de laquelle tous les bénéfices sont ramenés à une sorte de niveau; aussi ne peuvent-ils en général ni être réduits à des avantages moindres que ceux de tous les autres industriels, ni porter leurs prétentions au-delà des bénéfices qu'on se procure ailleurs avec la même somme d'activité, de talens, de capitaux. Qu'ils obtiennent moins que cela, aussitôt ils déserteront la culture pour se réfugier dans l'industrie des villes, et les propriétaires seront forcés, pour les retenir, de baisser les fermages; qu'ils portent au contraire leurs exigences plus loin, ils trouveront à l'instant même des concurrens qui viendront, en proposant des fermages plus élevés, leur disputer la préférence. On peut donc dire du cultivateur, en général, qu'il obtient en temps ordinaire, et toutes choses égales d'ailleurs, des avantages pareils à ceux qu'on se procure dans tous les autres emplois de l'industrie. Il va sans dire que tout ceci n'a rien d'absolu; c'est une règle commune à laquelle tous les cas particuliers se rapportent plus ou moins.

Voilà donc la part du cultivateur ou fermier déterminée : elle se compose du profit naturel, c'est-à-dire ordinaire, de ses capitaux et du salaire de son travail. Cela posé, le compte du propriétaire est facile à faire. Tout ce qui reste du produit de l'exploitation, la part du cultivateur prélevée, revient au propriétaire et constitue la rente. La rente se forme essentiellement d'un excédant, de l'excédant du produit de la terre sur le salaire du travail et le profit des capitaux employés à la culture. La part du fermier a donc une mesure; la rente du propriétaire n'en a pas. Aussi varie-t-elle suivant les contrées; elle varie même d'une exploitation à l'autre, selon que la terre est plus ou moins fertile, la situation plus ou moins heureuse, et les divers avantages qui s'y rattachent plus ou moins étendus.

Puisque la part du cultivateur est en quelque sorte déterminée, et qu'au contraire la rente du propriétaire ne l'est pas, il est clair que toute mesure législative qui tend à augmenter ou à diminuer le produit des exploitations rurales est indifférente au cultivateur, et n'affecte jamais, au moins dans ses effets durables, que le revenu foncier. Qu'on établisse, par exemple, un nouvel impôt sur les terres : croit-on par hasard que le cultivateur en souffrira? Oui, accidentellement, et jusqu'à l'expiration de son bail, mais non au-delà, car il ne supporterait pas long-temps une aggravation de charges qui réduirait outre mesure le produit de son travail. Supposez au contraire un dégrèvement de l'impôt foncier : est-ce le cultivateur qui en profitera? Pas davantage. Aussitôt, en effet, que le produit de l'exploitation s'élèverait au-dessus de la mesure commune, le propriétaire avisé se hâterait d'élever dans la même proportion ses exigences, et les concurrens qui se présenteraient en foule lui en fourniraient à la fois l'occasion et le moyen. Ainsi, d'une et d'autre part, la position du cultivateur reste ou redevient la même, la rente seule est affectée : c'est sur le propriétaire que le fardeau retombe dans le premier cas; c'est à lui seul que l'allégement profite dans l'autre. Il en est de même de toute mesure qui tend à élever ou à abaisser d'une manière factice, mais régulière et constante, la valeur vénale des produits du sol. Lorsque, par des restrictions à l'importation du dehors, on assure aux denrées nationales un prix factice supérieur au prix naturel, s'il est vrai qu'on augmente le produit ordinaire des exploitations rurales, et on n'en saurait douter, il n'est pas moins certain que cet accroissement de produit ne fait que grossir la rente, sans qu'il en reste en définitive la moindre parcelle au cultivateur ou exploitant.

Distinguons toutefois les effets transitoires des lois d'avec leurs

effets constans ou durables. Quand survient à l'improviste, comme sous le ministère Villèle, un dégrèvement de l'impôt foncier, ou bien, comme dans les premières années de la restauration, une mesure restrictive qui élève subitement le produit des exploitations rurales, c'est, durant un certain temps, le cultivateur qui en profite, parce qu'il est le possesseur actuel, et que les conditions de sa possession ont été réglées par un bail sous l'empire d'un autre régime. Et voilà précisément pourquoi, dans tous les débats publics sur ces matières, le cultivateur incline, contre son intérêt véritable, vers le parti du propriétaire foncier. Mais son privilége n'a qu'un temps, il dure précisément autant que le bail qui lui est concédé. C'est donc toujours en dernière analyse au propriétaire seul que se rapportent les conséquences onéreuses ou favorables de toutes les mesures législatives qui ont pour effet d'augmenter ou de diminuer le produit des exploitations rurales.

Maintenant, qu'on veuille bien nous dire comment et dans quel sens l'agriculture est intéressée à ce que des propriétaires, qui vivent pour la plupart au sein des villes, voient grossir de cette manière artificielle leurs revenus? En quoi cela contribue-t-il au progrès de la culture? Quel avantage en retire cette nombreuse population qui vit du travail des champs? Et quand même on supposerait, ce qui n'est pas, que la plupart des propriétaires fonciers cultivent eux-mêmes leurs terres, quel avantage y aurait-il encore à ce qu'ils prélevassent, à titre de propriétaires, une rente plus forte? On cherche vainement à se faire illusion à cet égard : l'agriculture n'est en aucune manière intéressée dans le maintien des restrictions que l'on réclame en son nom. Loin de là; son intérêt bien entendu en demanderait l'abolition entière. Tous les jours on invoque à grands cris, pour les cultivateurs, le bénéfice du crédit, et en effet c'est de l'extension du crédit que le progrès de l'agriculture dépend; mais ceux qui élèvent le plus haut la voix pour en appeler la bienfaisante influence sur nos campagnes ne s'aperçoivent pas que, par la fausse tendance de leurs doctrines, ils l'en éloignent de plus en plus. Ni l'institution de ce qu'on appelle les *banques agricoles*, ni la réforme même du régime hypothécaire ne peuvent remplir l'objet qu'on se propose, car une banque agricole, nous l'avons expliqué ailleurs (1), est une institution contre nature, qui ne saurait prospérer long-temps, et le régime hypothécaire ne touche que fort peu les cultivateurs, dont la plupart ne sont

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1842. — *Du crédit et des banques.*

pas propriétaires des champs qu'ils exploitent. On n'atteindrait pas mieux le but en substituant la grande à la petite culture, puisqu'en effet tout est relatif, et que, si le fermier d'une grande exploitation obtient généralement un crédit plus large, ses besoins sont aussi plus étendus. Une seule chose peut faire pénétrer dans les campagnes le crédit plus ou moins étendu qui règne dans les villes, c'est l'intervention des commerçans dans le maniement et la vente des produits du sol. Que les cultivateurs soient en contact perpétuel, en relation constante avec le commerce des villes pour l'écoulement de leurs denrées, et alors, mais alors seulement, ils participeront au crédit des villes. Or, cette intervention des commerçans, nous l'avons vu, est au prix de la liberté entière de l'achat et de la vente au dehors et au dedans. De quelque crédit que le commerce et l'industrie jouissent en Angleterre, ce crédit, on le sait trop bien, ne s'étend pas sur les campagnes, tandis qu'aux États-Unis, où le trafic des denrées du sol est libre, le cultivateur en jouit au même degré que les industriels de toutes les classes.

Après tout ce qui précède, nous aurons peu de chose à dire sur la situation présente.

En ce moment, l'Angleterre et la Belgique souffrent de la disette des substances alimentaires; il ne faut pas s'en étonner. Les récoltes ont manqué, soit; mais nous osons dire que ces deux pays doivent s'en prendre encore moins à l'inclémence du ciel qu'à l'inclémence de leurs lois. Sous une législation plus douce, la France jouit aussi d'une situation plus heureuse et plus calme. Ce n'est pas la première fois que ce contraste se prononce, et, si les mêmes lois subsistent, ce ne sera pas la dernière.

L'Angleterre se décidera-t-elle enfin à réformer ce régime détestable qui, depuis trente ans, décime ses populations par la misère et par la faim? Riche et puissante par l'abondance inépuisable de ses mines de fer et de charbon, par la prodigieuse extension de son crédit et par l'industrie de ses enfans, souffrira-t-elle long-temps encore que les avantages de sa situation exceptionnelle soient perdus pour les masses, annulés qu'ils sont par une législation égoïste, qui en détourne ou en corrompt tous les bienfaits? Il est difficile de préjuger à cet égard l'avenir. Depuis long-temps, il faut le reconnaître, le pays s'éclaire, et des voix généreuses y proclament maintenant la vérité jusque sur les toits; mais le parti agricole est puissant, il est opiniâtre surtout, et l'expérience prouve qu'il ne lâche pas facilement sa proie. Toutefois voici que la ligue formée contre les *lois-céréales* attaque

ce parti, non plus seulement par des prédications, mais dans la source même de sa puissance. Profitant d'une clause de la dernière loi électorale (1), dont l'aristocratie terrienne avait fait usage elle-même pour accroître sa puissance, ou du moins pour réparer l'échec que la réforme lui avait fait subir, la ligue crée à son tour des électeurs. Déjà même elle dispose de quelques siéges au parlement. La lutte prend donc désormais un caractère politique qui peut devenir menaçant. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit souvent, que le maintien de la *loi-céréale* intéresse la conservation de l'aristocratie anglaise : elle n'intéresse, en effet, que sa fortune; mais il serait peut-être vrai de dire que, si cette aristocratie n'a pas le courage de sacrifier cette partie mal acquise de sa fortune, la *loi-céréale* pourrait bien un jour tomber malgré elle, en l'entraînant sous ses débris.

Pour la France, elle ne contemple ces agitations que de loin. Malgré la crise financière qui la travaille, et à laquelle la disette des céréales dans quelques pays voisins n'est pas étrangère, elle jouit d'un calme relatif qu'elle doit à ses lois. Puisse-t-elle, instruite par l'exemple des autres et par sa propre histoire, ne pas troubler ce calme par d'imprudentes prohibitions; et, si elle touche à ses lois, que ce soit pour étendre son commerce de grains et non pour le restreindre. Déjà quelques voix indiscrètes se sont élevées pour réclamer des mesures exceptionnelles. Nous espérons que le gouvernement ne les écoutera pas. Sous prétexte d'écarter un danger présent imaginaire, ces mesures ne tendraient, en faisant perdre aux cultivateurs la confiance qu'ils doivent avoir dans le débouché extérieur, qu'à créer un danger réel dans l'avenir.

CH. COQUELIN.

(1) La clause connue sous le nom de *clause Chandos*, en vertu de laquelle tout cultivateur payant 40 sh. de contributions est électeur.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les générations jeunes, celles qui ont vingt-cinq ans plus ou moins et qui n'en ont pas encore trente, commencent à sentir très vivement le désir d'avoir des représentans à eux, des chefs de leur âge et, en quelque sorte, de leur choix; elles les cherchent dans tous les genres, elles les appellent et les convient; elles les proclament même parfois à tout hasard; elles les inventeraient au besoin, plutôt que de s'en passer. C'est là un noble désir assurément, une ambition bien permise. Les générations toutes fraîches tiennent à ne pas se confondre dans ce qui les a précédées, à ne point paraître venir à la suite; elles veulent à leur tour commencer quelque chose, marcher en tête de leurs propres nouveautés, avec musique et fanfares, et guidées par les princes de leur jeunesse. Rien de mieux encore une fois; le champ est ouvert, il ne le fut jamais davantage. Les prédécesseurs, en effet, ont largement fait brèche et déblayé le terrain; ils ont renversé tous les obstacles, toutes les barrières, et sont loin d'ailleurs d'avoir satisfait (tant s'en faut!) toutes les espérances. Qu'on aille donc, et qu'on fasse plus et mieux qu'eux. Seulement, quel que soit l'essor de jeunesse, il importe de se rendre compte des difficultés aussi, de se bien dire qu'on n'atteint pas le but du premier coup; qu'un champ ouvert, et où l'on entre sans assaut, n'est pas plus facile à parcourir peut-être; que l'obstacle véritable et la limite sont principalement en nous, et que c'est avec son propre talent qu'on a surtout affaire, pour l'exercer, pour l'aguerrir, pour en tirer, sans le forcer, tout ce qu'il contient.

Le Théâtre-Français a représenté une pièce nouvelle de M. Émile Augier, déjà connu par le succès qu'avait obtenu son gracieux essai de l'année dernière, *la Ciguë,* une espèce de petit proverbe athénien. Cette fois, le jeune auteur a voulu tenter la comédie proprement dite et tracer un caractère. Son *Homme de bien*, en trois actes, dont bien des scènes sont agréablement versifiées, n'a rempli qu'imparfaitement l'attente du public et, nous le croyons aussi, l'espoir de l'auteur lui-même. Celui-ci a, de nouveau, fait preuve

d'esprit dans le détail, d'un tour heureux dans la versification, de ressources fréquentes dans le dialogue; mais les caractères d'une part, et de l'autre la contexture même de la pièce, font défaut. Ce qu'on attendait de M. Émile Augier à sa seconde pièce est ajourné à une troisième; rien n'est gagné, rien non plus n'est perdu.

On se demande d'abord ce que l'auteur a voulu en retraçant son principal caractère, et l'on ne sait trop que répondre. Qu'est-ce en effet que son *homme de bien*, son M. Féline? Est-ce un homme à la fois cauteleux et sincère, qui se fait illusion à lui-même jusqu'à un certain point, et qui trouve moyen de satisfaire ses passions, ses cupidités et ses avarices, à la sourdine, et sans se dire tout bas ses propres vérités? ou bien n'est-ce qu'un hypocrite, un tartufe au petit pied, qui ne veut rien après tout que soigner sa réputation et faire illusion aux autres? On est tenté de croire que c'est le premier caractère que M. Féline nous représente, et c'est le seul qui aurait quelque originalité; mais un tel caractère est-il bien naturel, bien réel en l'approfondissant, et soutient-il l'examen? Est-il surtout bien propre au théâtre, et prête-t-il à la comédie? Y a-t-il bien de l'à-propos enfin à venir nous peindre un tel homme en ce moment? On a beau s'autoriser de ces anciens exemples si célèbres dans l'histoire de la comédie de caractère, le *Méchant*, le *Métromane*, le *Glorieux;* il y a toujours eu quelque à-propos de circonstance et de société, plus ou moins fugitif, dans ces grands succès d'autrefois qui nous paraissent de loin avoir porté sur des caractères un peu abstraits. Gresset, Piron et Destouches ne se sont point proposé des sujets de pure invention et comme *en l'air;* ils ont eu en vue, même dans ces portraits généraux, quelque travers, quelque ridicule, qui passait alors non loin d'eux à portée du rire. En peut-il être ainsi aujourd'hui de M. Féline? Est-ce là, de près ou de loin, un ridicule, un vice du jour? S'inquiète-t-on bien d'être en règle avec sa conscience, de se croire en sûreté de ce côté-là? Se soucie-t-on seulement d'être tant soit peu en règle à l'égard des autres, et se donne-t-on quelque peine pour les abuser? Il me semble qu'on n'en est guère là, et l'on aurait chance bien plutôt de peindre avec vérité un homme résolu à tout, déterminé à faire fortune, à se conquérir un nom, un état, une influence, une considération presque, ou du moins tout ce qui en tient lieu socialement et la représente, et cela en envoyant promener sa conscience et même le respect humain, mais en osant, en voulant fortement, en s'imposant. Un pareil caractère serait peut-être moins comique qu'odieux; il serait vrai du moins quant aux mœurs du jour, tandis que ce M. Féline vient on ne sait d'où et ne va à rien. Il est, dans tous les cas, d'un ordre inférieur, il est bas; il n'intéresse ni ne fait rire à aucun moment; c'est un piètre casuiste qui ne saurait se duper lui-même, à moins d'être par trop sot. On l'a entendu à peine qu'on se prend à désirer (Dieu me pardonne!) que la menace de sa femme à son égard s'accomplisse et qu'il soit trompé par elle comme il le mérite; et il le sera, j'en réponds, le jour où elle trouvera quelqu'un d'un peu plus consistant qu'Octave. Celui-ci est un triste caractère aussi; il a beau se dire :

Déployons un aplomb au-dessus de mon âge;

il a vingt-cinq ans, si je ne me trompe, et, à moins d'être bien peu avancé, on l'a été de tout temps à cet âge beaucoup plus qu'il ne le paraît. Féline a grand'raison de le traiter comme un écolier, en des vers qui sont d'ailleurs des mieux tournés, et mieux même qu'à lui n'appartient :

Voilà de mes roués en sortant du collége!
Les jeunes gens du jour ont ce travers commun
D'affubler leur candeur d'un vêtement d'emprunt,
De faire les lurons à qui rien n'en impose,
Et dont l'œil voit d'abord le fond de toute chose;
De ne pas sembler neufs sottement occupés,
Ils mettent de l'orgueil à se croire trompés,
Perdant ainsi, pour feindre un peu d'expérience,
La douceur d'être jeune et d'avoir confiance!

C'est là du bon style; mais il est fâcheux encore que toutes les saines pensées et les maximes justes de la pièce se trouvent rejetées dans la bouche de ce triste Féline, et qu'elles s'y trouvent (notez-le), non pas comme des ressorts de son rôle, mais à titre même de choses justes; il devient ainsi par momens une manière d'Ariste véritable; c'est Tartufe et Cléante mis en un, s'il est permis d'amener ici ces grands noms. — N'oublions pourtant pas d'ajouter que l'oncle Bridaine, si bien joué par Provost, et qui rentre dans les anciennes données comiques, est excellent : il prête aux meilleures scènes de l'ouvrage, et le second acte lui a dû son espèce de succès. La petite Juliette aussi a son accent à elle, vraiment ingénu.

A défaut d'une comédie de caractère, il aurait pu y avoir un agencement de pièce mieux entendu, une intrigue mieux ourdie; le second acte semblait promettre à cet égard, le troisième n'a pas tenu : tout ce monde convoqué dans l'appartement d'Octave n'y produit rien de bien vif, de bien inquiétant ni de bien amusant. Rose s'en va mal raccommodée avec son vilain mari, et Juliette reste assez mal mariée avec son douteux amant. Le jeune et spirituel auteur a (c'est tout simple) beaucoup à apprendre de la pratique du métier et du jeu de la scène; MM. Scribe et Alexandre Dumas, en ce genre d'habileté, sont des maîtres qu'il lui sera très profitable d'étudier. Mais ce que nous voudrions surtout suggérer à un talent aussi net et aussi naturel d'expression, aussi tourné par vocation, ce semble, aux choses de théâtre, ce serait d'agrandir, avant tout, le champ de son observation, non pas de vieillir (cela se fait tout seul et sans qu'on se le dise), mais de vivre, de se répandre hors du cercle de ses jeunes contemporains, de voir le monde étendu, confus, de tout rang, le monde actuel tel qu'il est, de le voir, non pas à titre de jeune auteur déjà en vue soi-même, mais d'une manière plus humble, plus sûre, plus favorable au coup d'œil, et comme quelqu'un de la foule : c'est le meilleur moyen d'en sortir ensuite avec son butin, et de dire un jour à quelque ridicule, à quelque vice pris sur le fait : *Le voilà!*

Poésies, par Lafon-Labatut (1). — Bien que le don de poésie soit de sa nature une chose essentiellement imprévue, et que ce souffle, comme celui de Dieu, aille où il lui plaît, on ne peut s'empêcher d'être surpris chaque fois qu'on voit ce talent se déceler tout d'un coup, et sortir de terre avec fraîcheur dans de certaines circonstances qui semblaient faites plutôt pour l'étouffer; s'il n'y a pas lieu toujours de crier au miracle, ce n'est jamais le cas non plus de faire les inattentifs et les dédaigneux. Voici donc encore un poète, un de ceux que l'adversité semblait devoir éteindre, et qu'elle a seulement excités. Nous emprunterons à la simple et touchante notice que M. Pellissier a mise en tête des *Poésies* de M. Lafon-Labatut quelques détails qui en expliquent l'origine et la publication. Il y a au moins vingt ans de cela, M. Raynouard, l'auteur des *Templiers* et le savant philologue, vivait encore et habitait, à Passy, un petit ermitage studieux et riant, la maison du sage. Il avait pour secrétaire, pour collaborateur dans ses recherches, M. Pellissier, homme instruit et modeste. Un soir d'hiver arrivèrent à pied, dans le village, un homme et un enfant épuisés de fatigue; ils vinrent frapper à la porte de M. Raynouard, demandant l'hospitalité. C'étaient le jeune Lafon-Labatut, alors à peine âgé de cinq ans, et son père. Celui-ci avait eu, il paraît, une vie fort errante et orageuse : après avoir un instant brillé à Paris dans la jeunesse dorée du temps, il s'était engagé, avait fait la guerre et couru le monde, puis s'était marié à Messine; là, un jour, regrettant la patrie et songeant aux moyens d'y revenir, il lui tomba entre les mains un des volumes des *Troubadours*, dans la préface duquel M. Raynouard nommait avec éloge M. Pellissier. Lafon-Labatut y reconnut le nom d'un ancien ami, et il partit là-dessus de Messine pour Paris, emmenant sa femme et son jeune enfant. La pauvre femme était morte de la peste en route, à Gibraltar; le père et l'enfant, après mille traverses, exténués de misère et de besoin, arrivaient donc seuls; ils furent reçus avec cordialité. « M. Raynouard, nous dit le biographe, touché de tant d'infortunes et des graces naïves du petit Sicilien, lui témoigna le plus vif intérêt, se plaisant à le faire babiller dans son idiome natal, auquel l'accent de sa voix enfantine prêtait encore plus de charme. »

Après un temps de repos, les voyageurs partirent pour le Bugue, petite ville du Périgord, où était né le père qui bientôt y mourut. L'enfant, recueilli par un curé de village, marqua de bonne heure des dispositions d'artiste; il avait rencontré par hasard une traduction de l'*Iliade*, il se mit à en figurer avec de l'argile et à en charbonner sur les murailles les dieux, les déesses et les héros. La mort du bon curé le laissa sans ressources; c'est alors qu'il revint à Paris, rappelé par l'ami de son père. Livré à sa vocation naturelle, il apprit le dessin sous M. Sudre, et put entrer dans l'atelier de Gérard. Ses progrès rapides promettaient un artiste de talent, lorsqu'une ophthalmie cruelle vint l'arrêter au plus fort de son travail, au plus beau de son rêve.

(1) Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55.

On tenta tous les remèdes, et en désespoir on l'envoya au Bugue pour essayer de l'influence d'un climat méridional. Il acheva d'y perdre la vue. C'est là qu'isolé, tout-à-fait aveugle, après avoir passé par les horreurs d'une tentation sinistre de mort, un matin de printemps, il s'avisa de demander à la poésie, au chant, quelque chose de ce qu'il avait demandé vainement au pinceau et à la lumière, un haut refuge du moins, une patrie idéale où se reposer. N'est-ce point, en effet, l'antique Aveugle qui a dit : « La Muse qui l'aima entre tous lui partagea le bien et le mal : elle le priva des yeux, mais lui donna une voix harmonieuse. » Cette compensation céleste s'est bien des fois vérifiée depuis. Le jeune homme fit donc des vers; il les fit d'abord au hasard, un instinct naturel lui révélait la mélodie; quelques études opiniâtres, bien incomplètes pourtant, telles qu'on peut se les figurer en ce lieu et en cette situation, lui permirent de s'enhardir un peu. Un ami, ce même ami de son père, à qui parvinrent les essais du pauvre aveugle, eut l'idée de les faire imprimer. L'extrait de lettre que cite M. Pellissier montre combien le poète est peu disposé à s'abuser sur des productions qui sont, avant tout, pour lui, des consolations secrètes, des épanchemens solitaires : nous ne craindrons point, après M. Pellissier, de donner ici cette lettre, cette humble et touchante préface, et qui a sa fierté aussi :

Bugue, le 27 juillet 1845.

. . . .

« Vous avez reçu le long, mais indispensable *errata* de mon manuscrit. Que ne puis-je de même remédier aux défauts de composition, de goût et de clarté qui s'y rencontrent en foule! La chose est bien autrement difficile. Je voudrais être près de vous pour faire les améliorations indiquées; mais le pourrai-je de si loin? Ne m'arrivera-t-il pas de remplacer le mauvais par le plus mauvais encore? Je sens pourtant la nécessité de corriger, et beaucoup : je viens de le tenter; mais, épreuve faite, je me vois presque dans l'impossibilité d'y réussir. Je ne connais pas une de mes pièces, où j'aie jamais fait le moindre changement notable, si ce n'est à l'inverse du précepte de Boileau, en ajoutant quelques strophes ou quelques vers par intervalle.

« Si j'avais moi-même publié mes poésies, j'en aurais retranché les morceaux les plus faibles, et j'aurais tâché de faire disparaître les fautes les plus grossières.

« C'est ainsi que je me serais offert aux yeux de l'observateur, non comme un écrivain, non comme un poète, mais comme un exemple des sensations et des idées d'un homme qui n'a reçu d'autres leçons que celles du malheur.

« Vous le savez, ce n'est pas un vain désir de célébrité qui m'a fait céder à vos instances, et consentir à livrer au public des vers que j'aurais voulu garder pour moi et pour quelques rares amis qui sont bien obligés de supporter quelque chose.

« Si, jusqu'à présent, je m'étais toujours refusé à me faire imprimer, c'est que je trouvais un autre moyen de vivre; il me manque aujourd'hui, et il faut

bien, malgré toutes mes répugnances et mes craintes, que je me décide à prendre ce dangereux parti.

« La douleur est ma muse, elle a tous mes secrets;
« Aussi, je l'avouerai, n'est-ce pas sans regrets,
« Sans cette pudeur fière, aux malheureux connue,
« Que je livre aux regards mon ame toute nue.

« Mais il le faut, vous le voulez; et, puisque c'est une dernière planche de salut, je vais encore m'y hasarder.

« JOSEPH LABATUT. »

Après de tels accens de vérité, on n'a plus qu'à citer quelques pièces à l'appui. Nous en pourrions trouver d'un ton plus élevé, mais inégales; nous aimons mieux en choisir de toutes simples, de naturelles, et faites, ce nous semble, pour toucher. Elles sont beaucoup plus pures d'expression que l'auteur ne paraît le croire; elles montrent combien, chez lui, le travail intérieur est possible, et qu'il n'a, pour se perfectionner, qu'à se faire lire de bons modèles (ils ne sont pas si nombreux), et à ne pas forcer sa voix, à la régler toujours sur le sentiment dont il est pénétré.

UNE DOULEUR.

J'aime la joyeuse alouette,
L'alouette volant en rond,
Quand le soleil en silhouette
Découpe l'ombre du grand mont.

J'aime de ce mont que j'affronte
A suivre le sentier rampant
Qui sur ses flancs ondule et monte
Comme un gigantesque serpent.

J'aime de loin, quand les faucilles
Renversent les blondes moissons,
Les voix en chœur des jeunes filles
Répondant aux voix des garçons.

J'aime la cascade éperdue,
Qui, dans son gouffre frémissant,
Du haut des rochers suspendue
Tombe et sanglote en se brisant.

J'aime la femme belle et pâle
Dont les yeux, pleins d'un doux secret,
Lèvent au ciel par intervalle
Un regard qui semble distrait.

J'aime aussi la fleur qui s'entr'ouvre
Comme une bouche qui sourit,
Et bientôt de langueur se couvre,
Pauvre vierge qui rend l'esprit.

J'aime la croix mousseuse et verte,
Du pèlerin doux reposoir,
Et l'ombre, et la source déserte
Où se baigne un oiseau le soir;

La lune qui semble assoupie
Au fond d'un nuage courant,
Ou, curieuse, nous épie,
Derrière un voile transparent.

J'aime l'hirondelle inconstante
A mon toit suspendant son nid,
Comme l'Arabe fait sa tente
Sous un ciel chaud que Dieu bénit.

J'aime la gracieuse allure
Et le front haut de l'étalon,
Sans bride que sa chevelure,
Sans autre fouet que l'aquilon;

Et l'aquilon et la tempête,
Terrible voix dont les accords
Font croire à la grande trompette
De l'Archange éveillant les morts...

J'aime les noms d'époux et père,
L'enfant jouant sur les genoux,
Et l'amitié tendre et sincère,
Et l'amour plus tendre et plus doux.

J'aime tout, tout ce qui s'agite,
Chante ou se pare de couleur,
Et triste, au fond d'un sombre gîte,
Je vis seul avec ma douleur.

L'OISEAU INCONNU.

Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes;
Tous les amours ne sont pas envolés.

BÉRANGER.

Je ne sais pas ton nom, petit oiseau des champs
Qui, par longs intervalles,

Fais retentir au loin la gaîté de tes chants
En strophes matinales.

Je n'entendis jamais de près ta belle voix;
Jamais, au premier âge,
Tu ne vins sur mon front te choisir dans les bois
Un balcon de feuillage.

Mais qu'importe le nom qu'on te donne ici-bas,
Voix que le ciel inspire!
Mon cœur te connaît bien; et ne me rends-tu pas
Une larme, un sourire?

Qu'importent les couleurs dont tu luis au soleil,
Dans les herbes nouvelles?
Dieu t'a fait le présent qui n'a point de pareil,
Ta musique et tes ailes.

Ce n'est du rossignol ni le chant soutenu,
Ni la vive alouette;
C'est un vague soupir, un talent méconnu
D'insouciant poète.

Ce n'est point la beauté superbe, à l'œil vainqueur;
C'est la vierge qui passe,
Se tourne, vous regarde, et laisse au fond du cœur
Le parfum de sa trace.

Chaque printemps, tu viens, de tes jeunes amours,
Chanter, jeune interprète;
Chaque printemps, plus vieux et plus triste toujours
Je t'écoute et m'arrête.

Tu répands en mon ame un confus souvenir
D'harmonie et d'enfance,
Comme la fleur d'automne abandonne au zéphyr
Un doux reste d'essence.

Et je rêve au passé! petit oiseau des champs
Qui, par longs intervalles,
Fais retentir au loin la gaîté de tes chants
En strophes matinales.

Sous la motte de terre as-tu pour paravent
La mauve ou la pervenche?
Ou ton frêle édifice aux caprices du vent
Flotte-t-il sur la branche?

Fais-tu des tendres blés qui couvrent les sillons

Les festins de ta couche?
Portes-tu dans ton bec, à tes chers oisillons,
La bourdonnante mouche?

T'exiles-tu, nomade, en ces brûlans climats
Où se hâte l'aurore?
Constant et résigné, braves-tu nos frimas,
Cher oiseau? Je l'ignore.

Connaître ne rend pas plus heureux, je le sais;
On sait tout quand on aime.
Pour un pauvre ignorant comme moi, c'est assez
Que tu sois un emblème.

Emblême du bonheur, hélas! dont palpitait
Ma jeunesse ravie,
Qui chante quelques jours au printemps, puis se tait
Tout l'hiver de la vie.

Je ne veux pas savoir ton nom. J'aimerais mieux
Que ma voix solitaire
Fût, comme tes accens, l'amour d'un malheureux,
Et mon nom un mystère!

NOUVELLES RUSSES, par M. Nicolas Gogol, traduction française publiée par M. Louis Viardot (1). — Voilà bien des années que les traductions des écrivains et poètes étrangers, autrefois si fréquentes et si en vogue, se sont ralenties. Le grand mouvement qui animait les littératures étrangères durant les trente premières années du siècle, et qui se fit si vivement sentir en France sous la restauration, s'est graduellement calmé, comme tant de choses, et il ne présente plus à l'intérêt qu'une surface immense que sillonnent en tous sens des voiles empressées, mais où ne se signale de loin aucune escadre imposante, aucun pavillon bien glorieux. Il se peut faire qu'un puissant travail général s'accomplisse, et que le niveau des idées, des connaissances et de la civilisation elle-même monte partout insensiblement; mais, en fait d'art, les maîtres les plus en renom ont disparu; s'il en survit quelques-uns, ils achèvent de vieillir, et ne sont point remplacés par des autorités équivalentes. Pour l'Angleterre, pour l'Allemagne, pour l'Italie, le fait est évident; l'Espagne essaie d'une sorte de renaissance et voudrait faire parler d'elle. Quant à la Russie, nous n'avons jamais eu le loisir (et c'est notre tort) d'en être très informés, même lorsqu'elle possédait ses poètes Pouchkine et Lermontoff. Aujourd'hui il s'agit d'un romancier, d'un conteur, dont le nom, fort en estime dans son pays, n'avait guère encore percé en France. Avant la traduction que publie M. Viardot, il est douteux qu'aucun Français eût jamais lu quelqu'une des productions originales de M. Gogol;

(1) Paulin, rue Richelieu, 60.

j'étais dans ce cas comme tout le monde; j'avais un avantage pourtant que je réclame, c'était d'avoir rencontré autrefois, sur un bateau à vapeur, dans une traversée de Rome à Marseille, l'auteur en personne, et là j'avais pu, d'après sa conversation forte, précise, et riche d'observations de mœurs prises sur le fait, saisir un avant-goût de ce que devaient contenir d'original et de *réel* ses œuvres elles-mêmes. M. Gogol, en effet, paraît se rattacher avant tout à la fidélité des mœurs, à la reproduction du vrai, du naturel, soit dans le temps présent, soit dans un passé historique; le génie populaire le préoccupe, et, quelque part que son regard se porte, il se plaît à le découvrir et à l'étudier (1). Je craindrais de trop généraliser les caractères d'un talent que je n'ai pu juger que par échantillons; M. Viardot, dans le choix qu'il a fait, a dû songer surtout à la variété; les cinq nouvelles qu'il nous offre ont chacune un caractère à part, et appartiennent à un genre différent; ce qui peut être plus agréable pour le lecteur, mais ce qui ne laisse pas d'embarrasser le critique. J'ai entendu dire à des Russes spirituels qu'il y a dans M. Gogol quelque chose de M. Mérimée; ces sortes de comparaisons sont toujours assez hasardeuses et ne peuvent se donner que pour de lointains *à-peu-près;* ce qui est certain, c'est que M. Gogol s'inquiète moins d'idéaliser que d'observer, qu'il ne recule pas devant le côté rude et nu des choses, et qu'il ne fait nulle difficulté d'enfoncer le trait; il se soucie avant tout de la nature, et il a dû beaucoup lire Shakspeare.

Des nouvelles aujourd'hui publiées, et que M. Viardot a rendues avec un relief, avec un cachet de style qui porte en lui la garantie de sa propre fidélité, la plus considérable et la plus intéressante est la première intitulée : *Tarass Boulba*. C'est le nom d'un chef cosaque zaporogue, et, dans ce caractère sauvage, féroce, grandiose et par instans sublime, le romancier a voulu nous offrir un portrait de ce qu'étaient encore quelques-uns de ces chefs indépendans des bords du Dnieper durant la première moitié du XVIIe siècle, date approximative à laquelle se rapportent les circonstances du récit : « C'était, dit-il, un de ces caractères qui ne pouvaient se développer qu'au XVIe siècle, dans un coin sauvage de l'Europe, quand toute la Russie méridionale, abandonnée de ses princes, fut ravagée par les incursions irrésistibles des Mongols; quand, après avoir perdu son toit et tout abri, l'homme se réfugia dans le courage du désespoir; quand sur les ruines fumantes de sa demeure, en présence d'ennemis voisins et implacables, il osa se rebâtir une maison, connaissant le danger, mais s'habituant à le regarder en face; quand enfin le génie pacifique des Slaves s'enflamma d'une ardeur guerrière, et donna naissance à cet élan désordonné de la nature russe qui fut la société cosaque (*kasatchestvo*). Alors tous les abords des rivières, tous les gués, tous les défilés dans les marais, se couvrirent de Cosaques que per-

(1) C'est ainsi que M. Gogol me dit avoir trouvé à Rome un véritable poète, un poète populaire, appelé Belli, qui écrit des sonnets dans le langage transtéverin, mais des sonnets faisant suite et formant poème. Il m'en parla à fond et de manière à me convaincre du talent original et supérieur de ce Belli, qui est resté si parfaitement inconnu à tous les voyageurs.

sonne n'eût pu compter, et leurs hardis envoyés purent répondre au sultan qui désirait connaître leur nombre : « Qui le sait? Chez nous, dans la steppe, à chaque bout de champ, un Cosaque. » Ce fut une explosion de la force russe que firent jaillir de la poitrine du peuple les coups répétés du malheur. » — Tarass Boulba est un des chefs de *polk* ou des colonels de cette société cosaque qui offrait une organisation militaire très simple, permanente, et dont M. Gogol nous fait toucher au doigt les ressorts. Placés entre les Tatars et les Turcs qu'ils abhorrent comme païens, et les Polonais presque aussi détestés d'eux à titre de catholiques, les Zaporogues, fidèles à la pure religion grecque, apparaissent comme une tribu et une république de chevaliers grossiers et indomptables, en croisade perpétuelle, campés dans leurs steppes, et prêts à se lever au moindre signal. Leur principal établissement, appelé la *setch*, ou quartier-général de la tribu, avait d'ordinaire pour siége une île du Dnieper. En été, pendant les travaux de la campagne, il restait peu de monde à la *setch;* mais l'hiver y ramenait une garde nombreuse; et c'est là qu'au premier danger, au premier cri d'appel, accouraient tous les chefs répandus dans les pays d'alentour; c'est là, comme dans un champ de mai, que se décidaient tumultuairement les grandes entreprises, soit les courses de piraterie par mer sur les rivages de la Mer-Noire, soit les formidables invasions en Turquie et en Pologne. La nouvelle dont il s'agit débute d'une manière très originale. Nous sommes au moment où les deux fils de Tarass Boulba, qui sont allés faire leurs études au séminaire de Kiew, selon l'usage, reviennent au logis paternel pleins de force, de santé, comme de jeunes grands Cosaques qui promettent beaucoup, mais affublés encore de leurs longues robes d'étudians. La façon dont Tarass accueille ses fils, dont il les houspille et les raille, dont il force presque l'aîné à faire, pour premier bonjour, le coup de poing avec lui, nous transporte aussitôt dans ce monde de sauvagerie et de rudesse; la mère silencieuse, émue et navrée, qui ose jouir à peine du retour de ses fils, est touchée avec un sentiment profond et délicat : on assiste à la misérable condition de la femme en ces mœurs et en ces âges barbares. Il s'agit bien vite pour le vieux Tarass, tout fier des jeunes recrues qui lui arrivent, d'initier les deux écoliers émancipés à la vie cosaque, aux travaux guerriers, et, au sortir d'un festin copieux comme on en verra tant, il est décidé que lui-même les conduira dès le lendemain vers la *setch*. Le voyage à travers les steppes, l'arrivée au quartier-général, les groupes divers qui s'y dessinent, les provocations belliqueuses de Tarass Boulba qu'ennuie l'inaction et qui veut donner carrière à ses fils, la déposition du *kochevoï* ou chef supérieur qui ne se prête pas à la guerre, et l'élection d'un nouveau *kochevoï* plus docile, toutes ces scènes sont retracées avec un talent ferme et franc; le discours du *kochevoï* nouvellement élu, lorsqu'il prend brusquement en main l'autorité et qu'il donne ses ordres absolus pour l'entrée en campagne, me paraît, pour le piquant et la réalité, tel que M. Mérimée en pareil cas l'aurait pu faire. On entre donc en Pologne, brûlant, saccageant châteaux et abbayes : les deux fils de Tarass Boulba marchent partout en tête, et le cœur de leur père s'applaudit. Les caractères de ces deux

jeunes gens diffèrent : l'aîné, Ostap (ou Eustache), Cosaque accompli, est calme, plein de sang-froid et de coup d'œil autant qu'intrépide dans le danger; il annonce dès l'âge de vingt-deux ans les hautes qualités d'un chef futur. Le cadet, Andry, se montre plus brillant peut-être, mais plus inconsidéré aussi et plus faible jusque dans son héroïsme; il a en lui du Polonais, et il n'est pas fait pour sa race. L'armée des Zaporogues, après avoir bien ravagé le pays, va mettre le siége devant la ville de Doubno. Peu habiles à l'attaque régulière des places, ils s'attachent à réduire celle-ci par la famine. Un épisode romanesque vient rompre le sanglant récit : Andry, étant encore au séminaire de Kiew, a eu occasion de voir une belle jeune fille, une Polonaise, la fille d'un vaïvode, il l'aime; or, elle est dans la place avec son père; elle a reconnu Andry du haut du parapet, elle le lui fait dire. Andry est tendre; il ne peut résister à l'idée de cette céleste beauté qui se meurt en proie aux angoisses de la faim. Une nuit, il manque à son devoir de Cosaque, et s'introduit dans la place assiégée avec des vivres. Dès ce moment il est perdu pour sa religion, pour sa race, pour son père. Le moment où le vieux Tarass apprend d'un Juif qu'Andry est dans la place et qu'il figure dans les rangs des seigneurs polonais, sa stupéfaction à cette nouvelle, ses questions réitérées, toujours les mêmes, toujours empreintes d'une opiniâtre incrédulité, ce sont là des traits naturels, profonds, et tels qu'on est accoutumé à en admirer dans les scènes de Shakspeare. Ainsi dans *Macbeth*, quand on annonce à Macduff le massacre de sa femme et de ses enfans, et qu'il répond : « Tous mes jolis enfans ! — Avez-vous dit tous ? — O vautour d'Enfer! tous ! — Quoi? tous mes charmans petits et leur mère... » Le premier mouvement de Tarass rappelle celui-là. Toute la tendresse et l'espoir du vieux Cosaque se concentrent dès ce moment sur son noble fils Ostap. Le siége continue, mais avec des alternatives de succès et de revers. On apprend que les Tatars, profitant du départ des guerriers zaporogues, ont pillé la *setch* et emporté le trésor. L'armée des assiégeans se partage : une partie, sous la conduite du *kochevoï*, s'en retourne au pays de l'est pour tirer vengeance des Tatars; une partie demeure devant la place, sous les ordres de Tarass Boulba lui-même, élu *ataman* pour la circonstance. Le vieux Tarass, resté avec une troupe affaiblie, se dispose à relever les courages. Ce moment qui suit la séparation est très bien peint, et les couleurs qu'y a employées l'écrivain devenu poète nous font entrer dans le génie de la race : « Tarass voyait bien que, dans les rangs mornes de ses Cosaques, la tristesse, peu convenable aux braves, commençait à incliner doucement toutes les têtes. Mais il se taisait; il voulait leur donner le temps de s'accoutumer à la peine que leur causaient les adieux de leurs compagnons; et cependant il se préparait en silence à les éveiller tout à coup par le *hourra* du Cosaque, pour rallumer avec une nouvelle puissance le courage dans leur ame. C'est une qualité propre à la race slave, race grande et forte, qui est aux autres races ce que la mer profonde est aux humbles rivières. Quand l'orage éclate, elle devient tonnerre et rugissemens, elle soulève et fait tourbillonner les flots, comme ne le peuvent les faibles rivières; mais, quand il fait doux et calme, plus sereine que les ri-

vières au cours rapide, elle étend son incommensurable nappe de verre, éternelle volupté des yeux. »

Ici commence une série de combats qui nous paraissent extrêmement prolongés; nous sommes, malgré tout, trop peu Cosaques pour nous intéresser jusqu'au bout à tant d'épisodes successifs de cette iliade zaporogue. On dirait que l'auteur a eu sous les yeux, dans cette partie de sa nouvelle, des chants populaires dont il a voulu faire usage; le ton devient purement épique, et les comparaisons homériques abondent. Bref, la victoire demeure aux Polonais, et Tarass, grièvement blessé, ne reprend un peu de connaissance que durant la fuite en Ukraine, où l'emporte un de ses braves compagnons. Qu'est devenu Ostap? C'est la première pensée de Tarass en revenant à lui. Son noble fils est resté prisonnier aux mains des vainqueurs. Dès ce moment, le père n'a plus qu'une idée, qu'un deuil fixe, opiniâtre, où luit un désir inextinguible : délivrer son Ostap, s'il se peut, ou, sinon, le revoir du moins et puis le venger; car aux mains de tels ennemis, s'il ne s'échappe, on sait trop quels tourmens l'attendent. La douleur du père, son indifférence aux bruyantes orgies de la *setch* qu'il entend à peine gronder autour de lui, ses courses solitaires à la chasse, où il oublie de décharger son arme et où il passe des heures assis près de la mer, sont décrites avec une énergique vérité. Enfin il prend un parti; il va trouver, lui si altier, un vieux Juif auquel il a eu affaire plus d'une fois. Les Juifs en ces pays peuvent tout et viennent à bout de tout moyennant de l'or : Tarass en promet beaucoup, beaucoup, au Juif Yankel, et celui-ci se charge de le conduire déguisé à Varsovie même, où Ostap et ses compagnons d'infortune sont gardés en prison pour être bientôt exécutés. Le voyage, l'arrivée dans le quartier juif, les tentatives pour pénétrer dans la prison, sont semés d'incidens qui, involontairement, font sourire à travers les transes. Bref, malgré tous les efforts, toutes les audaces, toutes les ruses de ses auxiliaires juifs, Tarass Boulba n'a pu arriver jusqu'à Ostap, et ce n'est que le jour marqué pour l'exécution même qu'il le voit du sein de la foule où il a voulu se placer comme spectateur. Il a le costume d'un seigneur allemand; le Juif Yankel, son guide, se tient à quelques places de distance devant lui. La scène est admirablement posée, et l'auteur a su y trouver des accens d'un pathétique sublime. D'abord la foule est là comme toutes les foules, fanatique, curieuse, avide, légère; mais tout d'un coup un grand mouvement se fait, et de toutes parts retentissent les cris : Les voilà, les voilà! Ce sont les Cosaques!

« Ils marchaient la tête découverte, leurs longues tresses pendantes; tous avaient laissé pousser leur barbe. Ils s'avançaient sans crainte et sans tristesse, avec une certaine tranquillité fière. Leurs vêtemens, de drap précieux, s'étaient usés et flottaient autour d'eux en lambeaux; ils ne regardaient ni ne saluaient le peuple. Le premier de tous marchait Ostap.

« Que sentit le vieux Tarass, lorsqu'il vit son Ostap? Que se passa-t-il alors dans son cœur?.... Il le contemplait du milieu de la foule sans perdre un seul de ses mouvemens. Les Cosaques étaient déjà parvenus au lieu du supplice. Ostap s'arrêta. A lui le premier appartenait de vider cet amer ca-

lice. Il jeta un regard sur les siens, leva une de ses mains au ciel, et dit à haute voix :

« — Fasse Dieu que tous les hérétiques qui sont ici rassemblés n'entendent pas, les infidèles, de quelle manière est torturé un chrétien! Qu'aucun de nous ne prononce une parole!

« Cela dit, il s'approcha de l'échafaud.

« — Bien, fils, bien! dit Boulba doucement; et il inclina vers la terre sa tête grise. »

C'est ici que le bourreau commence son œuvre de torture; l'auteur a le bon goût de nous en épargner les atroces détails successifs; il ne peut cependant tout nous supprimer, et c'est graduellement qu'il nous amène au cri final qui arrache une larme; toute cette page est à citer :

« Ostap, nous dit-il, supportait les tourmens et les tortures avec un courage de géant. L'on n'entendait pas un cri, pas une plainte, même lorsque les bourreaux commencèrent à lui briser les os des pieds et des mains, lorsque leur terrible broiement fut entendu au milieu de cette foule muette par les spectateurs les plus éloignés, lorsque les jeunes filles détournèrent les yeux avec effroi. Rien de pareil à un gémissement ne sortit de sa bouche; son visage ne trahit pas la moindre émotion. Tarass se tenait dans la foule, la tête inclinée, et, levant de temps en temps les yeux avec fierté, il disait seulement d'un ton approbateur :

« — Bien, fils, bien!....

« Mais, quand on l'eut approché des dernières tortures et de la mort, sa force d'ame parut faiblir. Il tourna les regards autour de lui : Dieu! rien que des visages inconnus, étrangers! Si du moins quelqu'un de ses proches eût assisté à sa fin! Il n'aurait pas voulu entendre les sanglots et la désolation d'une faible mère, ou les cris insensés d'une épouse, s'arrachant les cheveux et meurtrissant sa blanche poitrine; mais il aurait voulu voir un homme ferme, qui le rafraîchit par une parole sensée et le consolât à sa dernière heure. Sa constance succomba, et il s'écria dans l'abattement de son ame :

« — Père! où es-tu? entends-tu tout cela?

« — Oui, j'entends (1)!

« Ce mot retentit au milieu du silence universel, et tout un million d'ames frémirent à la fois. Une partie des gardes à cheval s'élancèrent pour examiner scrupuleusement les groupes du peuple. Yankel (le Juif) devint pâle comme un mort, et, lorsque les cavaliers se furent un peu éloignés de lui, il se retourna avec terreur pour regarder Boulba; mais Boulba n'était plus à son côté. Il avait disparu sans laisser de trace. »

Le petit roman historique de Tarass Boulba se termine véritablement ici;

(1) On peut remarquer, sans aucune idée de comparaison profane, que ce cri n'est ici qu'un écho humain de cet autre cri qui résume à jamais en lui toutes les agonies et toutes les passions, lorsque Jésus, expirant sur la croix, profère son *Eli, Eli, lamma sabachtani*, c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

le chapitre suivant n'est qu'une conclusion horrible et sanguinaire. La trace de Boulba se retrouve bientôt en effet : il est retourné parmi les siens; il les a soulevés sans peine au récit de ses douleurs, et cent mille Cosaques reparaissent en armes sur les frontières de l'Ukraine. La dévastation, le massacre, l'incendie, ne cessent plus, jusqu'à la mort du vieux Tarass qui s'obstine, à la tête de son *polk*, à ne point reconnaître le traité de paix offert par les Polonais, et accepté par le reste de sa tribu. Il continue, jusqu'à son dernier soupir, de brûler et de ravager : « Ce sont là, s'écriait-il, les messes funèbres d'Ostap ! »

On comprend mieux, après la lecture de cette nouvelle, les inimitiés profondes de religion et de nation qui séparent, depuis des siècles, certaines branches de la famille slave. Le vieux Tarass se croit un bon chrétien à sa manière; il est fidèle à la religion grecque *orthodoxe* dont il considère les Polonais catholiques comme des apostats. Il y a là, derrière la Pologne catholique, un fanatisme héréditaire dont nous n'avons pas assez idée, et qui pourtant n'éclate que trop encore de nos jours par des scènes dignes du siècle de Tarass. Cette simple nouvelle de M. Gogol, en ne faisant que peindre un coin du passé, ouvre là-dessus des jours historiques qui expliquent jusqu'à un certain point le présent.

Les autres nouvelles du volume nous offrent moins d'intérêt que celle de Tarass Boulba; elles montrent la variété du talent de M. Gogol, mais je regrette que, pour un premier recueil, on n'ait pas pu choisir une suite plus homogène et plus capable de fixer tout d'abord sur les caractères généraux de l'auteur : le critique se trouve un peu en peine devant cette diversité de sujets et d'applications. La petite histoire intitulée *un Ménage d'autrefois*, et qui peint la vie monotone et heureuse de deux époux dans la Petite-Russie, est pourtant d'un contraste heureux avec les scènes dures et sauvages de Boulba : rien de plus calme, de plus reposé, de plus uni; on ne se figure pas d'ordinaire que la Russie renferme de telles idylles à la Philémon et Baucis, de ces existences qui semblent réaliser l'idéal du *home* anglais et où le *feeling* respire dans toute sa douceur continue : Charles Lamb aurait pu écrire ce charmant et minutieux récit; mais vers la fin, lorsque le vieillard a perdu son inséparable compagne, lorsque le voyageur, qui l'a quitté cinq années auparavant, le revoit veuf, infirme, paralytique et presque tombé en enfance, lorsqu'à un certain moment du repas un mets favori de friandise rappelle au pauvre homme la défunte et le fait éclater en sanglots, l'auteur retrouve cette profondeur d'accent dont il a déjà fait preuve dans Boulba, et il y a là des pages que j'aimerais à citer encore, s'il ne fallait se borner dans une analyse, et laisser au lecteur quelque chose à désirer. — En somme, le nom de M. Gogol va devoir à cette publication de M. Viardot d'être connu en France comme celui d'un homme d'un vrai talent, observateur sagace et inexorable de la nature humaine.

S.-B.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1845.

Quand nous nous sommes étonnés de la solution singulière qu'avait reçue la question de la présidence du conseil, nous n'avons fait que traduire et prévoir les impressions des hommes sérieux de toutes les opinions. Plus la session approche, plus les réflexions provoquées par les derniers arrangemens ministériels prennent de gravité. Le cabinet était fier de pouvoir montrer à la tête du département de la guerre M. le maréchal Soult, pour lequel, de l'aveu général, la présidence du conseil n'était qu'un accessoire honorifique. Or aujourd'hui M. le duc de Dalmatie a renoncé au principal et a gardé l'accessoire. On ne peut s'expliquer une présidence du conseil sans portefeuille que lorsqu'elle est décernée à des hommes dont la supériorité politique ne saurait être contestée. Dans ce cas, on comprend que pour ces hommes une pareille situation est une facilité de plus pour mieux embrasser et conduire l'ensemble des affaires; mais, quand M. le duc de Dalmatie n'est plus ministre de la guerre, que peut-il diriger? On s'accoutume si peu à l'idée que M. le maréchal Soult puisse siéger dans un cabinet à un autre titre que celui de chef de l'armée, qu'on se le représente toujours donnant des ordres à M. Moline de Saint-Yon ou à M. Martineau-Deschesnez. On proteste, il est vrai, au nom du cabinet, que ces messieurs ne vont plus travailler avec M. le maréchal depuis que ce dernier a quitté l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Quoi qu'il en soit, que le cabinet ait aujourd'hui deux ou trois ministres de la guerre au lieu d'un, il ne manque pas moins d'un président.

Peut-être n'en veut-il pas avoir : on assure en effet qu'au sein du ministère il y a des volontés prononcées contre la présidence de M. Guizot. Cette fois la présidence serait réelle et sérieuse, et voilà précisément où serait le danger aux yeux de quelques collègues de M. le ministre des affaires étrangères. Non-seulement on nie que cette présidence donnât plus de force au cabinet, mais on s'explique même assez ouvertement sur les inconvéniens qu'elle pourrait avoir. Les collègues de M. Guizot n'ont pas pour maxime l'unité de pouvoir et de direction; ils préfèrent former une petite république oligarchique, où l'on puisse se donner les plaisirs de l'indépendance.

Cette politique d'expédiens dans laquelle on se complaît a bien ses périls. Le cabinet va se retrouver en face du parlement, qui, sur plusieurs points, pourra se montrer exigeant et sévère. Nous n'avons pas la prétention de préjuger les dispositions de la chambre; cependant dès aujourd'hui, avant tout symptôme avant-coureur, ne peut-on croire qu'une chambre, arrivée à sa quatrième session, à la veille d'une réélection générale, aura des susceptibilités, des scrupules qu'elle voudra plutôt consulter que les convenances ministérielles? Quand l'heure n'est pas loin où la souveraineté électorale doit s'exercer, les chambres goûtent davantage certaines pensées de prévoyance, de dignité nationale, de bonne administration : cela est dans le tempérament parlementaire. Pour de pareilles époques, un ministère avisé ne saurait trop recueillir ses forces; c'est alors qu'il faut plus que jamais paraître uni, résolu; c'est alors qu'on ne saurait mettre trop d'art à dissimuler ses faiblesses. Le ministère, parce qu'il a duré, se croit-il au-dessus de ces règles de prudence? Cette présomption ne serait pas sans écueils. Avoir duré est un avantage sans doute, mais à la condition de n'en pas abuser. Jusqu'à quel point l'attitude du cabinet répond-elle aux difficultés qui l'attendent, aux difficultés créées par sa durée même? Toute son attention n'a-t-elle pas été, dans ces derniers temps, absorbée par des préoccupations personnelles, par de petits arrangemens intérieurs? Le cabinet a long-temps agité et peut-être n'a pas encore résolu la grave question de savoir quel serait le traitement de M. le duc de Dalmatie comme président du conseil sans portefeuille. Ne voilà-t-il pas un grave problème? Il ne faudrait pourtant pas voir les hommes se diminuer à plaisir au moment où les questions grandissent, où les difficultés se multiplient.

C'est sur l'extérieur que se concentre maintenant l'intérêt politique. En attendant l'animation parlementaire, des faits importans, des symptômes significatifs, attirent notre attention, et d'autant plus vivement, qu'un semblable spectacle n'est pas l'amusement d'une curiosité oisive et sans but. Ainsi, lorsqu'entre l'Angleterre et les États-Unis commence à se poser une redoutable question de paix et de guerre, il y a là pour la France un intérêt sérieux, et nous ne saurions suivre avec trop de vigilance les phases diverses que doit traverser une semblable affaire. Sur le littoral de l'Océan Pacifique, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, se déroule un vaste territoire

qui s'appelle l'Orégon, du nom que les Indiens ont donné à la rivière Colombia. C'est ce territoire qui peut devenir aujourd'hui entre l'Angleterre et les États-Unis l'objet des contestations les plus épineuses. Le débat n'est pas d'hier. En 1807, en 1815, en 1818, il y eut des négociations à ce sujet. A cette dernière époque, on sembla s'estimer heureux de part et d'autre de laisser la question indécise, et on déclara l'Orégon également accessible aux Américains et aux Anglais. Cette convention fut renouvelée en 1827. Sera-t-elle aujourd'hui l'objet d'une prorogation nouvelle? Le *statu quo* créé par les conventions de 1818 et de 1827 a été beaucoup plus favorable à l'Angleterre qu'aux États-Unis. En effet, la Grande-Bretagne est représentée dans l'Orégon, non par des sujets isolés, mais par une compagnie puissante, la compagnie de la baie d'Hudson, que le gouvernement de la Grande-Bretagne a eu l'habileté d'investir d'une véritable autorité politique. Du côté des Américains, au contraire, il n'y a que des individus qui, malgré leur nombre, se trouvent vis-à-vis de l'établissement anglais dans une véritable infériorité. Telle est la situation qu'aux États-Unis le parti démocratique déclare intolérable. C'est ce parti qui a porté M. Polk à la présidence, en raison même des sentimens qu'on lui connaissait sur la question. Pour changer le *statu quo,* il n'y a que deux moyens : une convention nouvelle ou la force des armes. Déjà, dans les négociations précédentes, on a de part et d'autre épuisé toutes les subtilités de la diplomatie. Les États-Unis, outre les droits qui résultent de leurs propres explorations, ont invoqué le traité de la Floride du 22 février 1809, par lequel l'Espagne leur a cédé tous ses droits sur la côte nord-ouest du continent américain. Au XVIIe siècle, quand nous étions maîtres du Canada, nous avions aussi poussé nos explorations du côté de l'Orégon, et si, par ces expéditions aventureuses, nous avions acquis quelques droits, nous les avons transmis aux États-Unis. De son côté, l'Angleterre argumente de l'établissement de la compagnie de la baie d'Hudson, qui remonte au règne de Charles II. Elle argumente des explorations de Mackenzie et du capitaine Vancouver; elle déclare au surplus qu'elle ne prétend pas à la souveraineté exclusive d'aucune des parties de l'Orégon. Toutes ses prétentions, disait-elle dès 1826, se réduisent à l'occuper en commun, conjointement avec d'autres états.

Ce partage, au fond, l'Amérique n'en veut plus; elle est profondément blessée de voir l'Angleterre garder et fortifier sa position sur le littoral de l'Océan Pacifique, et faire de l'embouchure de la Colombia comme un entrepôt de marchandises anglaises. Jusqu'où cette irritation entraînera-t-elle les États-Unis? En 1843, les whigs ont encore eu assez de force pour faire repousser, tant dans le sénat que dans la chambre des représentans, des mesures qui auraient violé ouvertement les conventions de 1818 et de 1827, et amené la guerre. Aujourd'hui le parti démocratique est plus puissant, et il est encore enhardi par l'heureuse issue de l'annexion du Texas. L'Amérique est dans un état de croissance, et l'appétit des conquêtes lui est venu : de telles

passions peuvent être assez vives pour faire oublier la prudence qui distingue d'ordinaire les nations commerçantes. Cette prudence, l'Angleterre la possède au plus haut point, et à coup sûr, si elle se déterminait à la lutte, ce ne serait pas par entraînement. Ce n'est pas à l'Angleterre qu'il est besoin d'apprendre tout ce que la guerre peut compromettre et ruiner : si elle s'y résout, c'est qu'elle sera profondément convaincue qu'il y aurait un extrême danger à laisser croire au monde qu'elle peut être intimidée par l'Amérique. On pourrait dire que cette conviction existe déjà, si l'on se rappelle les paroles prononcées cette année même, au sein du parlement, par sir Robert Peel et lord Aberdeen. Toutefois la question est encore entière. Il est un homme naturellement appelé à exercer sur une semblable affaire une haute influence : c'est le duc de Wellington. Dans la question de l'Orégon, le duc est plus compétent et a plus d'autorité que dans celle des céréales. Qui, en Angleterre, peut être plus écouté que lui, quand il s'agit de savoir jusqu'à quel point l'Angleterre peut céder sans honte? Si le duc joint vraiment à sa modération, à son flegme, cette fermeté qui lui a valu un surnom populaire, si dans cette grave circonstance il marquait une limite au-delà de laquelle il ne saurait y avoir pour la Grande-Bretagne de concession honorable, il serait difficile à sir Robert Peel de ne pas conformer sa conduite aux vues et aux pensées d'un pareil collègue. Que les passions des Américains et la fermeté calculée des Anglais descendent dans l'arène, la France peut-elle avoir un autre rôle que celui d'une neutralité absolue? Il faut espérer que, dans l'affaire de l'Orégon, on ne recommencerait pas la faute commise dans celle du Texas. Qu'avons-nous gagné à nous immiscer, à la suite de l'Angleterre, dans une question à laquelle nous étions complètement étrangers? Nous y avons perdu, aux yeux des États-Unis, ce caractère d'indépendance et d'impartialité qui, pour une nation, pour un gouvernement, est toujours une grande force. Si aujourd'hui les États-Unis refusaient notre arbitrage, dans le cas où nous le proposerions, soit de notre propre mouvement, soit à l'instigation de l'Angleterre, aurions-nous à nous plaindre?

Est-ce trop exiger des hommes qui gouvernent de leur demander de savoir ce qu'ils veulent, et de le faire quand ils le savent? Si dans la question de la Plata M. le ministre des affaires étrangères avait été fidèle à une pensée, notre diplomatie, sur ce point du globe, n'offrirait pas le spectacle et les divisions qu'elle présente aujourd'hui. Ici deux systèmes sont en présence. On peut accepter Rosas comme l'homme nécessaire, comme le représentant national de cette partie de l'Amérique, s'efforcer d'obtenir de lui qu'il respecte la vie et les propriétés des Français qui sont sur les deux rives de la Plata, et le laisser agir en liberté, poursuivre ses desseins non-seulement à Buenos-Ayres, mais à Montévidéo. Il est une autre politique plus hardie, c'est celle qui s'appuierait franchement sur le traité du 29 octobre 1840, qui entreprendrait de maintenir et de sauvegarder l'indépendance de la République Orientale, stipulée par l'art. 4 du traité. C'est la politique dont M. Thiers

a été à la tribune l'éloquent organe, et que M. Guizot a combattue. Quand M. le ministre des affaires étrangères luttait contre M. Thiers, il ne prévoyait pas sans doute qu'il se laisserait aller plus tard à faire ce que lui demandait son antagoniste. Quelles raisons ont été assez puissantes sur son esprit pour amener une modification aussi sensible : M. Guizot nous le dira à la tribune dans quelques semaines. Nous ne prétendons pas anticiper sur ses explications par des hypothèses; nous ne voulons pas non plus insister davantage sur le désir qui a pu l'animer de complaire à l'Angleterre : nous attendons ses paroles, et il nous suffit de constater sa nouvelle attitude.

Dans ces derniers temps, M. le ministre des affaires étrangères paraît avoir voulu suivre à la fois deux politiques; il a voulu tout ensemble intimider Rosas et le convaincre, parce qu'en préparant des moyens d'agression, son désir le plus intime était de conserver la paix. Blâmons-nous donc ce désir? En aucune façon. Nous ne blâmons pas davantage, comme l'ont fait quelques journaux, l'envoi d'un agent d'une intelligence et d'un dévouement éprouvés, M. Page. Dans des affaires difficiles, un gouvernement a bien le droit d'employer les moyens et les hommes qu'il croit utiles; seulement il faut réussir. M. Page quitta Paris quelques semaines avant M. Deffaudis, notre représentant officiel sur les rives de la Plata; il se rendit auprès de Rosas, et il croyait avoir réussi à tout aplanir, quand M. Deffaudis arriva. Quels incidens traversèrent alors la négociation de M. Page : c'est ce que nous ne prétendons ni savoir ni expliquer. Sans doute, lorsque M. Deffaudis dénonçait l'*ultimatum* commun à la France et à l'Angleterre, il ne faisait qu'exécuter les instructions qu'il avait apportées avec lui, et c'est ici que se manifeste la tentative malheureuse de faire marcher de front deux politiques contradictoires. M. Page, agent convaincu et hardi de la politique pacifique, n'hésitait pas à faire à Rosas des concessions qu'il jugeait raisonnables et nécessaires. Rosas ne voulait pas abandonner Oribe. Celui-ci compte dans son armée douze mille Orientaux, et seulement cinq à six mille Argentins. Aussi Rosas soutient-il qu'Oribe a pour lui une majorité nationale, et qu'en l'appuyant il n'attente pas à l'indépendance de la République Orientale; il offrait même de retirer de l'armée d'Oribe ses six mille Argentins, si on ne donnait pas à ce dernier l'exclusion dans l'élection présidentielle de la République Orientale. Probablement M. Deffaudis ne crut pas devoir accepter cette base de la négociation.

Autour du ministère, on ne cache pas cette opinion, qu'il est déraisonnable d'intervenir dans les affaires de la Plata; on ne craint pas non plus d'annoncer que l'Angleterre elle-même reculera bientôt dans la voie nouvelle où elle vient d'entrer, tant les sacrifices qu'entraînerait la guerre peuvent dépasser tous les calculs. Nous nous trouverions alors avoir tristement compromis les intérêts de notre commerce. La France envoie surtout à la Plata des objets de luxe, comme des vins fins et des articles de fantaisie. Tout cela s'adresse aux villes; si nous les bloquons, nous nous nuisons à nous-mêmes.

L'Angleterre, au contraire, fournit aux campagnes les choses de première nécessité, comme des étoffes, des tissus; elle habille les gauchos. Son représentant dans la Plata inclinait du reste si bien à la paix, qu'il consentait à faire annuler comme frauduleux les contrats d'acquisition des compagnies anglaises qui ont acheté à vil prix une partie du sol montévidéen. La République Orientale et sa capitale sont épuisées d'argent. La légion étrangère, qui constitue toute l'armée de la république, et dans laquelle on ne compte qu'un très petit nombre d'Orientaux, est dans un dénuement complet, et cependant le pays tout entier est tenu en échec par des meneurs peu dignes d'estime que la France a la faiblesse d'écouter et de seconder à ses dépens.

Tout cela est-il vrai? Si telles sont les convictions du ministère, pourquoi sa conduite les dément-elle? Pense-t-on, au sein du cabinet, qu'il n'y a ni sagesse ni profit à faire la guerre pour empêcher Oribe de rentrer à Montévidéo? Qu'on le dise. C'est le devoir du gouvernement d'éclairer l'opinion, et de vouloir avec fermeté les choses qu'il juge le plus utiles. Au lieu de s'irriter si fort contre M. Thiers, qui réclame avec fermeté et persévérance l'exécution de l'article 4 du traité du 29 octobre 1840, nous aimerions mieux voir les amis du cabinet nous dire avec franchise ce qu'ils pensent et ce qu'ils savent. Quand on croit qu'il serait désirable que les deux rives de la Plata fussent placées sous la même autorité, on a sans doute, sur le compte de Rosas et d'Oribe, des opinions arrêtées. Pourquoi ne pas travailler à les faire partager au pays? A nos yeux, dans une aussi grave affaire, tout intérêt de parti disparaît devant un intérêt plus général, devant celui qu'a la France de connaître la vérité pour ne pas compromettre son nom et sa puissance.

En Angleterre, la politique, depuis long-temps aussi calme qu'elle l'était en France, vient d'être réveillée par l'apparition d'un manifeste du chef de l'opposition, lord John Russell. Le chef illustre du parti whig, dans une lettre adressée à ses électeurs de la Cité de Londres, proclame sa pleine et entière adhésion à la ligue contre la loi des céréales, et se prononce pour l'abolition radicale de tout droit sur l'importation des grains étrangers. Cet évènement, car c'en est un pour l'Angleterre, est d'une importance décisive pour la cause de la liberté commerciale, et en assure, dans un temps rapproché, le succès, déjà établi depuis long-temps en principe. Pour bien apprécier l'effet que la démonstration de lord John Russell est appelée à produire, il ne faut pas oublier qu'en Angleterre aucune question d'intérêt public ne se résout qu'à l'aide d'un parti. On y a souvent vu beaucoup de questions naître et grandir sans se rattacher directement à aucun des grands partis parlementaires; mais, pour se réaliser, pour passer dans l'action, il a toujours fallu qu'elles prissent une couleur. L'émancipation des catholiques a été, en principe, proposée par un ministre tory : c'est M. Pitt qui le premier voulut la porter dans le parlement; il échoua contre la résistance de la couronne. Alors la question devint whig, et ce sont les whigs qui finirent par l'imposer au ministère du duc de Wellington et de sir Robert Peel,

qui n'y survécurent pas une année. Il en est de même de la question des céréales. Pendant long-temps elle n'a pas été plus whig que tory; lord Melbourne déclarait dans la chambre des lords que l'abolition des *corn-laws* était l'idée la plus insensée qui fût jamais entrée dans un cerveau humain; lord John Russell, peu d'années auparavant, s'était également prononcé pour le maintien des lois protectrices de l'agriculture nationale. Avec le temps, les idées du chef du parti whig s'étaient grandement modifiées. En 1841, il proposait la modification des *corn-laws;* plus tard, il proposait une nouvelle réduction du tarif et l'établissement d'un droit fixe au lieu d'un droit mobile, mais il était toujours opposé à l'abolition radicale de toute protection. En attendant, la question de la liberté commerciale s'était incarnée dans une association indépendante des partis; elle faisait son chemin toute seule, révolutionnant d'abord l'esprit public avant d'agir sur la législature. Certes, la ligue était bien forte; elle avait fait en quelques années d'immenses progrès : elle avait rallié toutes les grandes villes manufacturières, elle avait pénétré jusqu'au fond des campagnes, et avait porté sa propagande des ateliers dans les chaumières avec une audace et un succès toujours croissant. En dernier lieu, elle avait fait brèche dans le système électoral même, et avait en plusieurs cas substitué son influence à la domination jusque-là incontestée des influences locales. Eh bien! malgré cette force en apparence si formidable, malgré ces progrès si constans, malgré cette invasion si menaçante, la ligue aurait pu attendre long-temps encore l'heure de son triomphe final, si elle était restée en dehors des partis politiques proprement dits, et si le chef d'un de ces partis ne l'avait prise pour drapeau. C'est là ce qui fait la grande importance de l'attitude que vient de prendre lord John Russell. La cause de l'abolition totale des *corn-laws* avait un chef et un parti dans le pays, elle a maintenant l'un et l'autre dans la législature; la révolution était accomplie en principe, elle le sera bientôt en fait.

Lord John Russell passe, et avec raison, pour l'homme de son pays qui se connaît le mieux en tactique parlementaire. Il a attendu tranquillement, dans ces derniers temps, que sir Robert Peel prît un parti; il a laissé passer conseil sur conseil, sans rien dire, mais n'en pensant pas moins. Si sir Robert Peel avait pris une résolution hardie, telle qu'il était facile de la prendre au moment de la crise; s'il était allé au-devant d'un avenir inévitable en prenant lui-même l'initiative de l'abolition totale des *corn-laws,* il enlevait sa position à lord John Russell, et le parti whig restait pour long-temps encore dans l'oubli et dans l'impuissance. Le moment était favorable; des craintes de famine, considérablement exagérées par l'esprit de parti, avaient préparé la voie; la résistance des intérêts agricoles était presque vaincue à l'avance, et on regardait la chute immédiate des *corn-laws* comme certaine. Sir Robert Peel n'en aurait pas même eu la responsabilité. Mais, loin de là, il a réfléchi, il a délibéré, il a ajourné, et il a perdu l'occasion. C'est alors que lord John Russell est apparu sur la scène, et que, prenant la place que laissait

libre son adversaire, il s'est mis à la tête du parti de l'abolition absolue. Désormais donc c'est une question politique, une question de parti, une question de cabinet, car il y a des ministres tout prêts pour la mettre à exécution. Elle avancera comme a fait la question de l'émancipation, comme a fait celle de la réforme, et arrivera de même au but.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'elle triomphera demain. Le parlement actuel a été nommé avec la mission expresse de maintenir les *corn-laws*, et le parti protecteur y domine encore. Il n'y est faible que lorsqu'il est abandonné par le ministère; si sir Robert Peel le soutient, comme cela paraît maintenant probable, il conservera encore la majorité. Nous ne croyons donc pas qu'il soit réservé à la session actuelle de voir tomber le dernier boulevard de la protection agricole; mais il n'est pas moins certain que la ligue a fait un progrès immense, et acquis une force double par l'accession de lord John Russell. Les chefs du parti whig, c'est-à-dire d'un parti qui compte dans ses rangs plus d'aristocratie de naissance et autant d'aristocratie de richesse que le parti tory, s'opposaient encore à l'abolition totale des *corn-laws;* ils s'y rallient aujourd'hui sans réserve. Lord Morpeth, ancien vice-roi d'Irlande, vient de suivre l'exemple de lord John Russell, d'autres le suivront encore; c'est ainsi que cette habile et audacieuse aristocratie britannique, suivant sa politique traditionnelle, se met elle-même à la tête d'une croisade que l'on disait dirigée contre elle, et commande et dirige le mouvement auquel elle aurait inutilement tenté de résister.

Les chambres vont prochainement s'assembler en Espagne; elles sont convoquées pour le 15 décembre. Le cabinet de Madrid a fait ainsi une réponse péremptoire aux bruits inquiétans qui lui attribuaient l'intention d'ajourner encore le terme de leur réunion, c'est-à-dire d'éloigner le moment où il aura à rendre compte de ses actes. Toutes les questions actuellement pendantes au-delà des Pyrénées vont donc être débattues à la tribune. Peu de sessions auront offert un intérêt aussi varié, aussi réel, aussi profond, si, de concert avec le gouvernement, les pouvoirs législatifs acceptent la tâche laborieuse d'organiser le pays. Cependant le ministère Narvaez paraît devoir rencontrer dès le début d'assez sérieux embarras. La situation politique de l'Espagne, il est vrai, n'a pas changé depuis quelques mois. Nous ne pouvons voir de symptômes bien menaçans dans quelques arrestations opérées à Barcelone, ou dans le mouvement de peu d'importance qui a récemment éclaté à Valence, et a provoqué de déplorables rigueurs. Le parti carliste, malgré son visible empressement à se mêler aux affaires, malgré ses efforts manifestes pour arriver à une conciliation qui le ramène au pouvoir, ne fera pas revivre un principe vaincu, et il ne croit pas lui-même le moment propre à une prise d'armes. Le parti progressiste est certainement plus fort que le parti carliste; il a obtenu quelques victoires dans les élections municipales, ce qui prouve au moins que la liberté des votes était entière. Il ne faut pas d'ailleurs attacher à ces succès partiels plus d'importance

qu'ils n'en méritent. Par l'effet de la loi nouvelle, les municipalités n'ont aucune attribution politique; elles sont seulement chargées de l'administration des intérêts locaux avec le maire choisi par le gouvernement entre les conseillers élus. Le malheur du parti progressiste, c'est qu'il a été vu au pouvoir à différentes époques, et que jamais le pays n'a été dans un plus grand péril; jamais ce parti n'a pu donner à l'Espagne la paix dont elle a besoin pour s'occuper de ses intérêts les plus essentiels, de la pratique efficace des institutions modernes. Ainsi, ce n'est point l'attaque, fût-elle concertée, des opinions extrêmes que le ministère espagnol a maintenant à redouter. C'est dans son parti même qu'il trouvera les juges, sinon les plus sévères, du moins les plus réellement dangereux en raison de leur dévouement notoire aux idées de modération. On se souvient que dès la session dernière quelques membres conservateurs du congrès avaient déclaré ne pouvoir donner leur assentiment à certaines mesures du cabinet qui leur semblaient porter un caractère de réaction. MM. Isturitz, Pacheco, étaient au nombre de ces députés. Le *Tiempo*, dans la presse, était l'organe de leur mécontentement et de leurs plaintes; l'*Heraldo* s'est depuis associé à cette opposition modérée, appelée aujourd'hui à formuler ses griefs et ses vues d'une manière plus nette au sein des chambres. Le dissentiment sera marqué par la nomination même du président du congrès. M. Pacheco sera le candidat opposé à celui du gouvernement qui est, dit-on, M. Castro y Orozco. Ce qui va aggraver encore la position du ministère, c'est qu'un assez grand nombre de députés récemment promus à des fonctions publiques et sujets à la réélection ne pourront évidemment l'appuyer dès l'abord de leurs votes, leurs pouvoirs n'étant pas validés. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de cette première épreuve, les débats, qui s'ouvriront immédiatement sur le fond même des choses, pourront seuls lui donner un caractère décisif.

Le cabinet espagnol espérait, en ouvrant les cortès, pouvoir leur présenter un concordat signé avec Rome, qui eût réglé définitivement les affaires du clergé. De fâcheuses nouvelles viennent démentir ces prévisions. M. Castillo y Ayensa est toujours à Rome, mais rien ne se conclut, rien même ne se peut conclure, si le pape ne souscrit pas purement et simplement aux conditions du gouvernement espagnol. Par un mouvement de loyauté, celui-ci est allé, dès le principe, au-devant de toutes les exigences du saint-siége, et on sait quelle réponse lui fut faite; tandis que le cabinet de Madrid, au risque de froisser ses partisans eux-mêmes, restituait au clergé les biens non vendus, le saint-siége refusait la reconnaissance de la reine Isabelle, et éludait les garanties réclamées pour les possesseurs actuels de la portion des biens ecclésiastiques déjà aliénés. Il y a peu de sagesse, on peut le dire, dans le refus du saint-siége d'adhérer à des concessions selon nous fort exagérées, mais qui s'expliquent par la nécessité de terminer les affaires religieuses, de rendre au clergé la position qui lui est due, au culte son éclat légitime. Le ministère espagnol, en effet, a sacrifié des intérêts graves à son désir de

renouer avec Rome. Ce n'est pas que nous craignions de voir surgir un nouveau pouvoir monacal en face de la tribune, de la presse, en présence de l'invincible esprit du siècle; mais la *dévolution* laisse subsister un dangereux élément de trouble. C'est pour le clergé lui-même que nous redoutons les conséquences d'une situation qui déjà a provoqué sa perte et a ruiné son autorité morale. Cette question sera sans doute agitée encore dans les chambres sous toutes ses faces, au point de vue politique et au point de vue pratique, et elle reviendra entourée peut-être de plus de difficultés que jamais, parce que les blessantes hésitations de la cour de Rome ont éveillé des susceptibilités qui se taisaient en présence des avantages d'une prompte solution. Il n'est pas douteux que le cabinet ne soit fortement interpellé sur ce point, et que le congrès espagnol, à l'imitation du parlement français, ne s'efforce de faire peser ses avis sur les négociations qui se poursuivent.

Le mariage de la reine continue de préoccuper le monde politique, et, en l'absence de nouvelles positives, il n'est pas de version qui ne soit accueillie; récemment même un journal radical a répété avec insistance qu'il y avait une alliance secrète entre Isabelle et le comte de Montemolin, et ce bruit a été accueilli à Madrid, malgré son absurdité. L'Espagne a versé trop de sang dans la lutte constitutionnelle, pour qu'elle accepte aujourd'hui le retour de l'absolutisme, sous quelque apparence qu'il se déguise. La candidature du fils de don Carlos n'a donc jamais été sérieuse; celle du fils de l'infant don Francisco de Paula réunissait de bien autres chances de succès. L'infant don Henri aurait évidemment pour lui les préférences nationales; il est ardemment soutenu par une partie de la presse espagnole; dès l'abord, le gouvernement lui-même a agi comme s'il adhérait à cette candidature; aujourd'hui, il semble s'être tourné du côté des combinaisons de la diplomatie, qui met en avant un prince de Cobourg ou le comte de Trapani.

Il est d'autres questions très graves que le ministère espagnol s'est efforcé de conduire à une prompte fin, et qui devront également être soumises à l'examen des cortès. Ce sont toutes les questions d'organisation administrative, de finances, d'instruction publique. Les décrets se succèdent sur ces diverses matières. Après la loi sur les municipalités, sur les députations provinciales, M. Pidal a publié un règlement des études qui est déjà en cours d'exécution; ces jours derniers l'université de Madrid a été ouverte. Le système tributaire, institué par M. Mon, est appliqué en même temps, et ne rencontre pas les difficultés qu'on redoutait. Les contributions sont acquittées sans résistance, et les employés du gouvernement sont payés; on peut faire face aux dépenses principales. La loi sur les tarifs complètera les plans financiers du ministre. Malgré les vives critiques adressées à MM. Mon et Pidal, on ne peut nier que ces deux hommes n'aient rendu d'éminens services à l'Espagne, les plus réels, à notre avis, dont puisse s'honorer le cabinet où ils siégent. Ce ne serait rien, en effet, d'imposer silence à l'émeute, de maintenir *matériellement* l'ordre, si ces instans de calme n'étaient employés

à préparer les élémens d'un ordre plus élevé, plus moral et aussi plus durable. Or, c'est à quoi tendent MM. Mon et Pidal par leurs mesures, en cherchant à constituer l'administration à tous les degrés de la hiérarchie, en essayant de mettre la régularité là où il n'y avait qu'anarchie et confusion. Que ces mesures blessent quelques intérêts, il n'y a rien de bien étonnant; mais ce qu'il faudrait déplorer, c'est que, pour quelques critiques partielles et après tout légères, une œuvre si sérieuse et si importante pour l'Espagne fût suspendue. Chose singulière, on se plaint de la répression, quelquefois exagérée en effet, employée par le cabinet espagnol, et on poursuit de reproches en même temps les efforts les plus laborieux qui aient été faits depuis dix ans pour donner au pays une organisation légale, c'est-à-dire le seul régime qui puisse dispenser des expédiens de la force, et, au besoin même, être un obstacle aux entreprises de l'esprit militaire.

Du reste, à mesure qu'on approche de l'ouverture des cortès, l'opposition semble moins ardente de la part de quelques anciens amis du ministère, devenus ses adversaires; d'un autre côté, les élections partielles des députés sont favorables au gouvernement. Quoi qu'il en soit, il est une chose que ne doivent oublier ni les divers membres du cabinet dans leurs débats intérieurs, ni la fraction opposante du parti modéré : c'est que l'expérience qui se fait aujourd'hui est décisive pour les idées constitutionnelles en Espagne, et que les partis extrêmes seuls triompheront des divisions qui pourraient survenir.

L'Italie jouit d'un spectacle nouveau pour elle; elle possède le tzar, et le pape va recevoir dans Rome le chef de la religion grecque. L'empereur Nicolas a été précédé, dans la capitale du monde catholique, par une pauvre religieuse qui venait y chercher un refuge contre d'atroces persécutions. On en connaît le récit, qui a ému l'Europe. Des religieuses polonaises ont subi des violences, des tortures qui semblaient ne plus être de notre âge. Quel était leur crime? Elles voulaient rester fidèles à la foi catholique. Qui les a poursuivies avec tant d'acharnement? Un archevêque qui n'a pu les entraîner dans son apostasie, et dont le gouvernement russe a approuvé toutes les fureurs. En écoutant la supérieure, par l'intermédiaire d'un interprète, le pape a versé des larmes, et son effroi a été au comble lorsqu'il a appris que, par une apostille signée de sa main, l'empereur avait sanctionné tout ce qu'avait fait et tout ce que pouvait faire l'apostat Siemasko. Quand la religieuse a offert au souverain pontife d'être confrontée, en sa présence, avec l'empereur, le pape s'est écrié avec épouvante : « Oh! non, pas dans mon cabinet! » L'animation contre le tzar était grande, et si, au milieu de l'indignation populaire, l'empereur Nicolas eût tout à coup paru à Rome, on aurait eu fort à faire pour contenir les Transtéverins. Il n'y a point là de passion politique; il s'agit des droits de l'humanité et de ceux de la religion. L'empereur Nicolas aime à parcourir l'Europe : il ne faut pas s'en plaindre; il est impossible que les sentimens des populations n'arrivent pas jusqu'à lui,

même à travers la rapidité de ses courses et l'entourage des courtisans qu'il emmène avec lui, et de ceux qu'il trouve sur sa route. On dit, au surplus, que le tzar n'a pas toujours rencontré sur son passage des applaudissemens et des succès. En Sicile, il a été reçu froidement par la haute société.

Cependant les impressions les plus fortes finissent par s'effacer. Dans les premiers momens, le pape avait déclaré qu'il ne voulait pas voir l'empereur; mais la politique des cardinaux qui le conseillent l'a rappelé à plus de prudence. On a représenté au pape que le tzar n'était pas seulement le chef d'une église schismatique; il a un autre caractère : c'est un souverain temporel qu'il faut recevoir avec les honneurs qui lui sont dus. On a aussi commencé à jeter des doutes sur la vérité du récit de l'abbesse polonaise : on s'est demandé s'il fallait ajouter une foi entière à des allégations aussi injurieuses pour un illustre souverain. C'est ainsi qu'une sorte de réaction s'est opérée peu à peu, et si, à Rome, l'empereur se montre habile et généreux, l'infortunée religieuse pourra bien à la fin être accusée d'imposture. Nous ne sommes plus au temps où, devant le pape représentant Dieu sur la terre, le roi et les opprimés les plus humbles étaient égaux.

Faut-il s'attendre, en Italie, à de nouveaux troubles? Les légations sont encore fort agitées; nous retrouvons le même spectacle qui nous a tant de fois affligés dans la péninsule. Après une tentative d'insurrection viennent les mesures réactionnaires, qui, à leur tour, provoquent de nouvelles révoltes. Rien de plus impitoyable que les gouvernemens faibles, et les gens qu'on a fait trembler ne pardonnent pas; aussi le saint-siége ne connaît pas d'autres moyens d'administration que la rigueur. Le pape est dans l'impuissance de gouverner les légations, et cependant on ne voit pas comment on pourrait les lui ôter. On est toujours en face des mêmes difficultés pour arriver à la sécularisation de l'administration romaine. Si Rome retire à ses prêtres les places administratives qu'ils occupent, comment les fera-t-elle vivre? Elle ne reçoit plus de tribut des différens états catholiques de l'Europe, et elle ne peut nourrir son clergé qu'en l'appelant aux emplois du gouvernement temporel.

Dans la politique italienne, c'est la Toscane qui joue en ce moment le principal rôle. La conduite du prince qui règne à Florence a été aussi noble qu'habile, et lui a valu une juste reconnaissance. Les insurgés qui s'étaient réfugiés sur le territoire de la Toscane ne se sont livrés aux troupes du grand-duc qu'en vertu d'une convention par laquelle on leur garantissait leur passage en France. Le grand-duc a ainsi rendu au pape un véritable service, car, par cette convention, il l'a débarrassé de quelques centaines d'hommes résolus et désespérés qui auraient pu prolonger long-temps encore l'agitation dans la Romagne. Cependant cette conduite a attiré au grand-duc, de la part des cours de Rome et d'Autriche, des protestations qui ressemblaient presque à des menaces. Léopold II a écrit à son cousin l'empereur d'Autriche, pour se plaindre du langage que le cabinet de Vienne dictait à son

représentant à Florence. C'est le prince de Metternich qui s'est chargé de lui répondre par une lettre ironique et hautaine, où le vieux diplomate demande ce que deviendra l'ordre en Europe si les princes se mettent à favoriser des révoltés et à les soustraire à la justice de leur gouvernement. Le cabinet de Vienne a fait encore sentir son mécontentement en donnant l'ordre à son ministre à Rome de ne plus continuer à représenter le grand-duc, comme cela s'était toujours fait jusqu'à présent, En dépit de ces démonstrations, Léopold II semble vouloir garder une attitude digne et calme. La mort de M. Corsini, ministre des affaires étrangères à Florence, avait fait un vide dans le cabinet. Le grand-duc vient de compléter son ministère de manière à faire comprendre qu'il entendait maintenir son indépendance. Dans ces dernières affaires, notre diplomatie, représentée par M. de La Rochefoucauld, a su seconder avec une habile prudence les intentions du souverain de la Toscane.

Nous parlions dernièrement des envahissemens toujours croissans du radicalisme en Suisse; en voici un nouvel exemple. Le gouvernement du canton de Vaud avait enjoint aux pasteurs de lire en chaire une proclamation politique. Les pasteurs ne voulurent pas se prêter à cette invasion de la politique dans le temple, et ils refusèrent la lecture. Le conseil d'état, c'est-à-dire le pouvoir exécutif du canton de Vaud, prononça contre les pasteurs certaines peines disciplinaires. Les pasteurs pensèrent alors qu'ils n'étaient plus libres et qu'ils manquaient désormais de l'indépendance nécessaire à leur ministère; ils convoquèrent une assemblée, et, après une délibération solennelle, une démission collective fut adressée par cent cinquante-trois d'entre eux au conseil d'état. Le pouvoir exécutif espéra d'abord que les démissions seraient retirées quelques jours après : elles furent maintenues. Le grand conseil du canton investit le conseil d'état des pouvoirs nécessaires pour subvenir aux besoins spirituels de sa population; mais où trouver des pasteurs? Comment improviser des ministres? Faudra-t-il que la population attende que les jeunes candidats qui n'ont pas encore achevé leurs études soient devenus capables d'exercer les fonctions du ministère évangélique? On a peine à comprendre la singulière légèreté d'un pouvoir qui s'attaque étourdiment aux droits les plus sacrés de la conscience et de la liberté religieuse. Les pasteurs ont refusé d'entrer dans l'arène des passions politiques : on a voulu les en punir, et ils se séparent, avec fermeté et au prix de tous les sacrifices, d'un gouvernement qui a blessé leur foi et leur liberté.

La convocation que vient de faire M. Cunin-Gridaine des conseils-généraux de l'agriculture, du commerce et des manufactures, est une mesure dont on peut se promettre quelques bons résultats. Ces conseils avaient été réunis à la fin de l'année 1841 : depuis quatre ans, des questions nouvelles ont surgi, ou sont arrivées à cette maturité qui appelle une décision législative. Tout en indiquant les principaux problèmes que les conseils auront à

étudier, M. Cunin-Gridaine déclare, dans la circulaire qui accompagne l'ordonnance de convocation, qu'il n'entend pas limiter la liberté d'examen et de discussion. Les hommes pratiques et spéciaux qui siégeront dans ces conseils auront donc toute facilité pour appeler l'attention du gouvernement et des chambres sur les points qui leur paraîtront les plus importans, et sur les solutions qu'ils jugeront les meilleures.

A la Bourse, ce qui était à craindre arrive. A des espérances excessives, traduites par des primes exagérées, succède une panique déraisonnable. Les chemins de fer, dont on s'arrachait, il y a peu de temps encore, les promesses d'actions, ne rencontrent plus qu'un public épouvanté par de récentes catastrophes. Il faut dire aussi que les capitaux attendus de Londres pour compléter ici des fonds sociaux n'ont pas répondu à l'appel. On voit que les alliances entre des intérêts si distincts et si séparés ne portent pas toujours d'heureux fruits. La faillite d'un agent de change dans une position brillante en apparence, faillite dont le passif monte, dit-on, à plus de trois millions, est venue accélérer la réaction commencée. Les chemins de fer ont tous subi une dépréciation considérable à la suite du chemin de fer du nord, qui est tombé à 615 fr.; on a accusé de cette baisse un célèbre banquier. Il y a tant de blessés en pareil cas, que les plaintes sont nombreuses; mais elles ne sont pas toujours justes. Le banquier auquel on a adressé ces reproches a pu vendre plusieurs de ses actions du nord dans les hauts cours; mais il y a loin de ce qu'il a pu faire à la proportion gigantesque que l'on suppose. C'est ce que les livres de transfert du chemin du nord prouveraient facilement. Les actions définitives des deux chemins adjugés de Strasbourg et de Nantes se vendent à peine à la modique prime de 5 fr., tandis qu'avant l'adjudication, elles valaient pour Strasbourg jusqu'à 80 fr. Si la ligne de Strasbourg n'est pas très en faveur dans le monde financier, celle de Lyon continue à passer pour bonne et désirable. Ainsi, la compagnie des receveurs-généraux a reçu, malgré la crise, les nombreux versemens de ses souscripteurs. La faculté de déposer des rentes est une sage mesure, dont le succès a démontré la justesse. En résumé, la crise existe, on ne saurait le nier. Il y a pour plusieurs un réveil cruel après des rêves insensés : il y a eu d'immorales spéculations; il y a eu et il y a encore des compagnies illusoires; mais, malgré ces mauvais momens à traverser, l'avenir appartient aux chemins de fer sérieusement acquis et aux capitaux sages et patiens.

— Jamais le théâtre n'a joui de plus de faveur qu'en ce moment à Madrid. Autrefois deux scènes suffisaient à la foule, — celles du *Principe* et de la *Cruz;* il y a aujourd'hui six théâtres ouverts au public, quatre consacrés au drame ou à la comédie, *el Principe*, l'*Instituto*, *Variedades*, *Buena Vista*, et deux où se joue l'opéra italien : ce sont *el Circo* et la *Cruz*. Comme on voit, la capitale de la Péninsule, la *corte,* selon le langage espagnol, offre de nombreuses ressources de plaisir. Moriani chantait récemment à la *Cruz*

et excitait l'enthousiasme dans *Lucie* et dans *Lucrèce Borgia*. Le *Circo* promet, pour le mois d'avril, Ronconi, Salvi, Mme Persiani. C'est M. Salamanca qui est le directeur de ce théâtre, et il l'a monté avec un luxe, une élégance, qui le rendent l'égal des plus belles scènes de l'Europe. *El Principe* est toujours le théâtre le plus littéraire. C'est là que se sont produites les plus célèbres tentatives modernes. Après toutes les richesses du répertoire ancien, il est bien à désirer que les pièces originales remplacent de plus en plus les traductions des œuvres françaises. A Madrid comme à Paris, il y a un peu de lassitude des excès du théâtre moderne. La comédie de mœurs est aujourd'hui en vogue. La comédie de *l'Homme du Monde* (*el Hombre del Mundo*), de M. Ventura de la Vega, a eu un réel succès, et elle le mérite à beaucoup d'égards, par la distinction littéraire, par la finesse de quelques observations, par le soin de la forme. L'idée principale de la comédie est la situation morale d'un homme qui connaît le monde, toutes ses ruses, qui a fréquenté la société, et en qui cette malheureuse expérience excite une méfiance continuelle. M. Ventura de la Vega a développé son sujet avec une délicatesse qui fait désirer qu'il se livre plus souvent à ses propres forces, et qu'il tourne toutes ses vues vers la comédie.

— Après avoir consacré six années à parcourir deux pays qui méritent à des titres bien divers de fixer l'attention des hommes politiques, le Caucase et l'empire du Brésil, M. le comte de Suzannet a résumé ses impressions dans un livre qu'il appelle modestement *Souvenirs de Voyages* (1). Il ne s'agit point ici en effet d'un simple journal de touriste, mais d'une étude attachante et substantielle, où le voyageur s'efface volontiers devant les questions qu'il rencontre sur sa route et qu'il cherche à éclairer. Ainsi qu'on a pu en juger par certaines parties publiées dans cette *Revue* même, M. de Suzannet ne se laisse guère éblouir par l'appareil militaire que déploie la Russie dans le Caucase, il démêle parfaitement les dangers et les obstacles qui se cachent sous ces brillans dehors. Il n'est pas plus indulgent pour la jactance brésilienne, et c'est avec une franchise impitoyable qu'il signale tous les abus que le gouvernement de Rio-Janeiro est impuissant à réprimer. Cette sévérité sied bien d'ailleurs à un voyageur qui, comme M. de Suzannet, ne manque jamais de citer les faits à l'appui de ses jugemens.

(1) Un vol. in-8°, chez Dentu, rue de Bussy, 17.

V. DE MARS.

